This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

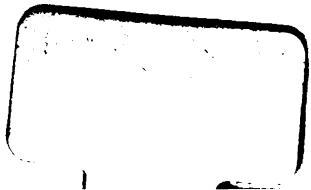
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581079 0



JAN 15 1929

E. D. Coleman

(Genlis)
NHA
V:

Genlis Paris 1826 2nd.
1-28-24 HCA

# THEATRE DE SOCIÉTÉ.

*Par l'Auteur du Théatre à l'uſage des jeunes Perſonnes.*

17127 par Genlis, Stephanie F. D.

TOME SECOND.

*EN SUISSE,*

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1781.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
407118A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1929 L

# LA CURIEUSE,

## COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

## *PERSONNAGES.*

La marquiſe DE VALCOUR.

SOPHIE, *fille ainée de la marquiſe.*

PAULINE, *ſœur de Sophie.*

CONSTANCE, *niece de la marquiſe.*

Le chevalier DE VALCOUR, *fils de la marquiſe.*

Le baron DE SENANGES.

ROSE, *fille du jardinier.*

THIBAUT, *concierge.*

*La ſcene eſt dans le château de la marquiſe.*

# LA CURIEUSE,

## *COMÉDIE.*

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

*Le théatre repréſente un jardin.*

SOPHIE, PAULINE.

PAULINE.

MA ſœur, ma chere Sophie, je vous en conjure. . .

SOPHIE.

Mais, encore une fois, toutes ces perſécutions ſont inutiles, je ne ſais point de ſecret...

PAULINE.

Quoi, Sophie, vous qui êtes naturellement si vraie, pouvez-vous soutenir un mensonge avec tant d'assurance ?

SOPHIE.

Un mensonge ! L'expression est douce...

PAULINE.

Elle est juste au moins.

SOPHIE.

Non ; car vous confondez toujours l'indiscrétion avec la franchise, & d'un défaut vous faites une vertu. Tromper par intérêt, par vanité, ou par plaisanterie, voilà ce qui s'appelle mentir : mais soutenir avec fermeté qu'on ignore le secret dont on est dépositaire, c'est remplir un devoir que l'honneur impose, & qui fait seul la sûreté de la société.

PAULINE.

Enfin, vous m'avouez donc que vous êtes dépositaire d'un secret ? Je vous en fais mon compliment.

SOPHIE.

Il ne s'agit pas de moi, je parle en général.

PAULINE.

Ah ! fort bien ; ce n'étoit qu'une remontrance en forme de définition.

SOPHIE.

Pauline, changeons d'entretien, vous allez vous fâcher, je le vois.

PAULINE.

Ai-je tort? Je ſuis votre ſœur, je vous aime, je vous dis tout ce que je ſais, & vous n'avez nulle confiance en moi.

SOPHIE.

Ma chere Pauline, vous avez un cœur excellent & mille bonnes qualités, mais...

PAULINE

Mais je ſuis curieuſe, n'eſt-ce pas? Eh bien oui, je l'avoue; c'eſt que je n'ai pas votre tranquillité, votre indifférence; c'eſt que j'attache un prix infini aux plus petites choſes qui peuvent intéreſſer les perſonnes que j'aime; voilà pourquoi je veux ſavoir, je veux découvrir tout ce qui les regarde. Si j'étois moins ſenſible, je ſerois parfaite à vos yeux; car je n'aurois, je vous aſſure, nulle curioſité.

SOPHIE.

Mais, ma ſœur, je vois ſans ceſſe que votre curioſité s'exerce indifféremment & ſans choix ſur tous les objets qui ſe préſentent.

PAULINE.

Oui, autrefois; oh, je conviens que dans mon enfance on pouvoit me faire ce reproche.

SOPHIE.

Mais il y a quinze jours seulement, la fille du jardinier, Rose, devoit se marier; elle me le confia; il falloit que maman y décidât les parens du jeune homme, qui avoient en vue un autre parti, & que l'affaire jusques-là fût secrete: vous fîtes tant que vous la découvrîtes; le secret fut divulgué, & le mariage manqua.

PAULINE.

Il est vrai que j'eus tort dans cette occasion, mais je ne prévoyois pas ce qui est arrivé.

SOPHIE.

Assurément, vous n'avez jamais l'intention de faire une méchanceté, j'en suis bien certaine; mais, ma sœur, une curiosité excessive entraîne toujours avec elle les indiscrétions les plus dangereuses. Maman vous a dit cela tant de fois!

PAULINE.

C'est pourquoi vous pourriez vous épargner la peine de me le répéter. Mais pour revenir à

ce que nous disions tout-à-l'heure, je vous proteſte que je ne deſire ſavoir votre ſecret que parce que j'ai démêlé que c'eſt vous qu'il intéreſſe perſonnellement; car pour ce qui eſt de pure curioſité, j'en ſuis corrigée... mais... abſolument.

SOPHIE.

Vous me l'aſſurez; je dois vous croire. Eh bien, ma ſœur, tranquilliſez-vous. S'il eſt vrai que je ſache un ſecret, je puis vous répondre qu'il ne me regarde point.

PAULINE.

S'il eſt vrai... Mais parlez clairement; en ſavez-vous ou n'en ſavez-vous pas?

SOPHIE.

Que vous importe, puiſque l'aſſurance que je vous donne doit détruire les inquiétudes que vous aviez uniquement par amitié pour moi?

PAULINE.

Enfin donc, je puis compter que ce ſecret ne vous intéreſſe point?

SOPHIE.

Toujours ce ſecret... Mais je ne conviens pas du tout que j'en ſache un: au contraire, je le nie.

PAULINE.

Mais tout vous dément. J'ai des yeux ! Ne vois-je pas, depuis hier au soir, toutes vos chuchotteries avec ma cousine. Quand je parois, les signes, les mines, & puis tout l'embarras que je vous cause... Tenez, dans ce moment même vous attendez Constance, j'en suis sûre ; je vous gêne en restant ici ; vous m'avez brusquée, grondée, sermonnée, afin de m'engager à vous quitter, mais je tiendrai bon ; je vous en avertis. ( *d'un ton moqueur.* ) Ma chere petite sœur, je vous aime trop pour m'éloigner de vous, je me décide à ne m'en pas séparer un instant de toute la journée.

SOPHIE *à part.*

Quelle patience il faut avoir ! ( *haut.* ) Croyez-vous, Pauline, que de semblables manieres puissent engager à vous accorder beaucoup de confiance ? . . .

PAULINE.

Mais vous me poussez à bout. Oui, vous me désolez, vous êtes d'une ingratitude. . .

SOPHIE.

Ah, Pauline, que vous êtes injuste !

PAULINE.

Enfin, vous me préférez Constance, vous

en faites votre confidente, & je ne suis pour vous deux qu'un tiers incommode, importun, moi qui suis votre sœur; cela n'est-il pas cruel?

SOPHIE

Ah! si vous étiez moins curieuse & moins indiscrete, je n'aurois jamais eu rien de caché pour vous; mais cette confiance que vous me demandez, ma sœur, vous l'avez trahie tant de fois....

PAULINE.

Je vous le répete, je suis changée; faites-en l'épreuve, confiez-moi votre secret.

SOPHIE.

Fort bien, ma sœur; & vous prétendez n'être plus curieuse?

PAULINE.

Je badine... Je vous conjure qu'à présent, si l'envie vous prenoit de me dire votre secret, je ne voudrois pas l'écouter. D'ailleurs, je le saurai bien malgré vous, si je le desire; je devine juste quelquefois. Vous pourriez vous en souvenir.

SOPHIE.

Que voulez-vous dire?

PAULINE.

Vous avez été quatre mois à Paris avec ma tante ; je suis restée ici : il n'y a que trois mois que vous êtes revenue : eh bien, au bout de quinze jours je me suis apperçue. . .

SOPHIE.

Mais de quoi ?

PAULINE.

De tout ce que vous avez confié à Constance. . . . . Niez cela si vous l'osez ! . . . . . Quand à votre retour Maman vous dit que ce mariage arrangé pour vous étoit rompu, vous montrâtes tant de joie, tant de joie, qu'il étoit clair. . . . que vous en desiriez un autre. . . .

SOPHIE.

Ah, je ne desire que de pouvoir conserver ma liberté ! . . . .

PAULINE.

Quel ton tragique ! . . . . C'est de cette maniere que vous disiez, il y a quatre jours, à Constance : ( *elle prend un ton langoureux.* ) " Oui, le tems, la raison, je l'espere, effa- „ ceront de mon esprit un souvenir si dan- „ gereux. . . . . „ Et puis après ces mots vous

avez fait un soupir..... mais un soupir que je ne puis contrefaire, car il étoit..... inimitable.

SOPHIE *à part.*

Ah, Dieu!..... (*haut.*) Et comment avez-vous donc entendu cela?

PAULINE.

Nous couchons dans la même chambre....

SOPHIE.

Eh bien?

PAULINE.

Eh bien, vous m'avez cru bien profondément endormie..... Je crois en effet que je ronflois un peu, & cependant j'entendois toute votre conversation.....

SOPHIE.

Comment pouvez-vous avouer sans rougir?....

PAULINE.

Enfin, ai-je bien entendu?....

SOPHIE.

Cela peut être, mais ce que vous supposez n'en est pas moins faux.

PAULINE.

Bon, bon, vous êtes comme ma cousine,

j'en suis sûre ; car j'ai aussi découvert son secret.... & toujours en dormant.

SOPHIE.

Comment ?....

PAULINE.

Eh oui, elle aime mon frere....

SOPHIE.

Mais sûrement, elle aime mon frere ; ils sont parens, élevés ensemble....

PAULINE.

Vous m'entendez bien.... Elle l'aime d'une certaine maniere.... Là, comme vous aimez ce.... ce jeune homme.... cet inconnu que vous avez laissé à Paris ; car je dois vous avouer que je ne sais pas son nom.... Si vous vouliez me le dire....

SOPHIE, *à part.*

Ah grand Dieu ! si elle savoit tout ce qu'elle me fait souffrir.... (*Elle se tourne pour essuyer ses pleurs.*)....

PAULINE.

Mais ce n'est pas tout cela qui m'intéresse le plus aujourd'hui, je ne pense qu'au grand secret qui occupe toute la maison ; voilà ce qu'il faut absolument découvrir.... J'y par-

viendrai, j'en ai le preſſentiment. Je parierois, par exemple, qu'il eſt queſtion d'un mariage.... Nous ſommes ici trois perſonnes à marier, vous, ma couſine & moi; il s'agit de deviner de laquelle on s'occupe.

SOPHIE.

Quoi! vous croyez que ſi c'étoit de vous on vous le cacheroit, & que vous ſeriez la ſeule des trois pour qui ce ſecret en fût un?

PAULINE.

Oh mon Dieu! j'en ſuis ſûre. Maman vous le confieroit avant de m'en parler, & je ne l'apprendrois que lorſque la choſe ſeroit toute arrangée....

SOPHIE.

Ah, Pauline, que de réflexions cette certitude devroit vous faire faire! Quelle cruelle juſtice vous vous rendez vous-même! Comment la perſuaſion où vous êtes d'inſpirer une défiance ſi injurieuſe & ſi humiliante, ne vous engage-t-elle pas à ſurmonter vos défauts?

PAULINE.

Ah ah! vous convenez preſque que j'ai deviné...

SOPHIE.

Quoi?...

PAULINE.

Sur ce mariage....

SOPHIE.

Comment, vous croyez, ma sœur, qu'on va vous marier?

PAULINE.

Vous me l'avez fait entendre.

SOPHIE.

Moi?....

PAULINE.

Il est vrai que vous êtes mon ainée.... mais de trois ans seulement.... Ah! il me vient une idée.... Peut-être va-t-on nous marier toutes deux en même tems....

SOPHIE.

Sans doute, & Constance aussi, trois noces dans un jour; voilà le secret, vous l'avez découvert.

PAULINE.

Vous plaisantez; mais pour un mariage, il y en a un en l'air, cela est sûr. Le baron de Sénanges, qui est arrivé hier, & qu'on n'a jamais vu ici, par exemple, vous ne me nierez pas qu'il ne soit du secret?... Ses longs entretiens avec maman, sa distraction, sa

sa préoccupation, tout le prouve.... Cependant il est bien triste & bien vieux.... J'imagine que ce n'est pas lui qui songe à se marier..... Mais il a un fils peut-être..... ou du moins des neveux..... Oh! je débrouillerai tout cela. Mon Dieu, que mon frere n'est-il ici! Il m'aime, lui.... Il ne me feroit pas de cachoteries. Enfin il doit bientôt revenir de son régiment... Sophie, qu'avez-vous donc? Vous rêvez, vous ne m'écoutez pas.

SOPHIE.

Je n'ai rien à répondre à toutes les folies que vous dites depuis une heure.

PAULINE.

Des folies!... Il n'y a que vous de raisonnable, voilà du moins ce que vous pensez... Ouf, vous vous croyez un petit modele de perfection.... Et puis, quand vous avez bien prêché d'un ton bien sentencieux, vous gardez un dédaigneux silence, & l'on ne peut plus obtenir une seule parole de vous... Oh! vous êtes d'une société tout-à-fait aimable.

SOPHIE.

Pauline, vous voulez me mettre en colere,

& vous ne réussirez qu'à m'affliger en vous donnant des torts que mon amitié ne peut vous voir sans un mortel chagrin.

PAULINE.

Je ne sais comment vous faites ; vous trouvez toujours le secret d'avoir raison.

SOPHIE.

Vous qui aimez tant les secrets, vous devriez apprendre celui-là ; je ne me flatte pas de l'avoir, mais du moins je saurois le préférer à tout autre.

PAULINE.

Ah ! Sophie, si vous m'aimiez davantage, que je vous admirerois de bon cœur ! ... Quelqu'un vient.... Ah ! c'est Constance.

## SCENE II.

SOPHIE, PAULINE, CONSTANCE.

CONSTANCE *arrive précipitamment, & dit :*

SOPHIE..... (*Ensuite voyant Pauline, elle s'arrête. Il y a un moment de silence, pendant lequel Pauline les examine.*)

SOPHIE *à Constance.*

Constance, vous nous cherchiez ?

PAULINE.

Oui, elle eſt charmée de nous trouver enſemble.... cela eſt peint ſur ſa phyſionomie.

CONSTANCE.

Pourquoi, Pauline, penſeriez-vous le contraire ? Je vous aime l'une & l'autre également, vous le ſavez bien.

PAULINE.

Aſſurément, quand la confiance eſt établie comme elle l'eſt entre nous trois, ſi l'une eſt abſente, les deux autres la deſirent ou la cherchent : c'eſt ce que nous allions faire, ma ſœur & moi, quand vous êtes arrivée. A préſent nous voilà réunies, nous allons bien cauſer. Allons, aſſoyons-nous. (*Elle tire un banc.*)

SOPHIE *bas à Conſtance.*

Il faut diſſimuler.

CONSTANCE *bas à Sophie.*

Nous ne trouverons donc jamais le moment de lire cette lettre.... (*Elle s'arrête, parce que Pauline tourne la tête & les regarde.*)

PAULINE.

Eh bien ! je vous y prends déjà.

SOPHIE.

Quoi ?

PAULINE.

A parler bas.... En vérité cela n'eſt pas ſupportable..... J'oſe dire qu'on ſeroit en droit d'attendre, de deux perſonnes auſſi prudentes, auſſi diſcretes, auſſi parfaites, un peu plus de politeſſe; mais je ne veux pas pouſſer plus loin l'importunité, je vais vous laiſſer le champ libre. Adieu, Sophie, je ne vous contiendrai plus, je vous fuirai déſormais, puiſque je ne puis vous plaire que de cette maniere.

SOPHIE.

Ma chere Pauline, que vous êtes cruelle! Reſtez, je vous en conjure.....

PAULINE.

Non, ma ſœur, non..... A vous dire le vrai, je me fais beaucoup de violence.... Si je reſtois, vous m'impatienteriez, & j'aimerois mieux me fâcher que de m'en aller; mais il faut apprendre à ſe vaincre. Adieu..... (*Elle ſort bruſquement.*)

## SCENE III.

### SOPHIE, CONSTANCE, ROSE.

( *Elles reſtent un moment ſans parler, juſqu'à ce qu'elles aient perdu de vue Pauline.* )

CONSTANCE.

ENFIN, la voilà partie.

SOPHIE.

Oui, mais je crains qu'elle ne revienne bientôt.

CONSTANCE.

Elle eſt auſſi très-capable de ſe cacher pour nous écouter....

SOPHIE.

Allez y voir tout doucement... Mon Dieu! quel tourment que l'obligation indiſpenſable de prendre tant de précautions contre une perſonne qu'on aime!

CONSTANCE *revenant.*

Soyez tranquille à préſent: j'ai trouvé Roſe à l'entrée du boſquet, & je l'ai chargée de nous avertir quand elle verroit Pauline.

SOPHIE.

Mais c'eſt dire à Roſe que nous avons un ſecret....

CONSTANCE.

Point du tout.... Roſe eſt ſi ſimple! Je lui ai dit en riant que c'étoit une plaiſanterie ; elle le croit, d'autant mieux que nous lui avons déjà fait faire le guet plus d'une fois pour des bagatelles.... Enfin, du moins nous ſommes ſûres que Pauline ne viendra pas nous ſurprendre.... Ne perdons point de tems, chere Sophie.

SOPHIE.

Ah, Conſtance!

CONSTANCE.

Quelle inquiétude vous me cauſez!...

SOPHIE.

Si vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert depuis hier, & combien il en coûtoit à mon cœur pour paroître auſſi paiſible, auſſi gaie que de coutume!... Hélas! j'ai tout perdu.... Cet objet d'un ſentiment ſi tendre.... cet aimable & malheureux Sénanges..... O Conſtance! il n'exiſte plus....

CONSTANCE.

Juſte ciel!

SOPHIE.

Il eſt mort !.... & ſans ſavoir de quel retour paſſionné je payois ſa tendreſſe !.. Il eſt mort... Vous croyez connoître à préſent toute l'étendue de mon malheur ; mais je ne vous en ai découvert qu'une partie.

CONSTANCE.

Vous me faites frémir.

SOPHIE.

Ah, Conſtance ! armez-vous de courage, vous en aurez beſoin. . .

CONSTANCE.

Ciel !... Il s'agit de votre frere ?... Mais vous m'avez dit hier au ſoir que vous aviez reçu une lettre de lui, & qu'il vous prioit de me la communiquer. . .

SOPHIE.

C'eſt le concierge qui m'a remis cette lettre... La voici, tenez, liſez... Mais auparavant, voyez encore ſi Roſe eſt toujours là.

CONSTANCE.

J'y vais...

SOPHIE.

O mon frere !! mon frere !... Quelle ſera la fin de cette cruelle aventure ! ....

CONSTANCE *revenant.*

Roſe eſt là, Pauline ne paroît point, profitons de cet inſtant favorable ; donnez, ma chere Sophie ; calmez ou confirmez mes mortelles alarmes. . .

SOPHIE *lui donnant la lettre.*

Hélas ! . . . qu'allez-vous apprendre ! . . .

CONSTANCE *ouvrant la lettre.*

La date eſt de jeudi matin ! . . .

SOPHIE.

C'étoit hier. . .

CONSTANCE.

Hier ! Mais le régiment de M. de Valcour eſt à quarante lieues d'ici, comment avez-vous pu recevoir ſa lettre le même jour ? . . .

SOPHIE.

Ah ! Conſtance, mon frere n'eſt plus à ſon régiment, il eſt ici. . .

CONSTANCE.

Il eſt ici ? . . .

SOPHIE.

Ah, Dieu ! n'élevez pas la voix ; ſi l'on nous entendoit ! . . . Oui, il eſt caché dans ce château. . . Mais liſez cette fatale lettre, elle vous inſtruira de tout. . . Tenez. . . Paſſez cette pre-

miere page. . . C'eſt-ici que commence le détail de cette malheureuſe aventure : *Vous ſavez que le régiment.* . . .

CONSTANCE *liſant.*

„ Vous ſavez que le régiment du marquis „ de Valcé eſt à trente lieues de la ville où je „ ſuis, & vous connoiſſez toute l'amitié qui „ m'unit à Valcé. Une lettre d'un de nos amis „ communs m'apprit qu'il avoit perdu une „ ſomme conſidérable au jeu, & qu'il étoit au „ déſeſpoir. Voulant ſans délai voler à ſon ſe- „ cours, je chargeai mon valet-de-chambre „ de répandre le bruit que j'étois malade, afin „ de me diſpenſer de mon ſervice, & je partis „ ſur-le-champ, comptant revenir ſous deux „ jours au plus tard. . . .

SOPHIE.

Vous reconnoiſſez mon frere. . .

CONSTANCE.

Eh quoi donc ! une action ſi noble pourroit-elle avoir eu des ſuites dangereuſes ? . . .

SOPHIE.

Hélas ! . . . Mais achevez.

CONSTANCE.

“ Comme je partois ſans congé, je pris la

„ précaution de changer de nom, & j'arrivai
„ à Valenciennes sous celui du chevalier de
„ Mirville. En entrant dans la ville, je ne pen-
„ sai point sans attendrissement, ma chere So-
„ phie, que je n'étois plus qu'à quinze lieues
„ de ma mere & de mes sœurs. . . . „

SOPHIE.

Paix. . . J'entends du bruit.

CONSTANCE.

C'est Rose.

SOPHIE.

Ah! rendez-moi ma lettre. . . ( *Elle prend la lettre, & la met dans sa poche.* )

*Rose arrive précipitamment & mystérieusement; elle dit en passant auprès de Sophie :*

Mademoiselle Pauline est sur mes talons.

( *Elle traverse le théâtre, & sort par le côté opposé à celui par lequel elle est venue.* )

SOPHIE.

Est-il rien de plus cruelle! . . .

CONSTANCE.

Allons dans notre chambre.

SOPHIE.

Pauline nous y suivra de même. . . . Mais je l'entends. Au nom du ciel, dissimulez le

trouble qui vous presse ? l'intérêt le plus cher nous en fait une loi. . . La voici, changeons d'entretien.

## SCENE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE, PAULINE.

( *Cette derniere fait quelques pas, & s'arrête.* )

CONSTANCE.

POUR moi, j'aime mieux les jardins anglois. . .

SOPHIE.

Et moi, je trouve qu'ils n'imitent jamais la nature que mesquinement, &. . .

PAULINE *s'avançant.*

Pardon : j'interromps, à ce qui me paroît, une dispute bien vive & bien intéressante.

CONSTANCE.

Oh, point du tout ; nous parlions de jardins.

PAULINE.

Oui ; & dans la crainte qu'on n'interrompit un entretien si important, vous aviez posé une sentinelle à l'entrée du bosquet.

SOPHIE.

Que voulez-vous dire ?

PAULINE.

Rose n'étoit pas là tout-à-l'heure ? Je ne l'ai pas vue prendre ses jambes à son cou pour venir vous avertir de mon arrivée ? . . . Sophie, Constance, vous êtes l'une & l'autre fort prudentes, mais vous manquez de finesse ; vous en manquez absolument, je ne puis vous le cacher : tâchez de mettre un peu plus d'art dans vos petites intrigues, sans quoi je les découvrirai toujours.

CONSTANCE.

Eh bien, qu'avez-vous découvert ?

PAULINE.

D'abord, que vous avez un secret ; il me reste à savoir ce que c'est que ce secret, & pour cela je ne vous demande que le reste du jour : ce soir je vous en rendrai compte. Oh ! je vous promets de ne vous pas faire languir. Tenez, je vais commencer. Premiérement, en vous examinant bien, je dois à vos mines pénétrer à peu près de quelle nature est votre secret. Vous en parliez, car vous imaginez bien que je ne suis pas la dupe de votre jardin anglois.

Voyons un peu l'impreſſion qui eſt reſtée ſur vos viſages. . . .

SOPHIE.

Pauline, vous ne verrez ſur le mien que la honte que je reſſens pour vous, des excès où vous entraîne une curioſité ſi condamnable.

PAULINE.

Avec quel air d'indignation vous me parlez ! O ciel ! ce n'eſt donc point aſſez de me refuſer votre confiance ; Sophie, vous me mépriſez.... Eh bien, ſi je n'ai pas vos vertus, je puis les acquérir : je ſuis jeune, je puis me corriger. Ma ſœur, auriez-vous perdu cette eſpérance ? . . Ah ! répondez, raſſurez-moi. . . .

SOPHIE.

Avec un ſi bon cœur peut-on être incorrigible ? . . .

PAULINE.

Ah, ma ſœur ! . . . (*Elles s'embraſſent, & après un moment de ſilence :*)

SOPHIE.

Chere Pauline, j'attends tout de votre eſprit & de vos réflexions.

PAULINE.

Et moi, de votre exemple & de vos conſeils.

CONSTANCE.

Quelqu'un vient..... C'eſt ma tante, je crois.

PAULINE.

Oui, c'eſt elle-même.

## SCENE V.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE, PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE *à part, dans le fond du théatre.*

LA voilà, il faut renvoyer les autres. (*haut.*) Pauline, allez dans le ſallon recevoir quelques perſonnes qui viennent d'arriver, j'irai bientôt vous rejoindre. Conſtance, ſuivez votre ſœur fine.... Et vous, Sophie, reſtez.

PAULINE.

Et ma ſœur.... ne vient pas avec nous?

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas néceſſaire.... Allez.

PAULINE.

Mais, maman, Sophie eſt l'aînée, elle feroit mieux les honneurs que moi....

LA MARQUISE.

Je vous juge capable de la remplacer dans cette occasion.

PAULINE.

Vous voulez donc rester seule avec elle?...

LA MARQUISE.

Pauline, je voudrois moins de questions, & plus d'obéissance.

PAULINE.

Moins de questions! Je n'en ai fait qu'une.

LA MARQUISE.

Je vous défends d'en ajouter une seconde, & de rester un instant de plus.

PAULINE *du pied en s'en allant.*

Ah, que cela est dur! Je suis au désespoir.

(*Elle sort, Constance la suit.*)

CONSTANCE *à part, en s'en allant.*

Quand sortirai-je de l'incertitude qui m'accable!...

## SCENE VI.

LA MARQUISE, SOPHIE.

LA MARQUISE *regardant sortir Pauline.*

QUEL caractere!... Et que de peines il me

cauſe !.... Enfin, nous voilà ſeules, mon enfant. Je voulois vous parler, Sophie, j'ai beſoin de vous ouvrir mon cœur.

SOPHIE.

Ah ! maman, je n'oſois vous demander le ſujet de votre triſteſſe.....

LA MARQUISE.

Je ſuis accablée d'un chagrin d'autant plus cruel, qu'il faut le diſſimuler à tous les yeux. Ma fille, votre ſageſſe & votre diſcrétion, ſi fort au-deſſus de votre âge, autoriſent ma confiance en vous ; elle eſt ſans bornes, & je vais vous le prouver en vous révélant le ſecret le plus important que je puiſſe jamais vous découvrir.

SOPHIE.

Vous pouvez, par de nouvelles bontés, augmenter mon bonheur, & non ma tendreſſe & ma reconnoiſſance ; je ne puis, maman, ni vous aimer mieux, ni ſentir plus vivement tout ce que je vous dois.

LA MARQUISE.

Sophie, que vous me rendez une heureuſe mere !..... Mais hélas ! je n'ai qu'une amie, & j'ai deux filles.

SOPHIE.

SOPHIE.

Pauline ſe rendra digne un jour d'un titre ſi glorieux & ſi cher....

LA MARQUISE.

Ah, plût au ciel!... Mais revenons au ſecret que je veux vous confier, ma chere Sophie; il va vous plonger dans la douleur.

SOPHIE.

Eh, n'y ſuis-je pas préparée, puiſque je vois qu'il vous afflige?

LA MARQUISE.

Ce ſecret regarde votre frere.

SOPHIE *à part.*

Je ne le ſais que trop. (*haut.*) Eh bien, maman?

LA MARQUISE.

D'abord je commencerai par vous dire qu'il ſe porte bien, & qu'il eſt en ſûreté; à preſent voici ſon hiſtoire en deux mots: il y a environ douze jours qu'il quitta ſon régiment ſans congé; l'amitié l'appelloit à Valenciennes, il y fut ſous un nom ſuppoſé, ſon malheur lui fit choiſir une auberge où logeoit le marquis de Sénanges; dès le ſoir même ils eurent une diſpute aſſez vive pour leur faire prendre la

réſolution de ſe battre le lendemain.

SOPHIE.

Ah, Dieu !

LA MARQUISE.

En effet, à la pointe du jour ils partirent l'un & l'autre à cheval, pour aller ſe battre ſur les frontieres. Que vous dirai-je, ma chere Sophie ! votre frere, après avoir reçu une bleſſure profonde & dangereuſe, porte à ſon adverſaire un coup terrible ; il le voit chanceler, & baigné dans ſon ſang, tomber enfin à ſes pieds. Il le crut mort !....

SOPHIE *à part.*

Infortuné Sénanges !....

LA MARQUISE.

Et votre frere lui-même pouvant à peine ſe ſoutenir, ſe traîne vers ſon cheval ; & bientôt, raſſemblant le peu de forces qui lui reſte, il s'éloigne de ce funeſte lieu. Cette ſcene affreuſe ſe paſſoit ſur la frontiere, & par conſéquent à quatre lieues d'ici....

SOPHIE.

Hélas, ſi près de nous !...

LA MARQUISE.

Mon fils n'ayant plus qu'un pas à faire pour

être hors de la France, avoit le projet de la quitter ; mais au bout d'une demi-heure, épuisé par le sang qu'il perdoit, il fut contraint de s'arrêter & de s'asseoir au pied d'un arbre, où bientôt il perdit tout-à-fait l'usage de ses sens. Ce fut dans cet instant que la Providence conduisit dans ce lieu même le fidele Thibaut, mon concierge, dont vous connoissez l'attachement.

SOPHIE.

Ah ! le ciel pouvoit-il abandonner le fils de la plus tendre, de la meilleure des meres !... Tous ses bienfaits, maman, nous les devons à vos vertus.

LA MARQUISE.

Le plus grand de tous pour moi, il l'a placé dans ton cœur ; c'est dans cette ame si pure & si sensible, que je trouve le bonheur le plus doux dont je puisse jouir, & les seules consolations dont je sois susceptible. . . . . Mais reprenons un triste entretien que nous ne pourrons peut-être pas renouer avant la fin du jour.

SOPHIE.

Thibaut conduisit mon frere ici ?...

LA MARQUISE.

Il étoit heureuſement ſeul dans un cabriolet couvert : il y porta mon fils, toujours ſans connoiſſance ; & prenant un chemin détourné, il le mena d'abord à l'entrée du village, chez ſa mere ; enſuite, quand tout le monde fut couché dans le château, il vint m'annoncer ce tragique événement. Je courus moi-même chercher mon malheureux fils ; Thibaut & mon valet-de-chambre-chirurgien le tranſportèrent dans une des pieces de mon appartement, où je l'ai veillé pendant ſept nuits qu'il a été dans le plus grand danger....

SOPHIE.

Et je n'ai point partagé des ſoins ſi chers & ſi douloureux !..... Mais enfin, maman, mon frere eſt-il parfaitement rétabli ?

LA MARQUISE.

Il eſt du moins en état de partir ſans danger.

SOPHIE.

Comment ! il va partir ?

LA MARQUISE.

Hélas ! il le faut bien. Jugez, mon enfant, du mortel embarras où je me trouve. Ce baron de Sénanges qui vient d'arriver, eſt le pere du

malheureux jeune homme à qui votre frere a ſans doute ôté la vie !...

SOPHIE.

Il ignore ce funeſte événement ?...

LA MARQUISE.

Il ne ſait, grace au ciel, qu'une partie de la vérité : on lui manda que ſon fils & le chevalier de Mirville étoient partis précipitamment & enſemble, que les gens de l'auberge dépoſoient qu'ils avoient eu une diſpute très-vive, qu'on n'avoit point de leurs nouvelles, & qu'il n'étoit que trop vraiſemblable qu'ils ne s'étoient abſentés ſi bruſquement que pour aller ſe battre ; on ajoutoit que dans la querelle mon fils avoit été l'agreſſeur. En apprenant cette fatale aventure, le baron de Sénanges, naturellement auſſi violent que ſenſible, éprouva autant de reſſentiment que de douleur : il écrivit aux commandans des places frontieres, afin d'apprendre ſi le chevalier de Mirville étoit paſſé dans les pays étrangers, ou pour empêcher ſa fuite s'il en étoit encore tems.

SOPHIE.

Ainſi, ne ſachant pas le vrai nom de mon frere, c'eſt une chimere qu'il pourſuit.

LA MARQUISE.

Mais ce nom qu'il nous eſt ſi important de cacher, il peut le découvrir; ſa fortune, ſon rang, ſon caractere le rendent l'ennemi le plus redoutable & le plus dangereux....

SOPHIE.

Mais quel motif l'a conduit ici?

LA MARQUISE.

Il eſt venu dans cette province avec l'eſpoir d'y acquérir quelques lumieres ſur le ſort de ſon fils. Il ſuppoſe qu'il s'eſt battu ſur la frontiere; ma terre y eſt ſituée, il m'a connue autrefois; toutes ces circonſtances l'ont décidé à venir chez moi: imaginez ce que j'ai dû reſſentir en le voyant paroître!... Il m'a fait tous les détails de cette affreuſe hiſtoire; il ne m'entretient que de ſa douleur & de ſes projets de vengeance; je partage ſa peine, je pleure avec lui; mais que ces larmes ſont ameres! C'eſt dans le ſein d'un ennemi cruel que je les répands... du perſécuteur de mon fils!...

SOPHIE.

Ah, Dieu, vous me faites frémir!

LA MARQUISE.

Enfin, je reſſens depuis vingt-quatre heures

tout ce que la contrainte, la terreur & la pitié peuvent faire éprouver de plus cruel & de plus douloureux. Mais, hélas! l'infortuné qui me cauſe tant de peines, eſt encore plus à plaindre que moi!...

SOPHIE.

Le malheureux! il croit que la vengeance pourroit le conſoler!...

LA MARQUISE.

Ah! ſans doute il s'abuſe. S'il eſt vrai qu'un cœur puiſſe s'égarer juſqu'à deſirer la vengeance, en eſt-il d'aſſez barbares pour l'aſſouvir ſans horreur?... Cette affreuſe jouiſſance des ames lâches & féroces dégrade celui qui s'y livre, & le condamne à d'éternels remords.

SOPHIE.

Maman, mon frere va donc partir bientôt?

LA MARQUISE.

Cette nuit même.

SOPHIE.

Et ces ordres donnés aux commandans des places frontieres?...

LA MARQUISE.

Ces ordres ne regardent que le chevalier de Mirville. Mon fils eſt connu, on ne pourra le

confondre avec un jeune homme dont le nom eſt différent, & qui n'eſt déſigné que comme un aventurier. Voilà les réflexions qui doivent me raſſurer : cependant je tremble ; d'affreux preſſentimens me pourſuivent & m'accablent... Si le baron de Sénanges alloit apprendre la nouvelle poſitive de la mort de ſon fils, s'il alloit découvrir l'aſyle & le vrai nom de ſon ennemi, juſte ciel ! à quel excès un déſeſpoir furieux ne le porteroit-il pas ! . . .

SOPHIE.

Ah ! maman, vous me glacez d'effroi. . .

LA MARQUISE.

J'ai pris toutes les précautions que la prudence d'une mere peut ſuggérer ; j'ai défendu qu'on laiſſât entrer aucun étranger dans le château. . . Mais que nous veut Thibaut ? . . .

## SCENE VII.

SOPHIE, LA MARQUISE, THIBAUT.

THIBAUT.

MADAME, j'aurois un mot à vous dire. . .

LA MARQUISE.

Vous pouvez parler devant Sophie. . .

THIBAUT.

Je viens prendre vos ordres sur une chose qui me paroît très-importante, & qui m'inquiete beaucoup. . .

LA MARQUISE.

Eh, mon Dieu! de quoi s'agit-il?

THIBAUT.

C'est que nous avons autour du château un espion, un porteur de nouvelles, que sais-je? un diable d'homme qui rode aux environs d'ici depuis le matin.

LA MARQUISE.

O ciel! . . .

THIBAUT.

Il demande le baron de Sénanges. . . .

LA MARQUISE.

Ah, nous sommes perdus! . . .

THIBAUT.

Oh que non! De par tous les diantres, donnez-moi seulement carte blanche, & je vous réponds que ce gaillard-là, telle chose qu'il puisse faire, n'entrera pas dans le château. . . . .

LA MARQUISE.

Ah, mon cher Thibaut, si vous nous pré-

confidente avec un jeune
et différent, & qui n'eſt
un aventurier. Voilà les
me raſſurer : cependant j
préſentiment me pourſui
Si ce n'eſt de Semange
nouvelle preuve de la
aimer reconnoître l'aſyle &
emmen... uſte ciel ! à qu
fureurs ne le pourroit-il

SOPH

Ah ! maman, vous me

LA MAR

J'ai pris toutes les pr
dence d'une mere peut
qu'on laiſſat entrer auc
chacun... Mais que no

---

SCEN

SOPHIE, LA MAR

THI

MADAME, j'aurois

LA M

Vous pouvez par

Mais il vient... Reſtez
e courage, s'il ſe peut,

*à part.*

el, guide moi!...

III.

RQUISE,
N.

*un papier.*

rt d'une nou-
faction dont

encore en
ie peut m'é-

E *à part.*

!...

*à part.*

ſervez de ce danger, que ne devez-vous pas attendre de ma reconnoiſſance!....

SOPHIE.

Thibaut, l'avez-vous vu cet homme?

THIBAUT.

Eh vraiment oui, je le quitte dans l'inſtant, je lui ai parlé dans l'avenue; il a refuſé de ſe nommer; il vouloit abſolument parler au baron, le voir ſeul; je l'ai renvoyé en lui déclarant qu'il ne pourroit l'entretenir que demain.

LA MARQUISE.

Mon fils alors ſera hors de la France!...

THIBAUT.

Il m'a paru ſatisfait de ma réponſe; avec tout cela, j'ai grand'peur qu'il ne faſſe encore quelques tentatives pour entrer ici aujourd'hui. J'ai donné ſon ſignalement à Girard, que j'ai chargé de garder la grande porte; moi, je veillerai ſur celle des jardins: ainſi, madame, ſoyez tranquille....

LA MARQUISE.

Tranquille!.... Ah, puis-je l'être!... Quelle mine a-t-il?

THIBAUT.

Une fort mauvaiſe mine: c'eſt un grand

drôle, qui a bien cela de plus que moi, tout enveloppé dans un manteau qui cache ſa taille; avec cela une voix doucereuſe, & faiſant des enjambées loin comme d'ici là-bas....

SOPHIE.

Eh, mon Dieu! cet homme me rappelle que ce matin, en me promenant avec ma bonne & Pauline dans le petit bois, j'en ai vu roder un qui nous obſervoit, & ſembloit vouloir ſe dérober à nos regards: je n'ai pu voir ſon viſage, un chapeau rabattu le cachoit entiérement.

THIBAUT.

Eh oui, le chapeau rabattu; j'avois oublié cela: oh, c'eſt le même!....

LA MARQUISE.

Comment, Sophie, il vous ſuivoit?

SOPHIE.

Oui, mais toujours d'aſſez loin. Nous nous ſommes aſſiſes, & l'ayant perdu de vue, nous cauſions tranquillement, quand au bout d'une demi-heure, un bruit de feuilles que j'ai entendu derriere moi, m'a fait tourner la tête, & j'ai vu ce même homme, le dos tourné, qui couroit de toute ſa force.

LA MARQUISE.

Sans doute il vous écoutoit ?

SOPHIE.

Nous l'avons cru, & auſſi-tôt nous ſommes rentrées.

LA MARQUISE.

Certainement c'eſt l'homme de Thibaut... ? Mais que ſignifie cette conduite myſtérieuſe ?... Allons trouver le baron de Sénanges, ne le quittons plus.... Ah, que la nuit n'eſt-elle venue ! Quelle journée !... Venez, Sophie ; & vous, Thibaut, ne quittez pas les jardins.

THIBAUT.

Je retourne du côté de la porte, & j'y reſterai juſqu'au moment du départ de notre jeune maître. (*Ils ſortent.*)

## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

SOPHIE, CONSTANCE.

SOPHIE.

AH, Conſtance, cachez vos larmes, ſongez combien la diſſimulation nous eſt néceſſaire !

CONSTANCE.

Je ne puis, je l'avoue, ſupporter la préſence odieuſe & cruelle du baron de Sénanges....

SOPHIE.

Je ne vous demande que le courage dont je vous donne l'exemple ; & cependant quelle différence dans nos ſituations !.... Vous aimez mon frere, vous craignez pour ſes jours ; mais il vit, & cette même nuit doit voir enfin terminer nos alarmes.... Et moi j'ai perdu pour toujours l'objet malheureux & ſenſible que mon cœur préféroit en ſecret.... Et par quelle main m'eſt-il ravi ?... Je trouve, hélas ! dans le plus aimé des freres, le meurtrier de mon amant.... Comme ſœur, comme amie, j'éprouve vos mortelles inquiétudes ; mon ame eſt déchirée par les vives douleurs d'une tendre mere ; & le deſtin qui m'accable me force encore à partager les peines même de notre ennemi commun, cet infortuné baron de Sénanges !... Je le redoute, il me glace d'effroi.... Mais il regrette, il pleure ſon malheureux fils !... Je ne puis le haïr !...

CONSTANCE.

En détaillant vos peines, vous m'ôtez le

droit de me plaindre ; cependant, chere Sophie, que mon cœur eſt oppreſſé !... Nourriſſant depuis l'enfance un ſentiment dont vous fûtes juſqu'ici la ſeule confidente ; certaine en ſecret d'être aimée ; aſſurée que ma tante ne pouvoit manquer d'approuver un amour autoriſé par toutes les convenances ; que j'étois heureuſe juſqu'à ce jour qui détruit un bonheur fondé ſur des eſpérances ſi cheres !... Valcour perſécuté, proſcrit, va dans quelques heures s'exiler de ſa patrie ; & peut-être pour toujours !.... Il va partir ſans connoître à quel excès il eſt aimé ; vous le ſavez, jamais ma bouche n'oſa prononcer un aveu ſi doux....

SOPHIE.

Ah ! croyez que, malgré votre réſerve & ma diſcrétion, mon frere depuis long-tems a lu dans votre cœur...

CONSTANCE.

Eh, comment auroit-il pu découvrir une paſſion dont cet inſtant ſeul m'a fait connoître toute la force & toute la vérité ?... Je croyois n'avoir pour lui qu'un ſimple ſentiment de préférence. Hélas, je n'avois jamais tremblé pour ſes jours !... Enfin, qu'il puiſſe partir ſans

obſtacle, qu'il puiſſe ſe ſouſtraire à la fureur d'un ennemi auſſi dangereux que vindicatif!... De tant de douces eſpérances voilà donc la ſeule que le ſort m'ait laiſſée!... Si du moins encore je pouvois le voir un moment avant ſon départ, lui parler ſans contrainte... & n'avoir que vous, chere Sophie, pour témoin d'un ſi triſte entretien!... Mais je ne goûterai même pas cette conſolation... Ah, Sophie, que je ſuis malheureuſe!...

SOPHIE.

Au nom du ciel, calmez-vous On vient!...

CONSTANCE.

C'eſt ma tante! Je vous laiſſe, & vais cacher une douleur dont chaque inſtant accroît la violence... (*Elle ſort.*)

SOPHIE.

Dieu, que va m'annoncer ma mere!... Comme elle paroît agitée!...

## SCENE II.

LA MARQUISE, SOPHIE.

LA MARQUISE.

AH, ma fille!... quel nouveau ſurcroît d'in-

quiétude!... Cet homme dont nous a parlé Thibaut, rode toujours aux environs du château, & Girard l'a vu tout-à-l'heure encore se promener dans l'avenue... S'il trouve le moyen de parler au baron, ou s'il rencontre un de ses gens!... Peut-être, hélas! tout va-t-il se découvrir!... Mon fils, mon malheureux fils!...

SOPHIE.

Vous faites passer dans mon ame tous les tourmens dont la vôtre est déchirée!... O ma mere! que deviendrons-nous si votre courage vous abandonne?...

LA MARQUISE.

Hélas! essuyons nos pleurs. Si l'on nous surprenoit!...

SOPHIE.

Dieu!... J'entends la voix du baron!... Ne dois-je pas m'éloigner, & vous laisser ensemble?...

LA MARQUISE.

Non... il sait que je n'ai rien de caché pour vous; & pour autoriser nos fréquens entretiens (la seule consolation qui me reste), je viens de lui déclarer que vous m'aviez questionnée si vivement; qu'assurée d'ailleurs de votre prudence, je n'avois pu me défendre de

vous

vous avouer la vérité... Mais il vient... Reſtez donc, ma fille, & que votre courage, s'il ſe peut, ranime le mien.

SOPHIE *à part.*

Quelle épreuve!... O ciel, guide moi!...

## SCENE III.

### SOPHIE, LA MARQUISE, LE BARON.

LE BARON *tenant un papier.*

JE viens, madame, vous faire part d'une nouvelle qui me cauſe l'unique ſatisfaction dont je ſois maintenant ſuſceptible...

LA MARQUISE.

Comment?...

LE BARON.

Enfin, ſi l'aſſaſſin de mon fils eſt encore en France, je ſuis ſûr à préſent qu'il ne peut m'échapper...

LA MARQUISE *à part.*

Tout mon ſang ſe glace!...

SOPHIE *à part.*

Je frémis!...

LE BARON.

Et d'après toutes les informations que j'ai priſes, il me paroît prouvé que dans les premiers huit jours qui ont ſuivi cette déplorable aventure, nul étranger, de l'âge & de la tournure dont on m'a repréſenté ce chevalier de Mirville, n'a paſſé nos places frontieres. Il eſt vraiſemblable que ce vil aventurier ſe ſera contenté de ſe cacher pendant quelque tems... Mais enfin, je viens de recevoir un ordre du roi, qui me donne le droit de le faire arrêter juridiquement dans quelque lieu que je puiſſe le découvrir.

LA MARQUISE.

Un ordre du roi?...

LE BARON.

Oui, le voici... Liſez, il eſt en bonne forme...

LA MARQUISE.

Ah! diſpenſez-moi...

LE BARON.

En attendant cet ordre que j'avois demandé, je me ſuis aſſuré de pluſieurs gens armés, & d'un exempt, qui ſont depuis hier cachés dans le village voiſin... Maintenant que je ſuis

muni de cet ordre, je puis, en moins d'un quart d'heure, faire avertir mon exempt, & diſpoſer de ſa troupe... Mais qu'avez-vous, madame, vous paroiſſez ſouffrir?...

SOPHIE *à part.*

O mere infortunée!...

LA MARQUISE.

Ah! je ſouffre... En effet... ma ſanté...

SOPHIE.

Depuis long-tems eſt languiſſante...

LE BARON.

Des maux de nerfs peut-être?...

SOPHIE.

Oui... & ſouvent tout-à-coup des convulſions qui lui raviſſent l'uſage de ſes ſens...

LE BARON.

Et qui lui cauſent une pâleur ſubite & des treſſaillemens que j'avois déjà remarqués.... Mais je ne veux pas, madame, abuſer plus long-tems de votre intérêt & de votre pitié pour un malheureux pere.... Nous reprendrons cet entretien dans un autre moment....

LA MARQUISE.

Non... à préſent je ſuis en état de vous entendre.... Seulement ce ſoir je vous deman-

derai la permiſſion de me retirer de très-bonne heure....

LE BARON.

Hélas ! heureux qui peut goûter les charmes du repos & du ſommeil !.... Oui, je deſire que vous ne connoiſſiez jamais combien la ſolitude & le ſilence de la nuit aigriſſent & redoublent encore les tourmens d'un cœur déſeſpéré !.... Pardonnez ces pleurs involontaires qu'une trop juſte douleur m'arrache malgré moi..... Ah ! madame, je n'ai plus de fils.... Et ſi vous pouviez ſavoir de quel fils j'étois pere !...

SOPHIE *à part.*

Juſte ciel !....

LA MARQUISE

Ah ! je ſens mieux que perſonne à quel point vous êtes à plaindre !...

LE BARON.

Si mon fils eût été connu de vous !....

LA MARQUISE.

J'ai ſouvent entendu parler de lui ; je me rappelle même de l'avoir vu dans ſon enfance....

LE BARON *tirant de ſa poche une boîte.*

Et voilà tout ce qui me reſte de lui.....

ce portrait qui peut du moins donner une idée de ſes agrémens extérieurs... Voyez, madame, s'il vous rappellera ſes traits....

SOPHIE *hors d'elle, ſe retirant.*

Ah! fuyons....

LA MARQUISE.

Ma fille!...

SOPHIE *ſe rapprochant.*

Maman!...

LE BARON *regardant Sophie.*

Que vois-je!... Et pourquoi, mademoiſelle, vouloir me cacher une compaſſion qui m'inſpire tant de reconnoiſſance?...

SOPHIE.

Il eſt vrai, je n'ai pu retenir mes larmes...

LE BARON.

Ah! ne rougiſſez point de cette aimable ſenſibilité. Daignez, mademoiſelle, regarder ce portrait : il accroîtra, j'en ſuis ſûr, cette pitié touchante que vous me témoignez. ( *Il le lui donne.* )

SOPHIE *égarée.*

Son portrait dans mes mains!... ( *Elle y jette les yeux.* ) Dieu!... c'eſt lui!...

LE BARON.

Oui, c'eſt lui ; & la reſſemblance, hélas ! étoit parfaite....

SOPHIE.

C'étoit là... votre fils !... Ah ! ... qui pourroit refuſer des pleurs à ſon deſtin.... au vôtre ?... ( *à part.* ) Mon cœur eſt déchiré !...

LA MARQUISE *à part.*

Sophie !... Comme elle eſt pâle & tremblante !...

SOPHIE *au baron.*

Reprenez ce portrait... Non... laiſſez-moi regarder encore... ( *à part.* ) Ciel ! je m'égare.... ( *haut.* ) Tenez, monſieur... ( *Elle rend le portrait.* )

LE BARON.

Croyez, mademoiſelle, que l'intérêt que vous daignez me montrer, me touche autant qu'il m'honore.

SOPHIE *à part.*

Ah, comment diſſimuler le trouble affreux qui me ſurmonte !...

## SCENE IV.

LA MARQUISE, SOPHIE, LE BARON, ROSE.

ROSE.

MADAME!

LA MARQUISE.

Eh bien?

ROSE.

C'eſt M. Thibaut qui cherche madame.

LA MARQUISE.

Où eſt-il?

ROSE.

Dans la grande cour.

LA MARQUISE.

Allons-y ſur-le-champ. (*Au baron.*) Voulez-vous bien paſſer dans le ſalon. Dans un moment j'irai vous retrouver.

LE BARON.

J'y vais, & je vous ſupplie de ne pas vous gêner pour moi. (*Il ſort.*)

LA MARQUISE.

Venez, Sophie..... (*à part, en s'en allant.*) O ciel! prends pitié d'une mere au déſeſpoir. (*Elle ſort avec Sophie.*)

ROSE *fait pluſieurs ſignes à Sophie pour l'engager à reſter ; Sophie n'a pas l'air de le remarquer, & ſort avec la marquiſe.*

## SCENE V.

ROSE *ſeule.*

TOUS mes ſignes ſont inutiles, elle n'y prend ſeulement pas garde... Pardienne, il n'en faudroit pas faire la moitié à mademoiſelle Pauline pour la retenir ! Oh ! c'eſt celle-là qui eſt curieuſe ; elle me l'a rendue auſſi, moi ; cela ſe gagne apparemment... Que diantre ferai-je de cette lettre ? (*Elle tire une lettre de ſa poche, & lit le deſſus.*) A mademoiſelle de Valcour... Oh ! c'eſt pour l'ainée ſûrement... Elle n'a pas voulu reſter, je lui aurois conté tout ça... (*Elle retourne la lettre.*) J'ai bonne envie de ſavoir ce qu'il y a là-dedans... Ce jeune homme, cet argent ſur-tout, tout cela me chiffonne... (*Elle tire de ſa poche une bourſe.*) Douze louis !... Cela fait des livres... je ne ſais combien.... On vient ; mon Dieu ! ſerrons vîte la bourſe & la lettre.

## SCENE VI.

PAULINE, ROSE.

PAULINE.

ROSE... Mais que faiſiez-vous là?

ROSE.

Rien, mademoiſelle.

PAULINE

Comme vous voilà rouge!...

ROSE,

O dame! c'eſt qu'il fait chaud.

PAULINE.

Vous avez quelque choſe dans votre poche, je l'ai vu.... Pourquoi donc ce myſtere, ma chere Roſe? Eſt-ce que tu n'as plus d'amitié pour moi?

ROSE.

Tenez, vous m'allez tirer les vers du nez, je vois cela.

PAULINE.

Ah! je t'en prie, parle-moi vrai, & je te donne ma parole d'honneur de ne faire aucune indiſcrétion.

ROSE.

Mais c'eſt que c'eſt plus fort que vous... Souvenez-vous donc comme vous avez fait manquer ma noce.

PAULINE.

Va, je t'en dédommagerai, je te promets de faire ta fortune.

ROSE.

Oh! ma fortune, elle eſt en bon train, allez; je ſuis plus riche que je ne voudrois, car elle me donne du ſouci...

PAULINE.

Que veux-tu dire? explique-toi, de grace.

ROSE.

Allons, me v'la enjolée, il faut que je vous diſe tout.

PAULINE, *l'embraſſant.*

Ah, Roſe, que je t'aime!

ROSE.

Je m'en vais vous conter une drôle d'hiſtoire...

PAULINE.

Dépêche donc.

ROSE.

Dame, c'eſt une aventure comme il y en a

dans le livre verd que madame la marquiſe vous avoit dit de ne pas lire, & que vous avez volé....

PAULINE.

Mais au fait, Roſe....

ROSE.

Enfin, c'eſt comme un conte de roman.

PAULINE *à part.*

Qu'elle m'impatiente! (*haut.*) Mais, Roſe, finiſſez donc.

ROSE.

M'y voici : je me promenois tout-à-l'heure dans l'avenue, voilà que tout d'un coup un homme vient vers moi; il étoit tout enbéguiné dans ſon chapeau & dans ſa redingote, mais pas moins il avoit l'air jeune. Il me dit comme ça : êtes-vous du château ? *Oui*, *monſieur.* Eh bien, donnez cette lettre à mademoiſelle de Valcour, & prenez cela pour vous; je vous en donnerai bien d'autres, ſi vous êtes diſcrette.

PAULINE.

Ah! c'eſt notre homme de ce matin. Eh bien, Roſe, qu'avez-vous répondu?

ROSE.

Pardi, rien, je n'ai pas eu le tems de dire

un mot ; il m'a laiſſé la lettre, une bourſe, & crac, il court encore. Moi, toute ébaubie, je compte l'argent, & puis je le mets dans ma poche avec le billet : v'là tout.

PAULINE.

Et la lettre, vous l'avez donc ?

ROSE.

Sûrement que je l'ai.

PAULINE.

Ah ! voyons-la.

ROSE.

Je le veux bien, mais vous ne la lirez pas au moins, car elle eſt cachetée. Tenez, la voilà.

PAULINE *lit l'adreſſe.*

*A mademoiſelle de Valcour...* S'adreſſe-t-elle à ma ſœur, ou à moi ?

ROSE.

Oh ! je parierois qu'elle eſt pour mademoiſelle Sophie.

PAULINE.

Pourquoi ?

ROSE.

Vous connoiſſez bien Marie-Jeanne, la fermiere ?

PAULINE.

Eh bien ?

ROSE.

Elle vend du vin.

PAULINE.

Après ?

ROSE.

Eh bien, il y a deux jours qu'un jeune homme eſt venu chez elle comme pour demander chopine ; mais au lieu de boire, il a paſſé tout le tems à faire des queſtions ſur mademoiſelle de Valcour, la plus grande ; qui a l'air ſi ſage : v'là comme il diſoit. Oh ! Marie-Jeanne lui en a conté des plus belles ; car elle aime mademoiſelle Sophie, Dieu ſait... Et puis n'y a qu'une voix ſur le compte de mademoiſelle votre ſœur : c'eſt vrai cela.

PAULINE.

Et ce jeune homme... n'a fait aucune queſtion ſur moi ?

ROSE.

Non, il n'a parlé que de celle qui a l'air ſage ; il n'a pas été queſtion de vous... Vous voyez bien que c'eſt l'homme à la lettre, ça y reſſemble bien du moins.

PAULINE *triſtement.*

Roſe, il faut que je porte cette lettre à ma-

man... Quand elle ſeroit pour moi, je ne dois pas l'ouvrir... Ainſi j'ignorerai toujours ce qu'elle contient...

ROSE.

A cauſe de votre bonne action, madame vous dira peut-être ce qu'il y a dedans; voilà comme mademoiſelle Sophie ſe fait tout conter par elle.

PAULINE.

Je voudrois ſeulement ſavoir ſi cette lettre eſt ſignée... Cette aventure eſt bien ſinguliere; a-t-elle quelque rapport avec le ſecret qui occupe maman, Sophie & Conſtance?....

ROSE.

Ah! vous vous doutez donc qu'il y a un ſecret en l'air?

PAULINE.

Roſe, en aurois-tu découvert quelque choſe?...

ROSE.

Ma foi, il n'y a peut-être que nous deux dans la maiſon, qui ne le ſachions pas; vous, mademoiſelle, à cauſe de votre curioſité; & moi, parce qu'on s'apperçoit que vous me faites jaſer tant que vous voulez. Mais pourtant j'ai accroché quelque petite choſe...

PAULINE.

Ah ! qu'eſt-ce que c'eſt ?

ROSE.

Je veux bien vous le dire, mais à condition que ſi vous ouvrez la lettre, vous me la lirez...

PAULINE.

Mais ſi donc, je ne l'ouvrirai point.

ROSE.

Bon, vous n'y tiendrez pas, allez, je vous connois.

PAULINE.

Roſe, vous avez donc bien mauvaiſe opinion de moi ? . . .

ROSE.

Mon Dieu, mademoiſelle, pardonnez-moi... Mais d'après tout ce que je vous ai vu faire juſqu'ici. . .

PAULINE.

J'ai pu me laiſſer entraîner à des étourderies ; mais je ſuis incapable, je l'eſpere, de commettre une faute auſſi grave. . . Une fille de mon âge ouvrir en ſecret la lettre d'un jeune homme & d'un inconnu... & une lettre qui vraiſemblablement eſt pour une autre... O ciel ! ſi la curioſité pouvoit égarer à ce point,

exiſteroit-il un vice plus dangereux & plus horrible ?

ROSE.

Appaiſez-vous donc, mademoiſelle. Eh bien, nous ne la lirons pas. Allons, je vous dirai tout ce que je ſais ſans cela.

PAULINE.

Dépêchez-vous donc, car l'heure du dîner approche.

ROSE.

Hier au ſoir madame étoit dans le parterre avec ce baron ; en paſſant j'ai entendu monſieur le baron qui diſoit, *le chevalier de Mirville* ; & puis ils ont parlé tout bas, tout bas ; mais je me ſuis ſouvenue de ce nom, parce que je l'avois déjà entendu dire une fois à M. Thibaut, qui parloit pourtant à l'oreille du valet-de-chambre-chirurgien au bas de l'eſcalier, pendant que j'étois cachée derriere la porte battante.

PAULINE.

Le chevalier de Mirville !... Ce nom m'eſt abſolument inconnu...

ROSE.

Et puis cette même fois le chirurgien ajouta

je

je ne sais quels mots, & ceux-ci que j'attrapai : *Quelle surprise si on savoit qu'il est caché ici ?*

PAULINE.

Vous avez entendu cela ?

ROSE.

Oh ! de mes deux oreilles... Mais c'est tout ce que j'ai pu découvrir.

PAULINE.

C'est beaucoup. Il est clair que le chevalier de Mirville est caché dans le château... Mais pourquoi ?... Et le baron de Sénanges le sait, puisqu'il a parlé de lui... Sûrement même le baron est son oncle, ou peut-être son pere... Mais ce mystere est incompréhensible ; je donnerois toutes choses au monde pour le pénétrer.

ROSE.

Et moi aussi, je vous assure.

PAULINE.

Enfin, nous savons du moins que le chevalier de Mirville est caché ici... C'est toujours cela, & c'en est assez pour découvrir le reste avant la fin du jour. (*Elle regarde sa montre.*) Mais il est bientôt deux heures, on va se mettre à table. Adieu Rose, je te remercie de ta con-

fiance ; tu peut être ſûre que je n'en abuſerai point..... Ne me ſuis pas, il eſt inutile qu'on nous voie enſemble ; va-t-en par l'autre côté.

ROSE.

C'eſt bien dit, il faut de la prudence.

(*Elles ſortent.*)

## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE BARON.

LE BARON.

OUI, madame, je crois que dans deux jours au plus tard je prendrai congé de vous, pénétré de la bonté généreuſe....

LA MARQUISE.

Vous n'avez rien appris de nouveau ?...

LE BARON.

Non, mais j'attends un homme plein d'intelligence & d'activité, & que j'ai chargé de parcourir cette province....

LA MARQUISE.

Vous l'attendez !...

LE BARON.

A chaque inſtant.... & je ne doute pas qu'il ne m'apporte enfin une partie des éclairciſſemens que je deſire.... Peut-être ce ſoir même ſerai-je aſſuré de ma vengeance....

LA MARQUISE.

Votre vengeance!... Et quoi! vous perſiſtez dans ce deſſein cruel....

LE BARON.

Si j'y perſiſte!.... Ah! je ne vis que pour l'accomplir.....

LA MARQUISE.

Puiſſe le ciel tromper cet eſpoir inhumain... Pardonnez.... ma franchiſe.... Mais je vous l'avoue, la vengeance me fait horreur.....

LE BARON.

Celle que je pourſuis eſt juſte, elle peut devenir utile à ma patrie.... elle offrira du moins un exemple fait pour modérer l'extravagante fureur du duel....

LA MARQUISE.

Non, non, les plus rigoureuſes punitions ne détruiront jamais un abus dont l'honneur ſeul eſt le principe.... Mais laiſſons de vaines diſcuſſions.... n'écoutez que l'humanité.

LE BARON.

Privé du ſeul objet qui pouvoit l'attacher, ce cœur infortuné n'eſt plus ouvert qu'à la haine !... Oui, oui, avant de deſcendre dans la tombe, je verrai périr ſur un échafaud le fatal auteur....

LA MARQUISE.

Arrêtez..... je ne puis vous entendre..... (*à part.*) Ciel !... je ſuis prête à me trahir !...

LE BARON.

Mais pouvez-vous me condamner, n'êtes-vous pas mere ?... Il me ſemble même que vous avez un fils ?....

LA MARQUISE *avec effroi.*

Un fils !... Qui vous a dit ?... (*à part.*) Je ſens que je me meurs....

LE BARON *ſurpris.*

Et quoi donc, madame ?... Comment une queſtion ſi ſimple.... peut-elle.....

LA MARQUISE.

C'eſt une foibleſſe.... j'en conviens.... Mon fils eſt loin de moi.... je penſois qu'il eſt expoſé aux dangers dont le vôtre vient d'être la victime.... Cette idée eſt ſi cruelle !.....

LE BARON.

Eh bien, madame, ſongez donc à tout ce que vous éprouveriez contre celui qui vous raviroit un enfant ſi cher ? . . .

LA MARQUISE.

Il me coûteroit la vie, mais n'auroit rien à craindre de mon reſſentiment. . . .

LE BARON.

Vous n'avez pas d'idée de cette ſituation. . . .

LA MARQUISE *à part.*

Hélas ! . . . .

LE BARON.

Si vous étiez à ma place. . . . .

LA MARQUISE.

Je ne pourſuivrois point un jeune infortuné. . . . le ſeul eſpoir peut-être d'une malheureuſe famille. . . .

LE BARON.

Il eſt l'aſſaſſin de mon fils ! . . . .

LA MARQUISE.

L'aſſaſſin ! . . . . .

LE BARON.

Qui peut m'empêcher de croire qu'un homme inconnu, un aventurier, qui fut l'agreſſeur de la plus injuſte querelle, n'aura fait ſuccomber

mon fils ſous ſes coups, qu'en employant quelque infame trahiſon ? . . .

LA MARQUISE *vivement.*

Lui ! . . . pouvez-vous penſer ! . . . (*d'un ton plus calme.*) Ne m'avez-vous pas dit qu'ils partirent enſemble de Valenciennes, que M. votre fils propoſa au chevalier de Mirville de prendre des témoins, ou du moins chacun un de leurs gens ; que ce dernier répondit qu'il n'avoit point de domeſtique, qu'il ne vouloit point de confident, mais que M. de Sénanges pouvoit emmener ſon valet-de-chambre ; ce qui en effet s'exécuta de cette maniere : que le chevalier de Mirville avoit ajouté, que s'il étoit bleſſé il s'en rapportoit à ſon adverſaire même pour lui donner les ſecours néceſſaires ; & que s'il avoit l'avantage du combat, M. de Sénanges auroit un valet-de-chambre pour le ſoigner.... J'avoue que je ne vois dans toute cette conduite que beaucoup d'imprudence, d'étourderie & de généroſité. . . . .

LE BARON.

La réputation de mon fils rendoit cette prétendue généroſité fort ſimple. . . . D'ailleurs qui ſait même ſi cette apparente confiance ne ca-

choit pas quelque noir complot ?... Pourquoi n'ai-je reçu aucunes nouvelles de ce valet-de-chambre qui ſuivit mon malheureux fils ?....

LA MARQUISE.

Il a craint ſans doute votre colere....

LE BARON.

Il m'eût écrit du moins.... s'il n'eût pas ſans doute perdu la vie lui-même.... Oui, tout ſemble me prouver que mon fils ne m'eſt enlevé que par le plus lâche des aſſaſſinats....

LA MARQUISE.

Dieu !.... A quel excès vous emportent la haine & le reſſentiment !...

LE BARON.

En vain vous voulez les combattre, chaque réflexion les aggrave !... J'ai juré de me venger, je tiendrai mon ſerment ; il n'eſt point d'aſyle, il n'eſt point de retraite qui puiſſent ſouſtraire à ma vengeance le meurtier de mon fils !.... Il périra !.... Mais, que vois-je, madame, vous êtes prête à vous trouver mal, vous pâliſſez....

LA MARQUISE.

Qui, moi ?... non.....

LE BARON.

Vous chancelez.... Ses yeux ſe ferment, elle

va tomber..... Il faut la ſecourir.... (*Il s'approche & la ſoutient dans ſes bras.*)

LA MARQUISE *le repouſſant avec horreur.*

Ah ! laiſſez-moi.... laiſſez-moi....

LE BARON.

Quel égarement ſe peint dans ſes regards !...

LA MARQUISE *à part.*

O malheureuſe ! où fuir, où me cacher !... (*haut.*) Je ſuis mieux à préſent..... c'étoit.... un éblouiſſement.... un de ces accidens.... auxquels je ſuis ſujette..... (*à part.*) Il ne réponds rien ! ... Ah, ſon ſilence m'épouvante encore plus que ſes cruels diſcours !...

LE BARON *ſortant d'une profonde rêverie.*

Vous devez, madame, avoir beſoin de repos.... Mais j'entends la voix de mademoiſelle votre fille ; je vous laiſſe avec elle, & dans un moment je reviendrai ſavoir de vos nouvelles. (*Il ſort.*)

LA MARQUISE.

Comme il me quitte bruſquement !.... il rêvoit... Ciel ! me ſerois-je trahie ! ... Ah ! s'il eſt vrai, grand Dieu, arrache-moi dans cet inſtant une vie abhorrée !...

## SCENE II.

LA MARQUISE, SOPHIE.

SOPHIE.

Ma mere.... dans quel état je vous vois.... Ah ! qu'eſt-il arrivé ?.... Vous étiez avec le baron !...

LA MARQUISE.

O Sophie !.... mon imprudente & fatale tendreſſe a peut-être découvert une partie de mon ſecret !... Cette crainte horrible manquoit à ma miſere !...

SOPHIE.

Qu'entends-je, hélas !....

LA MARQUISE.

Je n'ai rien dit ; mais je n'ai pu cacher l'effroi mortel dont ſes diſcours m'ont pénétrée !.. Le barbare, il eſt moins occupé de ſa douleur que du ſoin de ſa vengeance !... Ah ! s'il a lu dans mon ame, c'en eſt fait, mon fils eſt perdu....

SOPHIE.

Il ne peut, après tout, avoir que de l'étonnement, & quelques idées confuſes qu'il vous ſera facile de détourner....

LA MARQUISE.

Il ſait que j'ai un fils....

SOPHIE.

Il doit ſavoir en même tems qu'il s'eſt toujours appellé le chevalier de Valcour, & qu'il n'a jamais été en garniſon à Valenciennes. S'il a quelques ſoupçons, croyez qu'en vous quittant ſon premier ſoin aura été de charger un de ſes gens de prendre dans le village & aux environs tous les éclairciſſemens poſſibles relatifs à mon frere, & ce qu'on lui dira ne peut que le diſſuader....

LA MARQUISE.

Mais cet ordre du roi qu'il a reçu ce jour même, & qui nous ôte tout moyen de défenſe, s'il découvre ſa malheureuſe victime!... ces gens armés qu'il peut raſſembler ici dans le court eſpace de tems d'un quart-d'heure; cet eſpion qui ſe cache, & qui, ſans doute, eſt l'homme qu'il attend!... tout doit porter au comble la terreur & l'épouvante qui m'accablent.....

SOPHIE.

Jamais votre courage ne nous fut ſi néceſſaire.....

LA MARQUISE.

Il ne m'abandonnera point!.... O Sophie! ſi ce jour affreux doit livrer votre frere à ſon perſécuteur, ce n'eſt qu'en m'ôtant la vie qu'on pourra l'arracher de mes bras.... Mais ne perdons point en vains diſcours le tems précieux qui nous reſte.... Allons chercher le baron de Sénanges.... Venez, ma fille.... (*Elles font quelques pas pour ſortir.*)

## SCENE III.

LA MARQUISE, SOPHIE, PAULINE.

PAULINE.

De grace, maman..... daignez m'accorder un moment d'entretien....

LA MARQUISE.

Je ne le puis..... demain, Pauline, nous cauſerons enſemble; mais, dans cet inſtant laiſſez-moi, & ne me ſuivez point. (*Elle ſort avec Sophie.*)

## SCENE IV.

PAULINE *seule.*

Je voulois lui parler en particulier, pour lui donner cette lettre; mais elle m'évite... tout le monde me fuit..... j'importune également maman, ma sœur, ma cousine.... je suis réduite à prendre pour confidente & pour amie, une petite paysanne sans éducation & sans principes, à qui j'ai donné mes défauts, & dont je ne reçois que de mauvais conseils!... Ah! je suis bien malheureuse... (*Elle tombe dans la rêverie.*)

## SCENE V.

PAULINE, ROSE.

ROSE *accourant.*

Mademoiselle, mademoiselle.

PAULINE.

Quoi donc?

ROSE.

Oh, je viens de faire une bonne trouvaille!

Ce chevalier de Mirville, je sais dans quel endroit du château il est caché.

PAULINE.

Bon!... & comment?

ROSE.

Vous connoissez bien le grand cabinet de madame, qui est au bout de la galerie?

PAULINE.

Eh bien.

ROSE.

Eh bien, il est niché là-dedans....

PAULINE.

Vous croyez?

ROSE.

Je le gagerois... j'en avois déjà quelques soupçons, parce qu'on a ôté la clef de la galerie & du cabinet; & que pourtant madame y rode sans cesse, avec le chirurgien & le concierge.... Je viens de demander au frotteur s'il y alloit, comme à l'ordinaire. Il m'a dit qu'il y a plus de huit jours qu'il n'y étoit entré, parce que madame ne le vouloit pas; ainsi vous voyez bien que voilà la cachette toute trouvée.

PAULINE.

Cela est inconcevable!... Quel peut être

le but de toutes ces précautions ?

ROSE.

Oh, c'eſt bien drôle; moi, je m'y perds.

PAULINE.

Ma curioſité eſt portée au comble, je l'avoue...

ROSE.

Et moi donc; j'en ſeche... A propos, mademoiſelle, avez-vous donné la lettre à madame ?

PAULINE.

Mon Dieu non; maman croyant toujours que je voulois la queſtionner, n'a pas daigné m'entendre; elle me rebute, me fuit, & tout cela pour aller s'enfermer avec ma ſœur & ma couſine.

ROSE.

Eh bien la lettre nous reſte, du moins.... elle eſt toujours dans votre poche ?

PAULINE.

Oui, la voilà

ROSE.

Il y en a quelquefois qu'on peut lire ſans les décacheter.

PAULINE.

Oh, l'on a beau entr'ouvrir celle-là, on n'y peut rien voir.

ROSE.

Ah, ah, vous y avez donc regardé ?

PAULINE.

Oui, par diſtraction.

ROSE.

Pardi, moi je n'y manque pas, j'eſſaie ce tour-là ſur toutes les lettres que je porte à la poſte, cela amuſe toujours chemin faiſant; mais, par malheur, je ne lis pas trop bien l'écriture...

PAULINE.

Je ſuis fort embarraſſée, je ne ſais pas ce que je ferai de cette lettre.

ROSE.

Puiſque madame n'en veut pas, elle eſt à nous.

PAULINE.

Oui, mais à quel uſage nous ſervira-t-elle ?

ROSE

Mais dame, l'uſage d'une lettre; vous la lirez, vous qui liſez couramment, & moi j'écouterai.

PAULINE.

Je vous ai déjà dit, que je ne veux, ni ne dois la lire.

ROSE.

Mais, mademoiſelle, je n'entends rien à ces façons-là; vous avez tâché d'accrocher quelque choſe à travers le papier; ſans le cachet, vous l'auriez déjà lue cinq ou ſix fois; il n'y a pas plus de mal à rompre ce vilain petit morceau de cire...

PAULINE.

Non, il vaut mieux la brûler.

ROSE.

Oui, après que nous l'aurons lue; allons, donnez-la moi, je ferai le coup.

PAULINE.

Au reſte, je ne ſais pourquoi je m'en ſuis chargée; c'eſt à vous à qui elle a été remiſe, elle ne s'adreſſe point à moi, tout cela ne me regarde en aucune maniere...

ROSE.

Non plus que l'enfant qui vient de naître; c'eſt vrai, cette lettre eſt à moi, vous me l'aviez priſe injuſtement.

PAULINE, *la lui rendant.*

Tenez, faites en tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en mêle plus.

ROSE.

ROSE.

Le cachet va ſauter.

PAULINE.

Ce ſont vos affaires.

ROSE.

Ça ne tient pas mal... Ma foi, c'eſt fait, la v'la ouverte... mais, mademoiſelle, qu'avez-vous donc, vous êtes toute interdite.

PAULINE.

Ah, Roſe, qu'avons-nous fait!...

ROSE.

Allons, allons, il s'agit de lire à préſent, il ne faut pas tant lanterner, on pourroit nous ſurprendre.

PAULINE.

Le cœur me bat...

ROSE.

Liſez toujours... & tout haut, s'il vous plaît, j'en veux ma part.

PAULINE *prenant la lettre & liſant des yeux.*

Elle eſt ſans ſignature.

ROSE.

Ah! c'eſt impoli de ne pas dire ſon nom... mais liſez donc, voyons ce qu'il chante.

PAULINE.

Je tremble. ( *Elle lit tout haut.* ) " Mademoi-
„ ſelle, puiſque l'engagement qu'avoit pris
„ votre famille eſt enfin rompu... il m'eſt donc
„ permis d'aſpirer encore à votre main.

ROSE.

Bon, c'eſt un épouſeux!...

PAULINE *continuant.*

„ J'avois d'abord pris la réſolution d'avouer
„ mes ſentimens à mon pere, mais je ne
„ veux lui parler qu'avec votre aveu & ce-
„ lui de madame la marquiſe de Valcour;
„ car, je vous connois aſſez, mademoiſelle,
„ pour être bien ſûr que cette lettre lui ſera
„ communiquée . . . „

ROSE.

Oh, il a compté ſans ſon hôte... mais, c'eſt qu'il croyoit que la lettre ſeroit rendue à mademoiſelle Sophie.

PAULINE.

Mon Dieu, taiſez-vous donc. ( *Elle continue.* )
„ Je vous ſupplie d'excuſer la témérité de ma
„ démarche, le ſentiment qui me la fait faire,
„ doit lui ſervir d'excuſe... ſentiment ſi ten-
„ dre & ſi profond, qu'il n'a eu beſoin pour

„ être auſſi durable que paſſionné, ni du retour
„ qui pouvoit le ſatisfaire, ni même des char-
„ mes de l'eſpérance. . . . „

ROSE

C'eſt joli cela ! . . . .

PAULINE *continue.*

„ Des circonſtances extraordinaires m'o-
„ bligent à ne paroître qu'avec précaution ;
„ mais dites un mot, mademoiſelle, & je me
„ découvrirai. Si vous daignez me faire ré-
„ ponſe, envoyez-la dans le creux du vieux
„ chêne qui eſt au bout de l'avenue : c'eſt-là
„ que j'irai chercher ce ſoir l'arrêt qui doit
„ fixer ma deſtinée. „

ROSE.

Et c'eſt là tout ?

PAULINE.

Oui . . . . Quelle étrange aventure ! . . :

ROSE.

Y comprenez-vous quelque choſe ? . . .

PAULINE.

Oui, je commence à démêler toute cette intrigue, quoiqu'il y ait cependant encore pluſieurs circonſtances que je ne conçois pas... D'abord, cet inconnu eſt ſûrement ce cheva-

lier de Mirville qui eſt caché ici. . .

ROSE.

Nous avions déjà deviné cela ; mais comment cet inconnu a-t-il pu voir mademoiſelle Sophie, & puis roder dans le village, & puis queſtionner Marie-Jeanne, s'il eſt enfermé dans le château ?

PAULINE.

C'eſt qu'il n'y eſt pas priſonnier, & qu'il a la liberté d'en ſortir....

ROSE.

Il parle de ſon pere dans la lettre.

PAULINE.

Oh, ſon pere eſt le baron de Sénanges....

ROSE.

Mais il devroit s'appeller Sénanges auſſi.

PAULINE.

Mirville eſt un nom de terre apparemment.... J'imagine qu'on avoit envie de lui faire épouſer Conſtance, il aura vu Sophie dans ce dernier voyage à Paris, & il la préfere à ma couſine.

ROSE.

Ecoutez donc, il n'a pas tort ; mademoiſelle Sophie eſt ſi gentille, & puis cet air ſi ſage, ſi ſage, lui aura donné dans l'œil. . .

PAULINE.

Il aura pris le parti d'écrire à ma ſœur, afin de ſavoir ſes intentions.

ROSE.

Vous y êtes, vous v'là au fait.

PAULINE.

Cependant..... pourquoi ſe cacher ?..... Sophie & ma couſine ſavent qu'il eſt ici..... mais peut-être que maman ne veut pas qu'ils ſe voient que lorſque les choſes ſeront toutes arrangées.

ROSE.

Juſtement : pardi, mademoiſelle, vous avez ben de l'eſprit..... je penſe à une choſe ; ce pauvre monſieur qui aime mademoiſelle Sophie de tout ſon cœur, va être bien ſot ce ſoir, quand il ne trouvera dans le creux de ſon arbre que des feuilles de chêne au lieu d'une réponſe. Un bon tour, ce ſeroit de lui écrire, vous.

PAULINE.

Quelle folie ! . . .

ROSE.

Mais nous verrions quelle mine il a du moins.... il viendroit... que diantre ! mandez-

lui ſeulement quelque baliverne.... là... qui ne ſoit pas de grande conſéquence.... il n'y a pas de mal à ça....

PAULINE.

En effet, ſi c'eſt un bon parti, j'aimerois mieux qu'il épouſât ma ſœur que Conſtance... qui d'ailleurs n'a ſûrement nul penchant pour lui.... & puis il aime Sophie, il paroît honnête.... Si maman connoiſſoit ſes ſentimens, elle les approuveroit, j'en ſuis ſûre...

ROSE.

Il eſt peureux, lui.... ſans ce petit mot de réponſe, il ne ſonnera mot & s'en ira, & puis adieu la noce.

PAULINE.

Il me vient une drôle d'idée, écris-lui, toi.

ROSE.

Oh, volontiers, mais c'eſt que je ne ſuis pas forte ſur l'écriture, je ne ſais faire que des O, je vous en avertis.

PAULINE.

Cela eſt égal, je te tiendrai la main.

ROSE.

J'y conſens.... Si nous avions là de quoi...

PAULINE.

Tiens, j'ai un crayon dans ma poche & du papier....

ROSE.

Allons, allons à l'ouvrage.... (*Elle tire une chaise.*) Ceci nous ſervira de table.... donnez-moi le papier. (*Elle ſe met à genoux à terre devant la chaiſe, Pauline lui prend la main.*)

PAULINE.

Ne tiens donc pas tes doigts ſi roides.

ROSE.

Dame, c'eſt pour mieux faire....

PAULINE.

Et laiſſe aller ta main..... dépêchons-nous donc, ſi quelqu'un venoit....

ROSE.

Oh, votre bonne a la migraine; madame, & ces demoiſelles ſont occupées de leurs ſecrets.....

PAULINE.

Allons, commençons.... (*Elle la fait écrire.*)

ROSE.

Dites donc ce que j'écris.... Ah! c'eſt de travers....

PAULINE.

Tu ne veux pas te laiſſer conduire..... là, bien comme cela.... voilà qui eſt fait.

ROSE.

C'eſt fini? (*Elles ſe relevent.*) Voyons ſi je pourrai lire.... il n'y a que trois mots!... (*Elle lit.*) " Vous... vous...

PAULINE.

Donne, je vais lire.... (*Elle lit.*) " Vous „ pouvez paroître. „

ROSE.

„ Vous pouvez paroître. „ J'ai écrit cela?

PAULINE.

Oui.....

ROSE.

Jamais le maître d'école ne m'en a tant fait faire.... à préſent je vais porter cela dans le vieux chêne.

PAULINE.

Oui, mais prend bien garde qu'on ne te voie.

ROSE.

Oh, n'ayez pas peur.....

PAULINE.

Ecoute donc, Roſe..... quand ce jeune

homme viendra, il aura une explication avec maman & ma ſœur; il apprendra que ce n'eſt point Sophie qui lui a répondu, il dira que c'eſt toi qu'il avoit chargée de ſa lettre.... ſonge bien que c'eſt toi qui as tout fait, & ne va pas alors rejeter tout cela ſur moi.

ROSE.

Oh, je dirai que j'ai lu, que j'ai écrit...

PAULINE.

Oui, mais l'on n'ignore pas que tu ne ſais ni lire ni écrire....

ROSE.

Je ſoutiendrai que je l'ai appris, que cela m'eſt venu tout d'un coup.

PAULINE.

Rends-moi ce billet.

ROSE.

Nenni, c'eſt pour le vieux chêne.

PAULINE.

Rends-le moi, je crains les ſuites de tout ceci.

ROSE.

Non, mademoiſelle, je n'en démordrai pas, je veux voir le monſieur.

PAULINE.

Mais Roſe, quand je vous demande une choſe...

ROSE.

Oh, vous avez beau prendre votre grand air....

PAULINE.

Je veux avoir ce billet, & je vous trouve bien impertinente.

ROSE.

Doucement, mademoiſelle..... vous faites des cachoteries à madame ; vous me mettez du complot, & puis vous me parlez comme pourroit faire mademoiſelle Sophie.... il y a de la différence, voyez-vous... les fredaines qu'on fait enſemble, rendent camarades ; je ſuis bien toujours Roſe, mais ma foi vous n'êtes plus avec moi mademoiſelle Pauline ; dame, je ſuis fâchée de vous le dire, mais pourquoi me rudoyez-vous.

PAULINE *à part.*

O ciel ! peut-on ſe voir plus cruellement humiliée, je n'en puis plus, j'étouffe....

ROSE.

Il ne faut pas bouder pour cela ; moi, tenez,

je ne vous en veut plus ; je ſuis prompte, mais tournez la main, voilà qui eſt fini. Je n'ai non plus de fiel qu'un enfant.... Allons mademoiſelle, ne faites plus la moue... vous aurez encore beſoin de moi, il ne faut pas me dépiter... Mais chut, j'entends du bruit, on vient, je me ſauve ; adieu, mademoiſelle, ſans rancune, au moins. ( *Elle ſort.* )

PAULINE *ſeule.*

Je demeure confondue.... la colére & la honte me ſuffoquent... Je me ſuis abaiſſée, l'on m'outrage.... cela eſt juſte.... elle dira tout à maman, elle me compromettra de la maniere la plus cruelle, je dois m'y attendre... Ah ! peut-on compter ſur l'attachement & la fidélité de ceux dont on s'attire le mépris ?... ( *Elle ſort.* )

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

PAULINE *ſeule.*

CONSTANCE n'eſt point ici.... J'avois cru la voir paſſer..... Ah ! la voici. ( *Conſtance paroît dans le fond du théatre.* )

## SCENE II.

PAULINE, CONSTANCE

PAULINE.

CONSTANCE, vous cherchez ma sœur ?....

CONSTANCE.

Non ; je me promene.

PAULINE.

C'eſt votre fureur de mettre du myſtere à tout. Eh, mon Dieu, épargnez-vous cette peine inutile... Tenez, voilà Sophie.

## SCENE III.

PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE.

PAULINE.

VENEZ, ma sœur, Conſtance eſt ici ; approchez ſans crainte, je vais m'en aller.

SOPHIE.

Eh quoi, Pauline, toujours la même aigreur ?...

PAULINE.

J'ignore ſi j'ai de l'aigreur ; mais, ce qu'il

y a de certain, c'eſt que je ne ſuis plus curieuſe ; car j'ai découvert tout ce que je voulois ſavoir.

SOPHIE.

Si vous avez appris quelque ſecret, vous êtes plus ſavante que nous.

PAULINE.

Non pas plus ſavante ; mais autant.

SOPHIE *à part.*

Elle m'inquiete, malgré moi. ( *Haut.* ) Je ne conçois rien à tous vos diſcours ; mais vous avez un air triſte qui m'allarme... Ma ſœur, que vous eſt-il donc arrivé ?

PAULINE.

J'ai plus d'un ſujet de chagrin, il eſt vrai...

SOPHIE *avec crainte.*

Tiennent-ils... à ce que vous croyez avoir découvert ?...

PAULINE.

Oh, point du tout...

SOPHIE *à part.*

Je ſuis tranquille, elle ne ſait rien.

PAULINE.

Enfin, bientôt il n'y aura plus de ſecret

pour perſonne... & tel qui ſe cache aujourd'hui, paroîtra demain ſans myſtere...

SOPHIE *troublée.*

Tel qui ſe cache !...

CONSTANCE *bas à Sophie.*

Grand Dieu, le ſauroit-elle !...

PAULINE.

Eh bien, vous voilà toutes troublées... je ne puis m'empêcher de rire de leurs mines ſtupéfaites...

SOPHIE *bas à Conſtance.*

Sa gaieté prouve qu'elle ne ſait rien; mais que veut-elle dire ?

PAULINE.

Je ſerai bien-aiſe de le voir... Cependant ce n'eſt pas moi qu'il choiſit pour confidente, ce n'eſt pas à moi que ſes lettres s'adreſſent... Eh, mon Dieu, comme vous changez de viſage...

SOPHIE.

Ah ! s'il eſt vrai que vous ſachiez... Mais non, ſon cœur eſt bon.... pourroit-elle ſe faire un jeu... Pauline, au nom du ciel, achevez de vous expliquer ?

PAULINE.

Dans quel étonnement vous me jetez à votre

tour... Sophie prête à s'évanouir, Conſtance interdite & tremblante... & quelle peut être la cauſe de ce déſordre affreux?... Qu'ai-je donc dit?...

SOPHIE *à part.*

Ah, je reſpire!.. Elle ignore notre ſecret...

PAULINE.

Sophie, vous ne pouvez retenir vos larmes, & c'eſt moi qui les fais répandre... Ah! ma ſœur, cette idée me déchire... Pourquoi ce chagrin violent? me ſoupçonneriez-vous de jalouſie? Ah! mon cœur en eſt incapable. Ses vœux les plus tendres & les plus vrais ſont pour le bonheur de Sophie... Je ne veux plus diſſimuler avec vous; non, ma ſœur, je ne ſuis inſtruite qu'à moitié; &, ſans doute, tout-à-l'heure, nous ne nous entendions ni l'une ni l'autre. Calmez-vous donc, répondez-moi.

SOPHIE *à part.*

Tâchons du moins de réparer mon imprudence. (*Haut.*) Eh bien, je l'avoue, un ſecret nous occupe... Enfin, Pauline, vous avez tant fait, que vous m'arrachez ce mot qui ne devoit jamais ſortir de ma bouche... La diſcrétion, la ſûreté, ſont donc des vertus qu'on ne peut conſerver avec vous?

PAULINE.

Quelle amertume dans ce reproche! c'eſt donc ainſi que vous ſavez répondre à l'amitié?

SOPHIE.

Vous m'aimez, & vous me faites manquer à mon devoir!.. Mais, n'en parlons plus; je ne veux ni vous déplaire, ni vous offenſer. Je vous dirai ſeulement que la ſurpriſe a ſeule cauſé l'émotion que vous m'avez vue; vous avez dit d'un ton ſi vrai, que vous ſaviez tout, que je l'ai cru, &. . . .

PAULINE.

Le détail que je vous ai fait ſe rapporte donc à ce que vous ſavez?

SOPHIE.

Je n'ai point entendu ce détail, mon trouble m'empêchoit de le comprendre... mais je puis vous aſſurer que le ſecret qui m'eſt confié, n'a rien d'important ni de ſingulier... je crois entrevoir que vous êtes mal inſtruite. Si vous voulez vous expliquer clairement. . .

PAULINE.

Au cas que je me trompe, m'apprendrez-vous la vérité?

SOPHIE.

Peut-être...

PAULINE.

PAULINE.

Peut-être ne me suffit-il pas... Non, je n'ai point de droits à votre confiance ; je ne l'obtiendrois pas, vous me l'avez déclaré trop durement, pour que je puisse en douter ; ainsi, gardez votre inquiétude, vous ne saurez pas mon secret.

SOPHIE.

Si maman vous le demandoit, il faudroit bien le dire....

PAULINE.

Des menaces !... Ma sœur, n'employez pas ce moyen, il n'est pas digne de vous, & ne peut rien sur moi.

CONSTANCE.

Sophie doit-elle laisser ignorer à ma tante des fautes que l'autorité seule d'une mere pourroit réprimer ?...

PAULINE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire ; on peut me dénoncer, me livrer à l'indignation de ma mere, me réduire au désespoir.... mais, la force & la violence n'obtiendront rien de moi...

SOPHIE.

Insensée !... l'autorité sacrée d'une mere ne

pourroit vous obliger à dire un ſecret que vous confierez peut-être ſans effort à la premiere perſonne qui vous le demandera.... que ſais-je... à Roſe, à la fille du jardinier, ſi elle vous en preſſe... Ah! ma ſœur, comme vous abuſez des vertus naturelles qui ſont au fond de votre ame; nul principe ne les regle, nulle réflexion ne les dirige, & elles ne ſervent qu'à vous égarer... Mais, enfin, raſſurez-vous, ce n'eſt point par moi que maman apprendra ce qu'elle ne doit obtenir que de votre repentir & de votre confiance.

PAULINE *à part.*

Qu'elle me fait rougir des torts qu'elle me reproche, & de ceux qu'elle ignore!...

CONSTANCE.

Mais la nuit commence à tomber... il faut rentrer; d'ailleurs le tems ſe diſpoſe à l'orage... Quelqu'un vient... c'eſt Roſe, que nous veut-elle?...

## SCENE IV.

PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE, ROSE.

ROSE.

MESDEMOISELLES, madame m'envoie vous dire qu'elle ne ſe mettra point à table ; elle ſoupera dans ſa chambre, parce qu'elle veut ſe coucher de bonne-heure.

PAULINE.

Eſt-ce qu'elle eſt malade ?...

ROSE.

Mais je crois qu'oui ; car elle eſt bien changée.

PAULINE.

Allons ſavoir de ſes nouvelles.

SOPHIE.

Nous vous ſuivons...

PAULINE.

Allons... (*Elle ſort. Roſe la ſuit.*)

## SCENE V.

SOPHIE, CONSTANCE.

SOPHIE.

UN moment, Conſtance... Maman n'eſt point



407118A

malade... elle veut ſe débarraſſer du ſouper, afin que tout le monde ſe retire de meilleure heure. . . .

CONSTANCE.

Mais votre frere ne doit partir qu'à deux heures après minuit.

SOPHIE.

Oui, mais maman m'a permis de lui faire mes adieux, vous y viendrez auſſi, Conſtance... & pour pouvoir, ſans qu'on s'en doute, nous rendre à minuit chez lui, il faut que Pauline ſoit couchée avant onze heures; car ſi elle n'étoit pas endormie quand nous nous échapperons, elle nous entendroit... Mais, à propos de Pauline, concevez-vous ce qu'elle a voulu dire? . . . elle ſait qu'il y a ici quelqu'un de caché . . . . elle a parlé de confidence, de lettres. . . J'ai frémi, & j'ai penſé me trahir tout-à-fait; cependant ce qu'elle a dit enſuite, m'a perſuadé qu'elle n'avoit parlé qu'au haſard. . . .

CONSTANCE.

Oh, cela eſt ſûr; elle s'imagine qu'il eſt queſtion de vous marier, & que demain celui qui doit vous épouſer ſe déclarera & viendra ici. . . .

SOPHIE.

J'ai tâché de la dérouter autant qu'il étoit poſſible. J'aurois bien voulu la faire expliquer clairement. . .

CONSTANCE.

Elle eſt maintenant avec ma tante, je me flatte que d'elle-même elle lui avouera tout ce qu'elle croit ſavoir.

SOPHIE.

J'y ai penſé; c'eſt pourquoi je n'ai pas été fâchée qu'elle y fût ſeule, car peut-être notre préſence l'auroit gênée.

CONSTANCE.

Je ne vous ai pas vue en particulier depuis votre dernier entretien avec ma tante; ſavez-vous que j'ai eu un moment d'embarras, quand elle m'a tout confié? Vous ne m'aviez pas prévenue que vous lui diriez que j'étois dans le ſecret.

SOPHIE.

C'eſt par mon frere qu'elle l'a ſu; depuis la confidence qu'elle a daigné me faire, il lui a naturellement avoué qu'il m'avoit écrit, & que vous étiez inſtruite, ainſi que moi. Dans la crainte que ma mere, ignorant les ſenti-

mens de mon frere, ne l'accuſât peut-être d'imprudence, je n'en avois rien dit... Mais, quelle heure eſt-il ?...

CONSTANCE.

Huit heures.

SOPHIE.

Encore quatre heures juſqu'à minuit!...

CONSTANCE.

Hélas, je deſire que le tems s'écoule, & cependant, à meſure que l'inſtant approche, mon agitation & ma triſteſſe redoublent!...

SOPHIE.

Et maman, maman!... ce qu'elle ſouffre... Mon frere! après une abſence de quatre mois, je vais l'embraſſer, le revoir un inſtant... & pour lui dire un adieu... peut-être éternel!... Et vous malheureuſe & chere amie, combien je redoute, & pour mon frere & pour vous, l'entrevue de ce ſoir : il vous aime ſi paſſionnément!...

CONSTANCE.

Et je ne pourrai lui dire à quel excès il m'eſt cher!...

SOPHIE.

Hélas! cette entrevue ne peut-être que

déchirante & pour vous & pour moi... Comment supporterai-je le douloureux spectacle qu'offriront à mes yeux le désespoir d'une mere, les pleurs d'une amie telle que vous, & les funestes adieux d'un frere si chéri!.. Enfin, je ne l'ai point vu depuis sa fatale aventure... &, vous l'avouerai-je..... le souvenir affreux d'un déplorable amour..... O malheureux Sénanges!..... ce soir, ce soir même je verrai, j'embrasserai celui!... Dieu!..... ma main tremblante pressera la main qui t'a ravi le jour... cette idée me fait tressaillir, & me glace d'horreur!.....

CONSTANCE.

Ah! pour la bannir, chere Sophie, songez, songez aux dangers mortels dont votre frere est environné.....

SOPHIE.

Je donnerois ma vie pour l'en affranchir!... & croyez que mon malheur n'a point altéré ma tendresse pour lui!... Heureuse encore qu'il puisse ignorer ce qu'il me coûte, la douleur & ses regrets mettroient le comble à ma peine. Grace au ciel, il n'a jamais su ce funeste secret...

CONSTANCE.

S'il le découvroit, il en mourroit!... Hélas, n'a-t-il pas assez d'autres chagrins!... Prêt à quitter tous les objets qui lui sont chers, de quels traits cruels son ame doit être déchirée!

SOPHIE.

Il est si sensible!... Ma mere m'a dit qu'il étoit d'une pâleur & d'une foiblesse effrayantes... Il vouloit voir Pauline; sans ma mere, il ne résistoit pas au desir de lui dire adieu... Elle-même que deviendra-t-elle quand elle saura notre malheur?...

CONSTANCE *avec effroi.*

Sophie!... entendez-vous ce bruit?...

SOPHIE.

C'est la voix de Thibaut....

---

## SCENE VI.

SOPHIE, CONSTANCE, THIBAUT, LE CHEVALIER.

THIBAUT *paroît dans le fond du théatre, tenant au collet un homme enveloppé dans un manteau.*

VOUS ne m'échapperez point... il faut parler, il faut vous nommer!...

SOPHIE.

Qu'entends-je!...

CONSTANCE.

Je succombe à ma frayeur mortelle.

THIBAUT *se débattant toujours avec l'inconnu, & se rapprochant.*

Oh, malgré tous vos efforts, je ne lâcherai pas prise... Qui est là?...

SOPHIE.

Ah, Thibaut!...

THIBAUT.

Je tiens l'espion, qui à la faveur de l'obscurité s'est glissé ici... (*L'inconnu s'arrache des mains de Thibaut, & s'élance entre Sophie & Constance.*)

SOPHIE.

Dieu!...

CONSTANCE.

Sophie!...

THIBAUT *s'avançant vers lui.*

Par la sang-bleu!...

L'INCONNU.

Arrête, Thibaut!... (*Il jette son chapeau & son manteau.*)

CONSTANCE.

Que vois-je, ô ciel!...

SOPHIE *se jetant dans ses bras.*

Mon frere !...

THIBAUT.

Je demeure pétrifié !...

LE CHEVALIER.

O ma sœur !... ô ma chere Sophie !... Mais profitons d'un moment si précieux. Thibaut, cours à l'entrée du bosquet pour nous avertir...

THIBAUT.

Comment, ventrebleu, monsieur, vous exposer de la sorte !...

SOPHIE.

Mon frere.

CONSTANCE.

En effet, monsieur...

THIBAUT.

Si madame savoit...

LE CHEVALIER.

Mon cher Thibaut, toutes vos représentations ne font que prolonger le péril que vous craignez pour moi... elles sont d'ailleurs inutiles, je veux parler un moment à ma sœur...

THIBAUT.

J'enrage !... Vous me promettez donc de ne rester qu'un moment ?...

LE CHEVALIER.

Oui, oui ; vas faire le guet ; & ſur-tout ne reviens que lorſque je t'appellerai, ſans quoi nous riſquerions d'être ſurpris...

THIBAUT.

Enſuite vous vous remettrez entre mes mains....

LE CHEVALIER.

Oui, tu peux y compter...

THIBAUT.

Votre parole d'honneur...

LE CHEVALIER.

Je te la donne ; mais vas-t-en, je t'en conjure...

SOPHIE.

Allez donc, mon cher Thibaut...

THIBAUT.

Oh, maudite jeuneſſe!... maudite jeuneſſe!

(*Il ſort.*)

## SCENE VII.

SOPHIE, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ENFIN, je vais donc jouir du ſeul inſtant de

bonheur qui me reſte... brûlant du deſir de vous voir ſans témoins, profitant du déclin du jour, & ſachant que ma mere étoit enfermée avec le baron de Sémanges, je me ſuis échappé ſans ſavoir ni dans quel lieu, ni comment je pourrois vous trouver : j'errois autour de ce boſquet, lorſque j'ai rencontré Thibaut...

SOPHIE.

Ah! malheureux... pouvons-nous vous voir ici ſans frémir?..

CONSTANCE.

Oubliez-vous l'effroi, la terreur, que le danger où vous vous expoſez doit cauſer à tout ce qui vous aime?...

LE CHEVALIER.

Conſtance!... vous pleurez... ne dois-je attribuer qu'à la ſeule pitié?... Dans ce moment empoiſonné par vos craintes, & par l'affreuſe idée d'une ſéparation ſi douloureuſe & ſi prochaine, en préſence de cette amie ſi chere à nos cœurs, ſouffrez, ô Conſtance, que j'oſe enfin expliquer des ſentimens cachés ſi long-tems. (*Il ſe jette à ſes pieds.*) Ah! parlez, parlez à votre tour, vous pouvez d'un mot me conſoler de tous les revers de la fortune...

CONSTANCE.

Se pourroit-il que vous n'euſſiez jamais ſu lire dans mon ame ? . . .

LE CHEVALIER.

Eſt-il poſſible, ô ciel ! . . . Conſtance, vous m'aimez ? . . . Ah ! ne gémiſſez plus ſur mon ſort, il eſt changé ! . . .

CONSTANCE.

Oui, ſi la tendreſſe la plus vraie, la plus vive peut adoucir vos peines, vous devez ſans doute partir moins malheureux. . .

LE CHEVALIER.

Vous m'aimez, vous daignez me le dire ! . . Hélas, devois-je arracher un aveu ſi plein de charmes ! . . Perſécuté, proſcrit, m'eſt-il permis de prétendre à cet excès de félicité ? . . Jugez de l'horreur de ma ſituation, le plus grand de mes maux n'eſt pas de m'arracher d'auprès de vous, de quitter la meilleure des meres, la plus tendre des ſœurs ; mais d'éprouver les remords affreux d'avoir commis une faute irréparable, & qui me rend indigne de ce que j'aime. Un moment d'injuſtice, d'humeur & d'emportement m'a tout ravi, & m'a livré à d'éternels regrets. . .

SOPHIE.

Mais, mon frere... êtes-vous bien sûr d'avoir ôté la vie à cet infortuné?...

LE CHEVALIER.

Ah! pour mon malheur, je n'en puis douter...

SOPHIE *à part.*

O Dieu!...

CONSTANCE.

Abrégeons cet entretien: malgré tout le charme que j'y trouve, il me tue, la crainte, l'inquiétude...

LE CHEVALIER.

L'obscurité doit vous rassurer... D'ailleurs, je ne suis point connu du baron de Sénanges.

SOPHIE.

N'importe... si ma mere, si Pauline...

LE CHEVALIER.

Ah! Sophie, songez-vous que dans quelques heures je vais vous quitter, & peut-être pour ne vous revoir jamais?... Eh! quoi, je vais abandonner ces lieux si chers, & j'y laisse tout ce qui m'attache à la vie... C'est ici que ce cœur maintenant si déchiré, éprouva successivement tous les sentimens qu'il conservera jusqu'à la

mort; c'eſt ici que j'ai vu Conſtance pour la premiere fois; c'eſt ici que ma ſœur obtint de moi la confidence d'une paſſion, qu'elle flatta de ſi douces eſpérances!... & c'eſt dans ce boſquet enfin que j'ai goûté le bonheur d'apprendre que je ſuis aimé... bonheur corrompu par l'excès même de mon amour!... O Conſtance, quand je ſonge à la deſtinée que vous prépare une tendreſſe ſi fatale à votre repos, je m'oublie moi-même, je ne vois plus que vous; il me ſemble que je vous entraîne dans le profond abyme creuſé par ma folie; cette penſée m'accable, & fait ſuccéder dans mon cœur les remords déchirans, aux plus doux tranſports de l'amour...

SOPHIE.

J'entends du bruit... quelqu'un s'avance, ah! mon frere, éloignez-vous...

LE CHEVALIER.

Raſſurez-vous, c'eſt Thibaut.

## SCENE VIII.

THIBAUT, SOPHIE, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

THIBAUT.

Est-ce là, monsieur, ce que vous appellez un moment?... Allons, allons, il faut rentrer...

CONSTANCE.

Hélas! il a raison...

LE CHEVALIER.

Constance!... chere Sophie!... adieu... Pardonnez-moi l'une & l'autre les peines que je vous cause!... consolez ma mere...

SOPHIE.

Mon frere!.... nous vous reverrons encore...

THIBAUT.

Eh! oui, oui... finissons donc... si quelqu'un venoit...

CONSTANCE.

Grand Dieu!... rentrez sans différer...

LE CHEVALIER.

Embrassez-moi, ma sœur... adieu Constance... adieu...

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Ah, Valcour! ... n'oubliez jamais... que l'exiſtence... de tout ce qui vous eſt cher... eſt attachée à la vôtre...

LE CHEVALIER.

Eh, pourrai-je oublier le ſeul bien que le ſort m'ait laiſſé!..

THIBAUT.

C'eſt aſſez diſcourir & larmoyer... Meſdemoiſelles, paſſez par ce côté; & nous, monſieur, par celui-ci...

LE CHEVALIER.

Encore un moment...

THIBAUT.

Voulez-vous donc décidément vous perdre?...

SOPHIE *entraînant Conſtance.*

Arrachons-nous d'ici...

CONSTANCE.

Adieu!... (*Elles ſortent.*)

LE CHEVALIER.

Ecoutez...

THIBAUT.

Bon, elles ſont déjà bien loin!... grace à Dieu!... Allons, monſieur, rentrons; vous

rèverez dans votre chambre tout auſſi bien qu'ici. . .Il ne bouge pas plus qu'une ſtatue ! . . . Monſieur . . . voulez-vous paſſer la nuit dans ce jardin ? . . .

LE CHEVALIER.

Allons, Thibaut, je vous ſuis. (*Ils ſortent.*)

## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

PAULINE, ROSE

ROSE.

OUI, mademoiſelle, j'ai vu M. Thibaut pendant plus d'un gros quart-d'heure, en embuſcade ici autour. . . . il étoit juſte à l'une des deux entrées du boſquet, & placé *viſon viſu* de l'autre. . . J'ai voulu m'approcher, mais il m'a crié, avec une voix qui m'a fait peur comme tout : *Qu'eſt qu'ou faites-là, petite fille ?* . . . & je me ſuis ſauvée. . .

PAULINE.

Et vous n'êtes pas revenue ? . . .

ROSE.

Oh, ſi fait. . . & j'ai apperçu deux hommes

qui ſortoient du boſquet comme la nuit étoit tout-à-fait tombée. Je n'ai pu les diſtinguer ; mais je crois que l'un des deux étoit M. le baron de Sénanges. . .

PAULINE.

Oui, cela ſe peut. . . puiſqu'il eſt dans tous les ſecrets. . .

ROSE.

Peut-être bien qu'il étoit là avec ſon fils . . . avec ce jeune homme qu'ils gardent en cachette. . . . Oh, oh, je ſens quelques gouttes de pluie, . . notre lettre ſera mouillée, ſi elle n'eſt pas déjà priſe. . . A propos, mademoiſelle, vous ſortez de table, pourquoi donc avez-vous ſoupé de ſi bonne heure ce ſoir ? . . .

PAULINE.

Mon Dieu, je n'en ſais rien ; ma mere n'a point paru, elle m'a ſeulement fait dire qu'elle m'ordonnoit de me coucher à dix heures. . .

ROSE.

Oh, nous avons encore le tems de jaſer ; car v'la la demie de neuf heures qui ſonnent. . . Pour moi je ne me coucherai pas, car le monſieur viendra, & il faut que je le voie des premieres, puiſque j'ai eu la peine de porter la lettre. . .

PAULINE.

J'entends quelqu'un... il faut rentrer.

ROSE.

Oh, que non... Voyons qui c'eſt...

## SCENE II.

PAULINE, ROSE, LE BARON.

LE BARON *à part.*

Il faut abſolument que je la queſtionne... Mademoiſelle Pauline, êtes-vous ici?...

PAULINE.

C'eſt le baron de Sénanges...

ROSE.

Ah, tant mieux, il nous dira peut-être quelque choſe...

PAULINE *s'approchant du baron.*

Par quel haſard, monſieur, à cette heure-ci?...

LE BARON.

Il eſt de ſi bonne heure, que je ne puis me réſoudre à me coucher; vous avez dit en ſortant de table, que vous viendriez ici un moment prendre l'air, & je vous cherchois...

ROSE *à part.*

Il eſt poli pour un vieux homme !...

PAULINE.

Vous n'avez donc pas vu maman depuis le ſouper ?

LE BARON.

Non, elle eſt malade...

ROSE.

Oh, c'eſt vrai qu'elle étoit ben blême aujourd'hui...

LE BARON.

Elle a les nerfs ſi cruellement attaqués, & depuis ſi long-tems...

ROSE.

Les nerfs ? qu'eſt-ce que c'eſt que ça, bon Dieu ?...

PAULINE.

Comment depuis ſi long-tems ?...

LE BARON.

Mais il me ſemble que j'ai entendu dire qu'elle étoit ſujette à des évanouiſſemens, des eſpeces de convulſions...

ROSE.

V'là un bon conte ; par exemple...

PAULINE.

Je n'ai jamais quitté ma mere, & je la vois malade aujourd'hui pour la premiere fois...

ROSE.

Elle s'eſt toujours portée comme le Pont-Neuf.

LE BARON.

Oui?... &... dites-moi... que penſez-vous de l'état où elle eſt ce ſoir?...

PAULINE.

Mais je crois que vous ſavez beaucoup mieux que moi quelle en eſt la cauſe... Je n'ai que des ſoupçons très-vagues...

LE BARON.

Des ſoupçons.... En effet..... je ſais tout..... ainſi vous pouvez me parler avec confiance...

ROSE.

Oh, oui, oui, de la confiance... (*Bas.*) Pouſſez-le donc, mademoiſelle...

PAULINE.

Je ne ſais rien de poſitif...

LE BARON.

Mais encore... qu'imaginez-vous?...

PAULINE.

Roſe, éloignez-vous un moment...

ROSE.

Volontiers... (*à part en s'éloignant.*) Mais je n'irai pas loin...

PAULINE.

Hélas! monſieur... je vois bien qu'on ſe défie de moi... & qu'un grand ſecret vous occupe tous...

LE BARON.

Je me ſuis apperçu que vous avez, pendant le ſouper, embarraſſé deux ou trois fois mademoiſelle votre ſœur...

PAULINE.

Oui... elle a rougi...

LE BARON.

Je l'ai remarqué; ce qui m'a donné l'idée de vous demander un moment d'entretien... car ſi vous ſavez notre ſecret, il eſt inutile de chercher à diſſimuler...

PAULINE.

Je vous avouerai naturellement que je n'en ai découvert qu'une partie...

LE BARON.

Eh bien, mademoiſelle...

PAULINE.

Eh bien, je ſais ſeulement que le chevalier

de Mirville eſt caché dans le grand cabinet au bout de la galerie...

LE BARON.

Dieu, quel trait de lumiere! ... (*A part.*) Ah, ne perdons point de tems.... (*Il ſort précipitamment.*)

## SCENE III.

### PAULINE, ROSE.

ROSE *ſe rapprochant.*

QUE diantre veut-il dire, avec ſon trait de lumiere? ...

PAULINE.

... Je n'en ſais rien.... Je tremble.... je n'en puis plus.... (*Elle ſe jette ſur un banc.*)

ROSE.

Qué groſſe parole il avoit en diſant cela!... Il s'eſt en allé comme un effaré.... Eh ben, mameſelle, vous v'là toute ahurie!...

PAULINE

J'ignore.... quelle eſt l'imprudence que j'ai commiſe... Mais j'en ai fait une ſûrement.... J'ai un battement de cœur....

ROSE.

Qu'eſt-ce qui a pu le courroucer ſi fort?....

PAULINE.

Hélas! je n'ai que des craintes, & pas une idée fixe..... Mais, il avoit l'air d'apprendre une nouvelle ſurprenante & terrible!.. Le ſon de ſa voix étoit effrayant. . . .

ROSE.

Comme un tonnerre. . . .

PAULINE.

Je friſſonne encore quand j'y penſe.

ROSE.

C'eſt un vilain homme de nous avoir fait peur comm'ça. . . .

PAULINE.

Roſe, allez-vous-en chez ma mere. Hélas, ſa porte m'eſt défendue! Mais peut-être qu'on vous laiſſera entrer; parlez-lui, contez-lui naïvement toutes mes fautes, tout ce qui nous eſt arrivé; demandez-lui de ma part qu'elle daigne m'entendre; allez, je vous en prie. . . .

ROSE.

Mais, mademoiſelle, je ne veux point aller rapporter contre vous.

PAULINE.

M'aider à réparer mes torts, voilà, Roſe, le

dernier ſervice que j'exigerai de vous : de grace, ne me refuſez pas. Mon enfant, je vous ai donné juſqu'ici de bien mauvais exemples. Ah ! puiſſiez-vous les oublier, & n'être déſormais frappée que de mon repentir....

ROSE.

Vous me fendez le cœur, mademoiſelle.... Mon Dieu, conſolez-vous, allez dans votre chambre, car il eſt au moins dix heures.... La lune eſt tout-à-fait cachée, nous allons avoir de l'orage.... On n'y voit plus goutte, voulez-vous que je vous donne le bras juſqu'à l'eſcalier ?

PAULINE.

Non, j'irai bien ſeule.... Mais n'entends-je pas du bruit?...

ROSE.

Oui, quelqu'un vient....

PAULINE.

Ne vois-je pas une lumiere ?

ROSE.

Oui, vraiment ; mon Dieu, j'ai peur.

PAULINE.

Paix, taiſons-nous. (*Elle écoute.*)

## SCENE IV.

ROSE, PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE *une lanterne à la main ; elle dit au fond du théatre :*

TOUT le monde eſt retiré, je vais attendre ici Conſtance & Sophie, pour les conduire... J'entends marcher.

ROSE *bas à Pauline.*

Bon Dieu, c'eſt madame... Répondez donc, mademoiſelle.

PAULINE.

Je tremble. . . . .

LA MARQUISE *avance, & à la lueur de ſa lanterne, elle reconnoît Pauline. Roſe ſe ſauve.*

Que vois-je.... Quoi ! c'eſt vous, Pauline.... à l'heure qu'il eſt, que faites-vous là ?....

PAULINE.

Maman, daignez me pardonner & m'entendre un moment, je vous en conjure.....

LA MARQUISE *poſant ſa lanterne à terre.*

Que me direz-vous qui puiſſe vous excuſer ?...

Tout le monde eſt couché; il fait nuit, la pluie commence à tomber, le vent & le froid annoncent un orage affreux, & je vous trouve ſeule ici: quel deſſein vous y retenoit?... Ah! je ne le ſais que trop.... Vous veillez pour épier mes actions, pour pénétrer mes ſecrets; car vous m'en ſuppoſez, je ne l'ignore pas..... Eh bien, ſi j'en ai, & s'il reſte encore un ſentiment honnête dans votre ame, tremblez de les découvrir. S'ils ſont importans.... ne vous touchent-ils pas comme moi?... & vous flatteriez-vous d'avoir aſſez de prudence & de raiſon pour ne les pas trahir?

PAULINE.

Ah, maman, je ne n'ai que trop mérité de ſi cruels ſoupçons. Après tout ce que j'ai fait, je n'oſe vous rien promettre pour l'avenir; mais je me repens. Je ſens toute l'étendue de mes fautes, j'en gémis, & je ne ſuis plus occupée que du deſir de les réparer, s'il eſt poſſible.

LA MARQUISE.

Mais que faiſiez-vous ici ſans votre bonne, ſans votre ſœur, & dans cette obſcurité?...

PAULINE.

J'étois avec Roſe, je lui parlois de mes peines.....

LA MARQUISE.

Avec Roſe!... Eſt-ce là, Pauline, la ſociété qui vous convient? Vous avez une mere, une ſœur, & quelle ſœur!..... Elle vous offre l'exemple de toutes les vertus, comme de tous les agrémens; elle eſt adorée de tout ce qui l'approche; elle vous chérit, & ce n'eſt pas elle que vous conſultez; ce n'eſt pas elle que vous choiſiſſez pour amie!... Une petite fille groſſiere, une payſanne, Roſe enfin, reçoit vos confidences.... Ne rougiſſez-vous pas d'un tel abaiſſement?

PAULINE.

Ah! je rends juſtice à Sophie; je me la rends à moi-même: je ne ſuis digne, ni de ma mere, ni de ma ſœur... Mais je ſuis rejetée, l'on me rebute, l'on me fuit... que dois-je faire?

LA MARQUISE.

Réfléchir & vous corriger.... Mais, rentrez, il eſt dix heures, allez vous coucher: dans un moment je monterai chez vous afin de m'aſſurer par moi-même de votre obéiſſance. Je me ſuis doutée que vous étiez ici, c'eſt pourquoi j'y ſuis venue; car, d'ailleurs, je n'ai nulle affaire.

PAULINE.

Ainſi donc, je ne pourrai point encore vous parler aujourd'hui... Adieu, maman, je vous quitte, je vous obéis. . . . Mais un mot de maman me ſeroit bien néceſſaire; mon cœur eſt cruellement oppreſſé; je ſuis bien à plaindre!. . . .

LA MARQUISE.

Pauline, vous êtes naturellement ſincere; me promettez-vous de répondre avec vérité à la queſtion que je vais vous faire?. . . .

PAULINE.

Oui, maman. Ah! vous y pouvez compter.

LA MARQUISE.

Eh bien, eſt-ce la curioſité ou le deſir d'obtenir une explication qui vous fait dans cet inſtant me quitter avec tant de peine?. . .

PAULINE.

Je vous ſuivoit ce matin par curioſité, & le reſte du jour je ne vous ai cherchée que pour vous avouer mes fautes: dans ce moment la tendreſſe ſeule me retient auprès de vous... Je vois que vous êtes agitée, que vous avez quelque chagrin ſecret; je ſens avec amertume le regret affreux de ne pouvoir le partager; mais

je n'ai nul desir de le découvrir... Je ne suis pas digne de votre confiance, je n'y prétends point; mais si vous souffrez, laissez-moi la triste douceur de mêler mes pleurs aux vôtres. Ne craignez plus mes questions; que maman ne se contraigne point avec moi; qu'elle répande ses larmes dans le sein d'une fille qui la chérit; c'est tout ce qu'elle ose lui demander.

LA MARQUISE.

Avec de tels sentimens, avec une ame si tendre, comment peut-il encore te rester des défauts!.. Le tems les corrigera; oui, Pauline, je l'espere.... tu m'as fais lire dans ton cœur. Eh bien, tu le veux, connois donc l'état du mien. Je suis déchirée de la plus mortelle inquiétude; & ce qui met le comble à ma peine, c'est de ne pouvoir te la confier... Ma fille, toi qui m'est si chere, toi pour qui je donnerois ma vie, je te cache ce que je n'ai pas craint de découvrir à Thibaut, à Gérard, à deux domestiques!.... Je compte sur leur fidélité, & je n'ose me fier à la tienne!

PAULINE.

Ah, maman! ô la meilleure & la plus tendre des meres, quels remords & quelle reconnois-

ſance vous excitez à la fois dans mon ame ! Quoi, je pouvois adoucir vos chagrins, & je les aggrave ! Je pouvois être votre amie, & je n'étois trop juſtement pour vous qu'un eſpion dangereux, dont vous deviez craindre également & l'indiſcrétion & la curioſité ! . . . Grand Dieu, quelle affreuſe & frappante leçon pour moi ! . . .

LA MARQUISE.

Va, dans cet inſtant tu me dédommages de tout ce que tu m'as fait ſouffrir. Quel ſera mon bonheur de pouvoir te traiter comme Sophie ! Elle a ma confiance, mais je t'aime autant qu'elle ; & nos entretiens les plus doux ſont empoiſonnés par le regret cruel de ne pouvoir t'y admettre.

PAULINE.

Ah, maman ! Sophie doit vous conſoler de mes fautes, elle m'en eſt plus chere. . . Oui, le ciel vous devoit une fille comme elle. . .

LA MARQUISE.

Dieu, quel bruit ſe fait entendre !

PAULINE.

Je crois reconnoître la voix de ma ſœur. . .

LA

LA MARQUISE.

Juſte ciel ! qu'eſt-il arrivé ? . . . je friſſonne. . .

PAULINE.

C'eſt ma ſœur. . . .

## SCENE V.

SOPHIE, PAULINE, LA MARQUISE.

ROSE *ſurvient un moment après.*

LA MARQUISE.

SOPHIE, eſt-ce vous ?

SOPHIE.

Ah, maman, tout eſt perdu ! . . .

LA MARQUISE.

Juſte ciel ! . . .

SOPHIE.

Le baron de Sénanges ſait que le chevalier de Mirville eſt ici.

LA MARQUISE.

Eſt-il poſſible ! . . .

SOPHIE.

Il a deviné le reſte, il eſt furieux. . . L'exempt & ſa troupe viennent d'arriver, & ſont entrés à force ouverte. . . .

LA MARQUISE.

Grand Dieu !...

SOPHIE.

La fuite eſt déſormais impoſſible, toutes nos eſpérances ſont détruites. Ah, maman !...

LA MARQUISE.

Eh, qui donc a pu nous trahir ?... Ah, ce ne peut être que Gérard ou Thibaut !...

PAULINE *ſe jette aux pieds de ſa mere.*

Qu'entends-je !... Non, maman, n'accuſez que moi. ...

LA MARQUISE.

Que dites-vous, ô ciel !...

PAULINE.

Hélas ! j'ignore le mal que j'ai fait ; mais j'ai découvert que le chevalier de Mirville eſt caché dans le château, & je l'ai dit à M. de Sénanges...

LA MARQUISE.

Malheureuſe !... ce chevalier de Mirville eſt ton frere ; il s'eſt battu, il a tué le fils du baron de Sénanges, & c'eſt toi qui le dénonces à ſon mortel ennemi !

PAULINE.

Dieu !...

LA MARQUISE.

Tu conduis ton frere à l'échafaud ; tu portes

le poignard dans le ſein d'une mere au déſeſpoir ; enfin, tu perds ta famille infortunée. Voilà, voilà le fatal ouvrage de ta coupable curioſité. . .

PAULINE.

Je me meurs. . . (*Elle tombe évanouie aux pieds de ſa mere.*)

SOPHIE.

Ah, ma ſœur !. . .

ROSE.

Elle eſt ſans connoiſſance !. . .

LA MARQUISE.

Roſe, ſecourez-la. . . & nous, allons nous jeter aux genoux du baron de Sénanges. Venez, Sophie, venez; il faut le fléchir ou mourir. . . (*Elles ſortent toutes les deux précipitamment.*)

## SCENE VI.

PAULINE *évanouie*, ROSE.

ROSE.

LEs voilà parties !. . . Mon Dieu, que vais-je devenir ici toute ſeule ?. . . Mademoiſelle Pauline !. . . Mademoiſelle Pauline !. . . Ah, Jéſus,

elle eſt comme morte !... & puis couchée là ſur ce gazon tout mouillé !.... Quelle pitié cela fait !... V'là la puie qui redouble... oh bon Dieu quel tonnerre ! quel orage ! je ſuis tranſie... Mais il n'y a pas moyen d'abandonner cette pauvre demoiſelle... Si je pouvois ſeulement la ſoulever un peu... Je n'en ai pas la force !.... on ne l'entend pas reſpirer... la peur commence à me ſaiſir... Ah, Sauveur, quel coup de tonnerre !... je n'ai pas une goutte de ſang dans les veines !... (*Elle prend les mains de Pauline.*) Elle eſt froide comme glace... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié d'elle !... Il fait ſi noir que je ne vois pas où je ſuis... Je voudrois l'aſſeoir ſur le ſiege de gazon; mais je ne ſais où il eſt... Ah, v'là une lanterne, ſervons-nous-en... (*Elle va chercher la lanterne que la marquiſe avoit poſée à terre. Elle revient auprès de Pauline, & la regarde à la lueur de la lanterne.*) Ciel, comme elle eſt pâle !... Ses cheveux ſont trempés... il faut l'ôter abſolument de là... (*Elle poſe ſa lanterne à terre, elle eſſaie de lever Pauline.*) Il fait ſi gliſſant !.... Oh, quel éclair !... Là, Dieu merci, j'en ſuis venue à bout. (*Elle aſſied Pauline ſur le ſiege*

*de gazon, & la tient dans ſes bras.*) Je crois qu'elle ſoupire... Ah! la v'là qui ſe ranime...

PAULINE.

Où ſuis-je?... Ma mere... où eſt-elle?..

ROSE.

Mademoiſelle... vous êtes ſeule avec moi, avec Roſe...

PAULINE.

Mon frere... qu'eſt-il devenu?

ROSE.

Je ne ſais rien de nouveau; je ne vous ai pas quittée...

PAULINE.

Je l'ai dénoncé... ſes jours ſont en danger... Ah! courons... je ne puis... (*Elle retombe ſur le ſiege de gazon.*)

ROSE.

Ah, Seigneur, la v'là qui retombe en ſyncope... Mademoiſelle!...

PAULINE.

Eh quoi, ne pourrai-je mourir?... Mon frere!... on l'enleve peut-être... & c'eſt moi, c'eſt moi qui le livre à la mort!... & je ne puis me traîner vers ma mere... la force m'abandonne... il faut donc que j'expire ici...

oubliée, délaissée de tout ce qui m'est cher !...

ROSE.

Entendez-vous ces cris ?...

PAULINE.

Grand Dieu, tout mon sang se glace !... Ah, sans doute, en cet instant on arrache mon malheureux frere des bras de sa mere désespérée...

ROSE.

Le bruit augmente... O ciel ! je crois qu'on force les portes du château...

PAULINE.

Je ne puis me soutenir... Courez, Rose, allez savoir... allez...

ROSE.

J'y vais. Je reviendrai bientôt. (*Elle sort, & emporte la lanterne avec elle.*)

## SCENE VII.

PAULINE *seule.*

O mon frere, mon frere !... quel sera ton destin ?... Dans quel abyme affreux j'ai précipité ma famille !... Ma mere, elle me hait,

elle le doit ! . . . Terrible moment, où j'ai vu cette mere ſi tendre me repouſſer avec horreur, & m'accabler du poids de ſa juſte colere !... Ah, mon oreille eſt encore frappée du ſon de cette voix redoutable & chérie ! . . . Mais, qu'entends-je ? quel bruit de chevaux & de voitures ! quel tumulte effrayant ! . . . ( *Un grand coup de tonnerre ſe fait entendre ; Pauline ſe leve avec effroi ; le tonnerre, accompagné d'éclairs, continue avec violence ; Pauline éperdue, parcourt le théatre ; tous ſes mouvemens doivent exprimer la plus vive frayeur ; enfin elle revient tomber ſur le ſiege de gazon, & le tonnerre ceſſe. Après un ſilence :* ) La nuit. . . l'obſcurité profonde, cet affreux tonnerre. . . tout ſemble ſe réunir pour ajouter à la terreur qui m'accable. . . La mort enfin terminera des tourmens ſi cruels. Ah, puiſſe-t-elle être auſſi prompte que mes remords ſont déchirans ! . . On vient. Ciel, que vais-je apprendre !

## SCENE VIII.

PAULINE, ROSE.

ROSE.

MADEMOISELLE!...

PAULINE.

Eh bien?...

ROSE.

Bonne nouvelle, bonne nouvelle...

PAULINE.

Dieu!... mon frere... achevez...

ROSE.

Où êtes-vous donc? Il fait si noir!...

PAULINE.

Approchez... (*Elle fait quelques pas.*) Mon frere, où eſt-il?...

ROSE.

Tout eſt fini, tout eſt raccommodé...

PAULINE.

Eſt-il poſſible? ne m'abuſez-vous point?...

ROSE.

Ils ſont tous contens.... J'ai vu de mes deux yeux M. le baron de Sénanges embraſſer en pleurant M. le chevalier...

PAULINE.

Mon frere !...

ROSE.

Oui, lui-même. Oh ce n'eſt pas là tout... Mais vous chancelez ; mon Dieu ! vous allez tomber ! . . .

PAULINE.

Ah ! Roſe, ma chere Roſe, embraſſez-moi. Hélas, je n'ai plus que vous qui puiſſiez partager ma joie & ma douleur !

ROSE.

Aſſeyez-vous donc, mademoiſelle, vous êtes toute tremblante. . . .

PAULINE.

Le baron de Sénanges embraſſer mon frere ! Eh ! quelle cauſe miraculeuſe a donc pu produire cet heureux changement ?

ROSE.

Ce fils de M. le baron n'eſt pas trop bête. Tout au contraire, il ſe pointe mieux que M. le chevalier ; il eſt arrivé tout d'un coup au moment même où ſon pere alloit partir, malgré les pleurs & les gémiſſemens de madame...

PAULINE.

Ah ! Dieu.... Mais ce jeune homme eſt donc ici ?...

ROSE.

Pardi, ſûrement qu'il y eſt.... & le plus beau de l'hiſtoire, c'eſt que c'eſt notre écrivain.

PAULINE.

Comment ?

ROSE.

Eh oui, vraiment, c'eſt lui qui écrivoit à mademoiſelle Sophie ; il l'aime depuis long-temps.... & puis après s'être battu ici près, il eſt reſté ſur la place comme mort ; ſon valet-de-chambre l'a conduit chez des payſans ;... & puis là, ayant repris ſa connoiſſance, il a donné bien de l'argent aux payſans pour garder le ſecret, ne ſachant point ſi ſon ennemi n'étoit pas tué ; puis il a guéri promptement, parce que ſa bleſſure n'étoit pas dangereuſe ; il a appris qu'il étoit tout près de mademoiſelle Sophie, l'envie de la voir lui a fait courir les champs auſſi-tôt qu'il a pu marcher ; enfin il l'a vue, l'a écoutée, lui a écrit ; & puis il eſt venu ſe jeter aux pieds de ſon pere, & lui conter tout cela.

PAULINE.

O ciel ! quel heureux dénouement !..... Mais comment avez-vous pu savoir tous ces détails ?...

ROSE.

J'ai questionné tout le monde, & puis je suis entrée jusques dans le sallon, où j'ai vu & entendu tout ce que je vous raconte. Les portes sont toutes grandes ouvertes ; les maîtres, les domestiques, toute la maison est là rassemblée.... J'ai vu madame entre les bras de mademoiselle Sophie & de mademoiselle Constance, qui étoit prête à se trouver mal de joie, en regardant M. le baron de Sénanges & son fils qui embrassoient M. le chevalier... Oh, que ce jeune M. de Sénanges a bonne mine ! Il est aussi joli que M. le chevalier. On dit qu'il a été bien surpris quand il a su qu'il s'étoit battu contre le frere de mademoiselle Sophie ; il en pleuroit comme un enfant. Enfin à présent il est bien heureux, car madame & M. le baron ont donné leur consentement, & la noce se fera demain.

PAULINE.

Ma mere !... Croyez-vous, Rose, qu'elle vous ait remarquée ?...

ROSE.

Oh, non ; j'étois derriere tout le monde, & puis elle ne voyoit que ſes enfans ; j'entendois qu'elle diſoit : *Ah ! que je ſuis une heureuſe, mere !...*

PAULINE.

Elle oublie que je ſuis ſa fille !..... Mon cœur eſt déchiré..... Cependant à préſent je ſuis la ſeule à plaindre ; délivrée des mortelles inquiétudes qui me dévoroient, pourquoi donc mes larmes coulent-elles toujours avec la même amertume ?..... Ma mere, dans les bras de Sophie & de Conſtance, ne ſe ſouvient même pas que la malheureuſe Pauline exiſte !..... Rien ne manque à ſon bonheur, & cependant elle a laiſſé ſa fille infortunée ſans ſecours & mourante..... Voilà donc à quel excès de dureté j'ai pu conduire, par mes fautes, la plus indulgente & la meilleure des meres !..... Affreuſe & terrible leçon ! J'avois la plus tendre des meres, j'étois la ſœur la plus chérie, & maintenant oubliée, délaiſſée, je ſuis moins qu'une étrangere pour ma famille !..... Hélas ! je dois gémir de mes malheurs ; mais je ne puis m'en plaindre, ils ſont tous mon ouvrage.

## SCENE IX ET DERNIERE.

PAULINE, ROSE, SOPHIE *suivie de quelques domeſtiques qui portent des flambeaux, & qui reſtent dans le fond du théâtre.*

SOPHIE.

Où eſt-elle, où eſt-elle ?...

PAULINE.

Ciel ! c'eſt ma ſœur....

SOPHIE *courant à elle, & l'embraſſant.*

Chere Pauline, tous nos maux ſont finis: venez, mon frere brûle de vous embraſſer; ma mere vous demande.

PAULINE *l'embraſſant.*

Ah ! ma ſœur, je ſais tout... Mais ma mere me demande !... eſt-il bien vrai ?

SOPHIE.

Venez dans ſes bras, ma ſœur; elle vous attend, elle vous deſire...

PAULINE.

Hélas ! comment pourrai-je m'offrir à ſes yeux ?...

SOPHIE.

Ah ! tout eſt oublié; elle ne ſe rappelle

que votre douleur.... Cette mere si sensible, elle frémit en songeant à tout ce que vous avez dû souffrir... Elle ne voit que vos regrets, & l'avenir ne l'inquiete plus.

PAULINE.

Oui, je justifierai ses espérances; & je ne veux vivre désormais que pour réparer des fautes dont ses bontés aggravent encore le repentir. Allons, chere Sophie, daignez me conduire à ses pieds. Ciel! je crois entendre la voix de ma mere & celle de mon frere...

SOPHIE.

C'est elle!...

PAULINE.

Dieu!...

*(La marquise paroît dans le fond du théatre; elle est soutenue d'un côté par le chevalier de Valcour son fils, & de l'autre par Constance. Le chevalier la quitte pour aller embrasser Pauline qui se précipite dans ses bras, & court ensuite se jeter aux pieds de sa mere. La marquise tombe évanouie dans les bras du chevalier & de Sophie, Constance derriere la soutient. La toile se baisse.)*

# ZÉLIE,

## OU L'INGÉNUE,

*COMÉDIE*

EN CINQ ACTES.

## *PERSONNAGES.*

Le marquis DE SAINVILLE.

ARISTE, *oncle du marquis.*

ZELIE, *pupille du marquis.*

Le chevalier DE VILLERS, *amoureux de Zélie.*

CLEANTE, *intendant du marquis.*

CHAMPAGNE, *valet-de-chambre du chevalier.*

CLARICE, *jeune veuve, parente du marquis.*

VICTOIRE, *femme-de-chambre de Clarice.*

Madame BERRARD, *gouvernante de Zélie.*

UN SOLDAT.

UN PAYSAN.

UN LAQUAIS.

*La scene eſt en Normandie, dans le château du marquis.*

ZELIE,

# ZELIE,

## OU L'INGÉNUE,

*COMÉDIE.*

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

*Le théatre représente un ſallon.*

LE CHEVALIER *en habit de voyage*, L'INTENDANT, CHAMPAGNE.

L'INTENDANT.

MONSIEUR, nous ſommes trop heureux d'avoir pu vous être utiles; ſi vous voulez vous repoſer dans ce ſallon, je vais préparer votre appartement, & donner les ordres néceſſaires pour faire raccommoder votre chaiſe; mais

comme la roue eſt entièrement caſſée, je ne crois pas que vous puiſſiez partir avant demain.

LE CHEVALIER.

Je me trouve trop bien ici pour n'y pas attendre patiemment; d'ailleurs, je ſerai bien aiſe de voir le marquis de Sainville: ne m'avez-vous pas dit qu'il revient ce ſoir?

L'INTENDANT.

Oui, monſieur, nous l'attendons. M. Ariſte, ſon oncle, vient d'arriver dans l'inſtant, & je vais le prévenir.

LE CHEVALIER.

Je ſerois au déſeſpoir de le gêner; je vous prie de ne pas le déranger pour moi.

L'INTENDANT.

Monſieur n'a beſoin de rien?

LE CHEVALIER.

Non, je vous ſuis obligé. Vous voulez donc bien vous charger de preſſer le charron?

L'INTENDANT.

Je vais lui porter vos ordres moi-même. (*Il ſort.*)

## SCÈNE II.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE CHEVALIER.

VOILA un honnête intendant..... Il seroit bien étonné, s'il savoit toutes les peines que nous avons eues à casser ma roue..... Enfin, me voilà installé dans le château de Sainville, & tous mes desirs sont remplis.....

CHAMPAGNE.

Ma foi, monsieur, je ne reviens pas de l'étonnement que vous me causez : à la veille d'un mariage intéressant pour vous, aimé & amoureux d'une jeune & jolie femme, vous partez tout-à-coup de Paris ; nous arrivons secrétement à la dernière poste qui conduit ici ; là vous me laissez avec ordre de cacher qui vous êtes, & de ne revenir vous trouver que dans la supposition où M. de Sainville arriveroit lui-même ; enfin, au bout de trois semaines, j'apprends du maître de poste que M. de Sainville est en chemin, & qu'on l'attend aujourd'hui ; alors je pars, je me transporte au lieu du rendez-vous,

& je vous trouve établi dans une misérable chaumiere ; nous montons dans la voiture que je vous ramene, & au bout d'un demi-quart de lieue, vous nous faites casser une de vos roues à l'entrée de l'avenue de ce château, où l'on vous donne l'hospitalité de si bonne grace, en plaignant un accident dont vous êtes l'auteur vous-même.... Je vous avoue, monsieur, que tant de mystere excite vivement ma curiosité, & que je ne vaux rien pour les demi-confidences....

LE CHEVALIER.

Depuis long-tems je compte sur ta discrétion.....

CHAMPAGNE.

Il est vrai que vous l'avez mise à de furieuses épreuves.....

LE CHEVALIER.

Quand je t'ai laissé à la poste, je n'avois que des projets si vagues, si incertains, que je ne pouvois m'en rendre compte à moi-même ; la seule chose qui m'importât alors, c'étoit d'être averti de l'arrivée de Sainville.....

CHAMPAGNE.

Enfin, monsieur, à présent parlez-moi,

faites-moi donc agir, employez mes petits talens ; car l'inaction me tue.

LE CHEVALIER.

Il faut que tu sois bien imbécille, pour ne pas deviner, à tout ce que tu me vois faire, que je suis amoureux.

CHAMPAGNE.

Comment! est-ce que ce n'est plus Clarice?...

LE CHEVALIER.

Clarice est aimable, elle m'aime, je l'épouserai peut-être ; c'est, je crois, m'acquitter assez envers elle.

CHAMPAGNE.

En effet, elle vous aura une grande obligation ! Vous n'avez rien, & vous aurez la bonté d'accepter sa fortune & sa main.

LE CHEVALIER.

J'ai eu, je l'avoue, pour elle un goût très-vif ; coquette, légère, piquante, capricieuse, avant qu'elle s'avisât de m'aimer, elle étoit réellement charmante : mais l'amour l'a beaucoup changée, & elle y perd toutes ses graces elle est devenue inquiete, jalouse, passionnée ; & nous cessons de nous convenir.

CHAMPAGNE.

Comment diantre, d'une étourdie vous avez fait une femme raisonnable ! Ah ! je ne m'attendois pas à ce tour-là de votre part ; mais, monsieur, quel est donc ce nouvel objet qui vous tourne la tête ?....

LE CHEVALIER.

N'as-tu pas entendu parler de cette jeune Zelie ?....

CHAMPAGNE.

Quoi ! cette orpheline, sur laquelle on a débité tant de fables ; que le marquis de Sainville a fait élever d'une maniere si extraordinaire ; qu'il tient renfermée ; que personne n'a jamais vue ?....

LE CHEVALIER.

Eh bien, je la connois, je l'ai vue, je lui ai écrit, & je lui ai parlé.

CHAMPAGNE.

C'est donc ici sa prison ; mais comment avez-vous fait pour tromper tous ses surveillans, & quelle est votre espérance ? Renoncez-vous à Clarice, pour un enfant sans nom, sans état, dont on ignore le nom & la naissance ?....

LE CHEVALIER.

Tu connois mon goût pour les aventures

romanesques : c'est d'abord lui-seul qui m'a conduit ici ; à présent c'est l'amour qui m'y retient.

CHAMPAGNE.

Mais, monsieur, qui diable a pu vous mettre une telle fantaisie dans l'esprit ?

LE CHEVALIER.

Je connois beaucoup Sainville, je l'ai vu souvent chez Clarice, dont il est le parent & l'ami. Depuis deux ans sur-tout l'histoire de cette jeune personne qu'il tient renfermée, occupe vivement sa famille ; il n'y a pas plus de six mois qu'on est certain du lieu qu'elle habite : les uns prétendent qu'il l'a secrétement épousée ; d'autres, que ce n'est que sa maîtresse ; d'autres enfin, & c'est l'opinion la plus générale, sont persuadés qu'elle est sa fille.

CHAMPAGNE.

Il est bien jeune pour avoir une fille de dix-sept ans.

LE CHEVALIER.

Les agrémens de sa figure le font paroître infiniment plus jeune qu'il n'est en effet. Sainville a bien trente-quatre ans : ainsi rien n'est plus vraisemblable ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il

a toujours conſtamment refuſé de ſe marier. Héritier de la fortune immenſe de ſon oncle Ariſte, il a réſiſté juſqu'ici à toutes les perſécutions qu'on lui a faites à cet égard, avec un courage & une fermeté fort extraordinaires. Je t'avoue qu'une conduite ſi myſtérieuſe a piqué ma curioſité au dernier point : j'ai fait ce que j'ai pu pour gagner ſon amitié & ſa confiance ; mais ſa réſerve ſur le ſeul point qui m'intéreſſoit, m'a bientôt fait perdre l'eſpoir dont je m'étois flatté d'abord. Peut-être même en ſerois-je demeuré là, ſans une aventure ſinguliere qui a achevé de me tourner la tête. Tu ſais que je faiſois faire mon portrait pour Clarice ; le peintre que j'employois, eſt un homme que j'ai mis à la mode, qui me doit ſa fortune, & qui m'eſt entiérement dévoué. Un jour que j'étois chez lui, on eſt venu lui dire qu'un valet-de-chambre de Sainville demandoit ſi le tableau dont il s'étoit chargé étoit fini & emballé, & qu'il l'attendoit. Là-deſſus, j'ai fait des queſtions ; le peintre m'a répondu qu'il avoit promis le plus grand ſecret ; ma curioſité & mes inſtances redoublent ; enfin, le peintre y cede, il ouvre une grande boîte, il en tire

un tableau qui représente l'intérieur d'un cabinet d'étude ; la première figure sur laquelle mes yeux se portent d'abord, est celle de Sainville appuyé sur une table couverte d'instrumens de musique, de globes, de spheres, de crayons & de dessins ébauchés ; il paroît plongé dans une rêverie délicieuse, & ses regards sont attachés sur un objet qui fixe bientôt tous les miens... C'est une jeune personne assise vis-à-vis de lui : elle tient un livre, & semble lire tout haut. Tout ce qu'on peut imaginer de plus beau, de plus agréable, de plus charmant, est mille fois au-dessous de cette figure accomplie ; elle réunit à la fois l'élégance, la noblesse, les graces ; & un air d'innocence & de sensibilité, répandu sur tous ses traits, y donne un charme inexprimable qui touche encore plus que sa beauté n'éblouit. Je ne pouvois m'arracher à cette dangereuse contemplation ; enfin, un peu rendu à moi-même, j'ai demandé au peintre s'il avoit vu l'original de cette figure parfaite : il m'a répondu qu'il n'avoit fait que la copier d'après un tableau en pastel, que j'ai supposé peint par Sainville lui-même. . . . Et tu crois bien que j'ai reconnu Zélie ; car,

quelle autre pourroit être si belle, & même pas connue? Ah, pour la dérober aux hommages de l'univers entier, il falloit la soustraire à sa vue. Il falloit....

CHAMPAGNE.

Pardon, si je vous interrompts au milieu de votre enthousiasme; mais, monsieur, est-ce là ce que vous appellez l'avoir vue, lui avoir parlé?

LE CHEVALIER.

Non, te dis-je, je l'ai vue: elle-même, j'ai pénétré dans le séjour, jusqu'alors inaccessible, qui la renferme; tout est possible à l'amour.

CHAMPAGNE.

Pauvre tête dérangée! (*bas.*) Et sans doute elle vous aime aussi?

LE CHEVALIER.

Elle ne me l'a pas dit; cependant je crois pouvoir m'en flatter. D'ailleurs, je ne l'ai vue qu'un moment; mais elle m'a parlé avec une douceur qui m'a donné de grandes espérances; elle m'a paru d'une innocence & d'une ingénuité dont elle est peut-être le seul exemple sur la terre: imagine-toi que je suis le premier homme après Sainville qu'elle ait jamais vu.

Une vieille femme & lui, voilà les seuls êtres qu'elle connut avant moi. Je ne doute pas que Sainville ne soit son pere, & je forme à-la-fois des projets...

CHAMPAGNE.

Ah! sans doute, vous verrez qu'il ne l'a élevée avec tant de soin, que pour vous; cela est vraisemblable... Mais, monsieur, encore une fois, comment donc l'avez-vous vue?

LE CHEVALIER.

As-tu remarqué dans le chemin de traverse que nous avons pris tout-à-l'heure, un grand mur à droite?...

CHAMPAGNE.

Oui, qui donne sur des bruyeres, sur un terrein inculte?

LE CHEVALIER.

Justement. Eh bien, ce mur entoure le jardin de Zélie.

CHAMPAGNE.

Je crois vous deviner; mais comment escalader ce mur? Il est d'une hauteur extraordinaire, & d'ailleurs tout hérissé de pointes...

LE CHEVALIER.

Rien n'est impossible avec de l'argent & de la persévérance.

CHAMPAGNE.

Cela eſt vrai, mais ordinairement vous manquez de l'un & de l'autre.

LE CHEVALIER.

Eh bien, cependant c'eſt du haut de ce mur, qu'après quinze jours d'attente & de ſoins ſuperflus, j'ai vu l'objet le plus charmant & le plus digne d'être adoré, Zélie, en un mot.

CHAMPAGNE.

Ma foi, je croirai déſormais que l'amour donne des ailes. . .

LE CHEVALIER.

Il donne mieux, il donne une induſtrie qui rend tout facile. Avec des cordes, des échelles, des machines que j'ai fait faire, je ſuis parvenu heureuſement au haut du mur, pendant que j'y grimpois, mes bons payſans faiſoient la garde pour m'avertir au moindre bruit. . .

CHAMPAGNE.

D'ailleurs ce lieu eſt ſi déſert, il n'y paſſe perſonne.

LE CHEVALIER.

Croirois-tu que, pour voir Zélie une ſeule fois, il m'a fallu eſcalader le mur plus de dix? J'écoutois, je l'entendois parler, & je ne pou-

vois me montrer ; une autre fois, plus hardi, j'osois jeter un coup-d'œil sur le jardin, je l'appercevois, mais avec sa bonne, & il falloit me cacher encore ; enfin...

CHAMPAGNE.

Paix, monsieur, j'entends quelqu'un.

LE CHEVALIER.

On vient, suis-moi, Champagne, j'ai encore mille choses à te dire ; tu ne connois que la moitié de mes desseins & de mes aventures ; j'ai besoin de parler du reste, descendons dans le parc, viens donc... ( *Ils sortent d'un côté, Ariste & l'intendant arrivent de l'autre.* )

## SCENE III.

ARISTE, L'INTENDANT.

ARISTE.

Vous savez la tendresse que j'ai toujours eue pour mon neveu ; une curiosité fondée sur un intérêt si vif, n'est pas faite pour inspirer la réserve & la défiance.

L'INTENDANT.

Je ne puis, monsieur, vous donner que de

bien foibles lumières. Le sort de cette enfant est un mystere impénétrable...

ARISTE.

Mais quel genre d'éducation a-t-elle pu recevoir dans une captivité si dure... & comment se peut-il que, confiée à votre garde, vous ne l'ayez jamais vue?

L'INTENDANT.

Elle occupe la partie du château opposée à celle-ci; toutes les vues de son appartement donnent sur le parc qui est entouré de murs d'une hauteur prodigieuse; j'ai seul ici la clef d'une porte qui conduit à un cabinet de son appartement. Il y a dans ce cabinet un tour immense, semblable à ceux qu'on voit dans les couvens; c'est là que chaque jour je vas prendre ses ordres, & lui porter toutes les choses qu'elle desire... excepté une seule cependant...

ARISTE.

Laquelle?

L'INTENDANT.

Ah! cela est très-singulier, M. le marquis m'a expressément défendu de donner jamais à Zélie aucune espece de livres. Cependant

la bibliotheque du château est fort bien composée ; il n'y a presque que des livres d'histoire & de morale.

ARISTE.

Mais que faire dans une solitude si profonde, sans le secours de la lecture ?

L'INTENDANT.

Oh ! elle lit, elle lit beaucoup ; M. le marquis, quand il est à Paris, m'envoie souvent des livres pour elle ; mais ces livres-là sont toujours écrits par lui.

ARISTE.

De l'écriture de mon neveu ?

L'INTENDANT.

Oui, monsieur, de sa propre main, toujours...

ARISTE.

Quelle patience ! & à quoi bon ?

L'INTENDANT.

Avant-hier encore, j'ai porté au tour deux volumes qu'il m'avoit envoyés...

ARISTE.

On vous parle donc à travers ce tour ?

L'INTENDANT.

Non, je trouve un papier sur lequel Zélie

ou ſa bonne ont tracé les ordres qu'elles me preſcrivent ; tous les matins je vais le prendre : ſeriez-vous curieux de voir celui d'aujourd'hui ?

ARISTE.

Infiniment.

L'INTENDANT.

Il eſt écrit de la main de Zélie.

ARISTE.

A quoi connoiſſez-vous cela ?

L'INTENDANT.

Par la quantité de lettres qu'elle écrit à mon maître, dont j'ai toujours été chargé. (*Il lui donne le papier, Ariſte le déploie, l'intendant continue.*) Il faut vous dire qu'il y avoit dans le tour, à côté de ce papier, une petite lettre pour M. le marquis.

ARISTE *lit tout haut.*

*Il faut envoyer ſur-le-champ, par un homme à cheval, cette lettre au-devant de M. de Sainville, afin qu'il la reçoive ſûrement avant d'arriver.* Ceci n'eſt-il pas inquiétant ? Mon neveu revient ce ſoir, il faut qu'il leur ſoit arrivé quelque choſe de bien extraordinaire.

L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Oh ! monsieur, point du tout, toutes les fois que mon maître revient, c'est la même chose ; c'est apparemment une attention pour qu'il reçoive de ses nouvelles en chemin.

ARISTE *à part.*

Hom, voilà une attention bien tendre, & qui ressemble bien à la passion. (*Il continue la lecture.*) *Il faut apporter au tour des plumes, des crayons, de l'encre & du papier.* Des crayons, elle fait donc dessiner ?

L'INTENDANT.

Oh, sûrement, & je lui suppose encore bien d'autres talens ; car elle me demande continuellement de la musique, des cordes d'instrumens, & mille autres choses qui me persuadent qu'elle sait fort bien employer son tems.

ARISTE *à part.*

Mon étonnement redouble à chaque mot. (*Il reprend la lecture.*) *Le dîner & le souper aux heures ordinaires ; des glaces à cinq heures.* (*Il rend le papier.*) Il faut que vous n'ayez pas d'autre occupation que celle d'aller à cet ordre & d'exécuter les ordres qu'on vous y donne :

je vois par-là tout votre tems employé.

L'INTENDANT.

Cela eſt vrai ; mais je ſuis payé pour cela.

UN LAQUAIS *à l'intendant.*

Monſieur, voilà M. le marquis qui arrive, il eſt au bout de l'avenue.

ARISTE.

Il eſt ſeul, ſans doute ?

LE LAQUAIS.

Non, monſieur, on m'a dit qu'il y a des dames dans la voiture.

L'INTENDANT.

Des dames ! Il y a long-tems qu'on n'en a vu dans ce château ; cette nouvelle me ſurprend. (*à Ariſte.*) Permettez, monſieur, que j'aille recevoir mon maître, & le prévenir ſur les perſonnes qui ſont établies chez lui. (*Il ſort.*)

ARISTE *ſeul.*

Eſt-ce ſa fille ?... eſt-ce l'objet d'un ſentiment plus vif encore ?... Je brûle de pénétrer ce myſtere incompréhenſible... Je veux abſolument lire au fond du cœur de Sainville ; il me doit aſſez, il attend aſſez de moi, pour me parler enfin ſans détour ſur le point le

plus intéreſſant de ſa vie, du moins ſi l'on en juge par l'importance qu'il y attache lui-même. Sans doute, il ſera ſurpris de me trouver ici. Pour épargner à ſa franchiſe de vaines & d'inutiles défaites, j'ai ſu lui cacher le deſſein que j'avois depuis long-tems d'y venir... & je ſuis perſuadé... Mais j'entends du bruit, on vient... je l'apperçois, & Clarice avec lui.

## SCENE IV.

LE MARQUIS *donnant la main à Clarice*, CLARICE, L'INTENDANT, VICTOIRE, ARISTE.

ARISTE *s'avançant vers le marquis & l'embraſſant.*

Eh bien, mon neveu, que dites-vous de l'aiſance avec laquelle je m'établis chez vous en votre abſence?

LE MARQUIS.

Je regrette de n'être pas arrivé plus tôt, & d'avoir perdu un jour...

ARISTE *à Clarice.*

Madame, quel haſard heureux nous réunit ici tous les trois?...

CLARICE *montrant le marquis.*

C'eſt une complaiſance qui m'a peu coûté; .. mais, dites-moi, le chevalier de Villers eſt ici?...

LE MARQUIS *riant.*

Ce haſard-là en vaut bien un autre, n'eſt-ce pas? (*à l'intendant.*) Il eſt ſeul ſans doute?

L'INTENDANT.

Oui, monſieur... Ah, j'oubliois de vous dire qu'un homme eſt venu hier demander quand vous reveniez? Il n'a pas voulu dire ſon nom; mais il y a déjà pluſieurs jours qu'on le voit rôder autour du château.

LE MARQUIS.

Eſt-il jeune?

L'INTENDANT.

Non, d'un certain âge, & l'air fort triſte & fort malheureux. . . . .

LE MARQUIS.

Ah! s'il revient, qu'on lui diſe que je ſuis arrivé, & qu'il pourra me voir. . . .

L'INTENDANT.

Il eſt ſûrement dans la miſère; & connoiſſant la bienfaiſance de M. le marquis. . . .

LE MARQUIS.

Il ſuffit, M. Cléante ; faites chercher le chevalier, pendant que je vais conduire madame à ſon appartement.

CLARICE.

C'eſt ce que vous ne ferez point ; reſtez ici, je l'exige.... Je vais me repoſer & m'habiller, & dans une heure je reviendrai vous joindre. Allons, Victoire. (*à part en s'en allant.*) Le chevalier ici!... Qu'eſt-ce que cela ſignifie? (*Elle ſort, l'intendant la ſuit.*)

## SCENE V.

LE MARQUIS, ARISTE.

ARISTE *après un moment de ſilence.*

NOUS voilà ſeuls, les momens me ſont chers, je ne veux point en perdre. Me voici donc pour la premiere fois, depuis douze ans, dans ce ſéjour où j'ai moi-même jadis élevé votre enfance ; ici tout doit vous parler de ma tendreſſe, & des ſoins ſi doux qu'elle me fit vous conſacrer.... Ici tout retrace à ma mémoire ce tems heureux où j'étois le ſeul objet dont

votre cœur fût occupé : vous m'aimiez alors !... Dépôt cher & ſacré, qu'un frere mourant remit entre mes bras, vous êtes encore pour moi ce que vous fûtes toujours. Ai-je abuſé de mes droits ? N'ai-je pas rempli tous les devoirs que m'impoſoient la nature & ma tendreſſe pour vous ?... Quelle cauſe ſecrete & fatale vous a donc éloigné de moi ? Qui m'a ravi votre confiance, votre amitié ? Qui m'a fait perdre enfin mon fils, le ſoutien & l'unique eſpoir de ma vieilleſſe ?

LE MARQUIS.

Ah, mon oncle !.... plaignez un malheureux, ſurpris, confondu lui-même..... de l'excès de ſon égarement..... Mais n'accuſez point un cœur qui n'a jamais ceſſé de vous reſpecter & de vous chérir.

ARISTE.

Eh bien, ouvrez donc enfin ce cœur qui m'eſt fermé depuis ſi long-tems.

LE MARQUIS.

Hélas ! qu'exigez-vous, & quelle étonnante hiſtoire faudra-t-il ?....

ARISTE.

Je ne vous en ai jamais parlé ; mais j'en ſais une partie..... J'ai été long-tems, comme le

public, la dupe de votre prétendu dégoût pour le monde; mais vous rempliſſiez alors tous les devoirs de votre état & de la ſociété; vous paſſiez plus des trois quarts de votre vie dans le ſein de votre famille, à la cour & à Paris; j'étois ſatisfait, & l'emploi du reſte m'étoit égal. Il n'y a guere que cinq ans que le progrès de votre penchant pour la ſolitude a commencé à m'étonner; depuis deux ans, ſur-tout, vos longues & fréquentes abſences m'ont fait naître des ſoupçons qui me rapprochoient aſſez de la vérité; enfin, en dépit de toutes vos précautions, on a découvert. . . .

LE MARQUIS.

Malgré le ſentiment ſurnaturel qui m'entraîne & me maîtriſe, du moins j'ai conſervé tous les liens que l'honneur m'impoſoit. J'ai fait la guerre, j'ai ſervi ma patrie, peut-etre avec quelque ſuccès; la paix eſt faite, je n'ai pas quitté le ſervice. J'ai ceſſé d'être courtiſan; mais ſi j'ai abandonné la route de la fortune, je ne m'écarterai jamais de celle de la gloire.

ARISTE.

Vous êtes vertueux, vous êtes eſtimable, je vous aime & je vous plains; ſi vous penſiez

différemment vous ne me verriez point ici.

LE MARQUIS.

Vous me plaignez... Ah! sans doute, je le mérite... je me suis égaré... je suis foible & malheureux; j'ai besoin de vos conseils, & sur-tout de votre indulgence.

ARISTOTE.

Vous m'effrayez... Parlez-moi sans détour... quel est cet enfant soustrait à tous les yeux, que vous élevez ici avec tant de mystère?... à qui donc doit-elle le jour? Sa mere vit-elle encore?... Malheureux! vous vous taisez!... Ah, si vous aviez, sans mon aveu, disposé de votre main! Sans doute un choix déshonorant...

LE MARQUIS.

Non, mon oncle, rassurez-vous, je suis libre encore... Cette orpheline infortunée ne m'est rien... La pitié, l'amitié me la firent adopter... Depuis près de treize ans je possede ce dépôt précieux...

ARISTOTE.

Auriez-vous abusé des droits qu'on vous céda?...

LE MARQUIS.

Graces au ciel, mon cœur est pur; je ne

fuis qu'un insensé, je n'ai abusé que moi-même. Vous le voulez, écoutez donc le triste récit de ma foiblesse & de mes égaremens. Ce n'est point un secret que vous m'arrachez; depuis plus de six mois je suis décidé à changer de conduite. Mon projet étoit de vous parler & de vous amener ici.... Mais je ne voulois me déclarer que la veille de mon départ; & le vôtre a été si imprévu & si précipité, que je n'ai pu exécuter ce dessein. J'avois choisi dans ma famille vous & Clarice pour cette étrange confidence.... Hélas, que vais-je vous apprendre!

ARISTE.

Parlez, parlez, tirez-moi d'une incertitude qui me fait mourir.

LE MARQUIS.

Entre toutes les liaisons de ma jeunesse, il en est une dont peut-être vous ne vous ressouvenez pas.... Vous rappellez-vous le nom de Dorival?

ARISTE.

Je n'en ai qu'une confuse idée; mais n'a-t-il pas été forcé de s'expatrier pour une affaire malheureuse, & n'est-il pas mort depuis?....

LE MARQUIS.

Du moins, c'est l'opinion commune. Le

hasard me le fit connoître, & une conformité singuliere d'esprits & de caracteres forma bientôt entre nous une amitié qui devoit durer toujours. Il étoit d'une famille distinguée dans la robe; mais la médiocrité de sa fortune, son goût pour la retraite, la différence de nos états élevoient entre nous des barrieres qui nous séparoient dans le grand monde. Entraîné dans le tourbillon, livré à l'ambition, à la cour, tout devoit m'éloigner de lui; nous n'avions ni les mêmes sociétés ni les mêmes occupations. Cependant rapprochés par un attrait plus fort que toutes les convenances, nous trouvions le moyen de nous voir souvent, & je lui donnois tous mes momens de loisir & de liberté. Ses malheurs augmenterent encore une amitié si vive & si tendre. Sa femme mourut, & il perdit son pere, qui se trouva ruiné: alors, réduit à la plus extrême médiocrité, il se retira dans une petite terre à dix lieues de Paris, avec une fille âgée de trois ans, le seul bien que le ciel lui eût conservé pour adoucir tant de peines. Quelque tems après, obligé de faire un voyage à Paris, il eut cette malheureuse affaire dont vous avez entendu parler; il se battit, il tua son adversaire. La

publicité du duel, le rang, le crédit du mort, mirent le comble à toutes ſes infortunes; proſcrit, perſécuté, il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui d'une prompte fuite. Ce fut alors qu'il me donna la preuve la plus touchante de ſon eſtime, de ſa confiance & de ſa tendreſſe; preuve à jamais précieuſe & chere, & qui m'inſpira d'autant plus de reconnoiſſance, que Dorival, avec les qualités les plus eſtimables & les plus brillantes, étoit naturellement défiant, ſoupçonneux : malheureux défaut que l'infortune augmente encore!...

ARISTE.

Il vous donna ſa fille?...

LE MARQUIS.

C'eſt cette même enfant, c'eſt cette même Zélie, intéreſſant objet de tant de ſoins & de tant d'opinions diverſes.

ARISTE.

Mais qui put vous engager à choiſir un genre d'éducation?...

LE MARQUIS.

Je ne formai pas d'abord le deſſein bizarre que j'ai ſuivi depuis... Mais j'y fus amené inſenſiblement par un intérêt que chaque jour

accroiſſoit davantage. Confiée à la garde d'une gouvernante, elle fut les deux premieres années à peu près élevée comme tous les enfans de ſon âge ; enſuite réfléchiſſant ſur les dangers d'une éducation commune, ne recevant point de nouvelles de ſon pere, ayant de fortes raiſons de le croire mort, je vis que j'étois vraiſemblablement chargé pour toujours de ce dépôt précieux ; il m'en devint plus cher. . . Je n'avois que deux partis à prendre, celui de la mettre dans un couvent, ou de l'élever moi-même. Ne croyant pas remplir mon devoir en m'arrêtant au premier, je le rejetai : le ſecond m'offroit de grandes difficultés ; je vis bien que l'exécution n'en étoit pas poſſible à Paris. . . c'eût été m'expoſer à la curioſité, aux vaines conjectures du public, & à des queſtions auxquelles je ne voulois pas répondre ; il falloit donc la cacher, la ſouſtraire à tous les yeux. . . . Mais quels ſeroient ſes maîtres ? quelles inſtructions recevroit-elle ? . . . L'intérêt ſurnaturel qu'elle m'inſpiroit, ou, pour mieux dire, ma deſtinée, ſut vaincre tous les obſtacles ; je me chargeai moi-même entiérement de ſon éducation, & du moins à cet

égard j'ai rempli tous les devoirs que je m'étois imposés. . .

ARISTE.

Mais quels projets formiez-vous alors pour la suite de sa destinée ? . . .

LE MARQUIS.

Celui de cultiver son esprit & son cœur, de l'aimer comme ma fille, de l'adopter pour telle, & de lui assurer un sort heureux & indépendant, lorsqu'elle auroit atteint l'âge de la raison. Tels étoient les desseins que m'inspiroient alors l'amitié, l'honneur & la vertu. . . Un penchant irrésistible, une passion fatale a depuis bouleversé mes idées, anéanti mes résolutions, & j'ai vu avec effroi, mais trop tard, que ne pour la protéger, pour lui servir de pere, des motifs si purs, des titres si respectables n'étoient plus faits pour moi. Trop foible pour me vaincre, assez vertueux encore pour me condamner, je ne me suis point déguisé l'excès de ma folie. La différence de nos âges, de nos fortunes, de nos états, vos desseins sur moi, tout élevoit entre nous d'éternelles barrieres : en cédant à ma passion, je m'attirois l'indignation de ma famille, je perdois peut-être sans retour vos

bontés, votre tendreſſe ; & je n'étois aux yeux du monde qu'un vil ſéducteur, ou qu'un inſenſé : cependant, vous l'avouerai-je ? une raiſon plus forte encore m'a retenu. ... Je ne puis me flatter d'être aimé, ou du moins je n'en ſuis pas ſûr. Accoutumée à ne connoître, à ne voir que moi, elle me prodigue tous les témoignages innocens du ſentiment le plus tendre ; mais la reconnoiſſance & l'amitié ne pouvoient ſuffire à mon cœur : prêt à lui tout ſacrifier, je voulois de l'amour, je voulois, pour ſon bonheur & pour le mien, une paſſion qui répondît à la mienne.... Eh ! comment l'eſpérer, comment m'en aſſurer, tant que je ſerois le ſeul objet qu'elle connût, & qui par conſéquent lui parût aimable & ſenſible ? Ces dernieres réflexions l'ont emporté ; l'aimant, l'adorant plus que jamais, je renonce au bonheur chimérique dont je me ſuis tant de fois fait une ſi délicieuſe idée : je vais lui rendre la liberté qu'elle n'a jamais ni regrettée ni connue ; je reſte ici trois mois encore ; elle y vivra comme ma fille, comme ma ſœur ; Clarice y paſſera ce tems, elle lui ſervira de compagne & d'amie ; elle l'inſtruira des uſages qu'elle ignore, & des vaines

bienséances dont elle n'a nulle idée. . . Sur la fin de l'automne, nous partirons tous, je la conduirai à Paris, un couvent sera son asyle; alors je la laisserai maîtresse d'elle-même, & je suis sûr que vous ne désapprouverez pas l'intention où je suis de lui assurer un sort honnête & convenable à son état & à sa naissance.

ARISTE.

Je ne puis revenir de l'étonnement où vous m'avez plongé. . . Quel bizarre enchaînement d'événemens extraordinaires! . . . Mais je n'ai rien à vous dire, vous m'avez répondu d'avance en vous condamnant vous-même. . . Je ne puis qu'approuver vos dernieres résolutions. Je consens de toute mon ame, à tout ce que vous ferez pour elle comme pere, comme bienfaiteur; voilà les droits qu'on vous a donnés, & les titres qui vous conviennent. J'avouerai même que le destin de cette jeune infortunée m'attendrit & m'intéresse vivement. Le sort qui l'a mise entre vos mains, vous a fait son protecteur; remplissez dans toute son étendue un devoir si doux & si sacré, & triomphez d'une foiblesse qui vous aviliroit sans pouvoir vous rendre heureux; d'ailleurs, vous savez les projets que je formois

pour vous ; vous n'ignorez pas toutes les peines que je me suis données, depuis un an sur-tout, pour vous procurer l'établissement le plus brillant & le plus avantageux ; enfin, graces à mes soins, toutes les difficultés sont applanies ; n'autrois-je travaillé que pour un ingrat, & me refuserez-vous la satisfaction, dans les derniers momens de ma carrière, de vous voir, par une alliance illustre, porter votre maison au plus haut degré d'élévation & de gloire ?

LE MARQUIS.

Maître de mes actions, de ma conduite, je ne puis l'être de mon cœur. . . Mais venez, mon oncle, suivez-moi ; venez voir Zélie. Sa vue peut être me justifiera ; venez.

ARISTE.

Je brûle de la voir & de la connoître ; mais ne faudroit-il pas que vous la prévinssiez ?

LE MARQUIS.

Non, venez, je lui parlerai devant vous.

( *Ils sortent.* )

ACTE

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ZELIE, LE MARQUIS.

*Zélie doit être vêtue d'un habit blanc, avec une ceinture de couleur, les cheveux à moitié flottans & renoués avec un ruban assorti à sa ceinture.*

LE MARQUIS, *la tenant par la main.*

VENEZ, ma chere Zélie, rassurez-vous, je veux vous parler sans témoin pour la derniere fois. Eh quoi, vous pleurez?

ZÉLIE.

Pourquoi m'arracher de ma retraite? Je devois, disiez-vous, y demeurer tant qu'elle me seroit chere, tant que je vous aimerois: ah! je croyois y rester toujours.

LE MARQUIS.

Cessez de vous affliger, je vous en conjure; écoutez-moi: je vous ai soustrait au monde pendant un tems, pour l'employer, loin du tumulte & de la dissipation, à former votre

cœur, vôtre esprit, à vous donner des talens agréables & des connoissances solides. Vous avez surpassé mon attente, je veux jouir de mon ouvrage; je veux qu'on vous connoisse: nous sommes faits pour la société, & vous serez l'ornement de celle que vous choisirez.

ZÉLIE.

Je ne sais pas si j'y plairai; mais je suis bien sûre de m'y déplaire. . . .

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

ZÉLIE.

Je ne vous y verrai plus comme autrefois. . . Entourée de visages nouveaux, de gens inconnus, il faudra m'occuper d'autres choses que de vous, & c'est une étude pénible, à laquelle je ne m'accoutumerai jamais.

LE MARQUIS.

Mille liaisons agréables s'offriront à vous; on cherchera tous les moyens de vous plaire; on vous amusera d'abord; on finira bientôt par vous intéresser.

ZÉLIE.

Ce n'est pas le langage que vous me teniez autrefois. . . Ah! je suis mécontente de tout. . . de vous-même.

LE MARQUIS.

Quels ſont mes torts? . . .

ZÉLIE.

Vous avez l'air embarraſſé, contraint. . . vos diſcours, vos regards ont changé; votre maintien m'attriſte, m'en impoſe; & j'éprouve, en vous écoutant, je ne ſais quelle amertume que je n'ai jamais reſſentie.

LE MARQUIS.

Non, je ne ſuis point changé. . . Ah! Zélie. . . je ſerai toujours votre ami, votre pere. . .

ZÉLIE.

Et vous êtes le ſeul objet que j'aime, le ſeul que je puiſſe jamais aimer.

LE MARQUIS.

Ne le promettez pas. . . peut-être un autre plus aimable. . .

ZÉLIE.

N'achevez pas, je ne puis ſoutenir de vous voir une idée ſi cruelle. . . Vous alliez dans le monde. . . & je me croyois aimée par vous de préférence à l'univers entier. . . . Quand j'y ſerai, pourquoi n'auriez-vous pas la même certitude? . . . Ah! je ſuis plus juſte & peut-être plus ſenſible que vous.

LE MARQUIS.

Je ne douterai jamais de votre ſincérité ; mais vous n'avez nulle expérience ; vous n'avez jamais rien vu, rien connu que moi.

ZÉLIE.

Ah, mon ami!... pourquoi donc me ſortir de l'heureuſe obſcurité qui m'étoit ſi douce & ſi chere? Je ne voulois vivre que pour vous... Mais n'en parlons plus ; vous l'exigez, je dois vous obéir, je m'y ſoumets. ... Dites-moi ſeulement quelle ſera ma conduite dans ce monde inconnu, où vous m'ordonnez de paroître. Vous m'avez ſouvent parlé de ſes écueils, de ſes dangers ; du moins vous y ſerez mon guide, mon protecteur, mon pere ; mon ami ne m'abandonnera jamais.

LE MARQUIS.

Ah, Zélie ! vous ignorez à quel point je vous aime. . . .

ZÉLIE.

Qui, moi?.... Quand je tiens tout de vous, quand vous avez tout fait pour moi.... hélas! je vous dois tout, juſqu'au bonheur d'être ſenſible ; je penſe, j'aime, je ſuis heureuſe, & c'eſt votre ouvrage. Ah! de tous vos bienfaits

le plus cher à mon cœur, c'eſt ce ſentiment impoſſible à peindre que vous m'inſpirez.... Non, je ne pourrai jamais vous faire comprendre l'excès de ſa vivacité ; vous ne m'avez point appris de nom, d'expreſſion, qui puiſſe rendre ce que j'éprouve.

LE MARQUIS *à part.*

Quel langage ſéducteur!... & comment ne pas ſe livrer... Mais, hélas! ce n'eſt ſans doute que celui de la reconnoiſſance...

ZÉLIE.

Vous paroiſſez agité... que dites-vous?...

LE MARQUIS.

Vous me demandez des conſeils, ma chere Zélie, il en eſt d'importans à vous donner, mais qui vous paroîtront frivoles; cependant je me flatte que vous daignerez me croire & les ſuivre. Vous allez fixer tous les yeux; la politeſſe & la bienſéance exigent que vous paroiſſiez occupée des différens objets qui vont vous entourer: ſans ceſſer d'être vraie, il faut renfermer vos ſentimens au fond de votre cœur, & ne point parler de cette amitié ſi tendre & ſi pure, qui ne peut intéreſſer que nous deux. Par exemple, il faut changer devant le monde

le nom si doux que vous me donnez.

ZÉLIE.

Comment, je vous appellerai comme un étranger? Mais, *mon ami* c'est votre nom pour moi, & l'on m'en feroit un crime? . . .

LE MARQUIS.

Tel est l'usage; s'y soustraire seroit un ridicule, & c'est ce que le monde pardonne le moins.

ZÉLIE.

Que vous me le faites haïr!.. & qu'importe le ridicule? Je ne crains que le blâme fait pour le vice, & . . .

LE MARQUIS.

Vous m'avez promis de me croire.

ZÉLIE.

Je me tais, mais je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS.

Je vous recommande sur-tout, ma chere Zélie, de mettre tous vos soins à gagner l'amitié de mon oncle... je le regarde comme un pere.

ZÉLIE.

Il deviendra le mien... Hélas! vous m'avez tant de fois parlé de l'objet malheureux à qui je dois la vie... vous avez si bien gravé dans

mon ame tous les devoirs qu'un titre si cher impose. . . Ah! croyez que je conçois facilement le respect, la tendresse qu'on éprouve pour un pere. . .

LE MARQUIS.

Je vous ai parlé de Clarice; je desire vivement qu'elle puisse vous plaire, & qu'elle devienne votre amie.

ZÉLIE.

Mon amie!... Je ne puis vous le promettre; un ami suffit à mon cœur; &, vous le savez, son choix est fait.

LE MARQUIS.

Vous verrez encore ici un jeune homme qu'on appelle le chevalier de Villers: je ne vous prescris rien pour lui; je le connois superficiellement; & d'ailleurs. . .

ZÉLIE.

A propos de jeune homme, j'avois oublié de vous dire. . . .

LE MARQUIS.

Quoi donc? . . .

ZÉLIE.

Occupée du bonheur de vous revoir, jusqu'ici je n'ai pensé qu'à vous. . . mais vous venez de me rappeller. . .

LE MARQUIS.

Eh bien? . . .

ZÉLIE.

Une aventure ſinguliere. . . . d'un jeune homme. . . .

LE MARQUIS.

Comment? que dites-vous?

ZÉLIE.

Oui, un jeune homme m'a vue, m'a écrit, &. . . .

LE MARQUIS.

De grace, expliquez-vous. . .

ZÉLIE.

C'étoit hier.

LE MARQUIS.

J'ai reçu en chemin une lettre de vous, & vous ne m'en diſiez rien.

ZÉLIE.

Je n'ai pas jugé ce détail aſſez intéreſſant pour vous en entretenir, il ne pouvoit l'être que par ſa ſingularité; & j'avois tant d'autres choſes à vous dire, que j'ai craint de vous fatiguer par une trop longue lettre. . . .

LE MARQUIS.

Il eſt vrai. . . mais enfin pourſuivez. . .

ZÉLIE.

Eh bien, hier au soir je me promenois seule dans le petit bois, je côtoyois le mur, tout-à-coup j'ai entendu une voix inconnue qui prononçoit mon nom; elle sembloit venir du haut des airs; j'ai levé la tête & j'ai vu, mais avec une surprise extrême, un homme sur le mur; l'étonnement & la frayeur m'ont rendue immobile... Il m'a crié de me rassurer: j'ai bien pu, m'a-t-il dit, parvenir ici à l'aide des machines que j'ai fait préparer de l'autre côté du mur; mais vous voyez bien, a-t-il ajouté, que n'ayant de celui-ci aucun secours, il est impossible que je puisse franchir la distance qui nous sépare. Un peu remise de mon trouble, je lui ai demandé quel étoit son dessein. Il m'a répondu qu'il ne vouloit que me voir. Je n'ai pas compris cela; & il y avoit dans sa maniere de s'exprimer & dans sa physionomie un air d'égarement & de folie qui m'a rendu ma premiere frayeur. J'ai voulu m'éloigner: dans ce moment il m'a jeté un papier, en me conjurant de le ramasser: pour le satisfaire, je l'ai mis dans ma poche, & j'ai promptement regagné ma chambre.

LE MARQUIS.

Et le billet? . . . .

ZÉLIE.

Je l'ai lu, mais je n'y comprends rien. Tenez, jugez-en vous-même, le voici. (*Elle le tire de sa poche & le lui donne.*)

LE MARQUIS *à demi voix.*

*Se peut-il qu'on ait la barbarie de cacher à tous les yeux l'objet le plus charmant, le plus digne d'être adoré! . . . Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'eſt point de retraite où l'amour ne puiſſe pénétrer . . . L'eſpérance de vous voir m'a fait tout oſer, tout entreprendre; daignez autoriſer une paſſion auſſi pure qu'elle eſt extrême, & croyez qu'elle ſaura m'inſpirer les moyens de vous tirer de l'indigne eſclavage où l'on vous retient. Cachez cette aventure & ce billet au tyran jaloux qui vous obſede; & penſez que l'amant le plus tendre & le plus paſſionné va travailler avec ardeur à votre délivrance.* (*Lui rendant le billet.*) Que penſez-vous de cette lettre?

ZÉLIE.

Qu'elle eſt d'un fou. . . . . Mais c'eſt une folie bien ſinguliere, n'eſt-ce pas?

LE MARQUIS *à part.*

Qui pourroit?.. Il me vient un ſoupçon...

ZÉLIE *tenant la lettre & liſant.*

*Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'eſt point de retraite où l'amour ne puiſſe pénétrer.* Que peut ſignifier là l'amour? On dit bien l'amour de la vertu, l'amour de ſes devoirs; mais l'amour tout ſeul, cela n'a point de ſens: & puis *le tyran jaloux qui vous obſede*, de qui veut-il parler?

LE MARQUIS.

C'eſt de moi.

ZÉLIE *en riant.*

De vous? Ah! je ne l'aurois jamais deviné... Mais vous ſavez peut-être auſſi ce que c'eſt qu'un *amant*? Il dit l'amant le plus paſſionné; tenez, liſez, je ne connois pas ce mot-là... Vous riez.... ah! vous êtes en défaut, convenez que vous n'en ſavez rien.

LE MARQUIS.

En vérité, je ne puis me charger d'être ſon interprete. Mais dites-moi, ſi vous revoyiez ce jeune homme, ſi le haſard vous le faiſoit rencontrer, le reconnoîtriez-vous?

ZÉLIE.

Oui, je le crois.....

LE MARQUIS.

Sa figure vous a donc frappée ?.. Sans doute elle eſt agréable ? . . . .

ZÉLIE.

Oui, elle m'a paru fort agréable, quoiqu'il ait dans les traits quelque choſe d'égaré, comme je vous l'ai déjà dit.

LE MARQUIS.

Je vois que ce qui vous prévient le plus contre lui, c'eſt cette folie que vous lui ſuppoſez ; & s'il parvenoit à vous ôter cette idée, je crois entrevoir qu'il ne vous déplairoit pas.

ZÉLIE.

A quoi bon toutes ces queſtions ?

LE MARQUIS.

A rien. . . . . en effet.

ZÉLIE.

Vous paroiſſez rêveur. . . .

LE MARQUIS.

Moi, point du tout. . . . . Mais, ma chere Zélie, l'heure s'avance ; voici bientôt celle où tout le monde va s'aſſembler ici, il faut ſonger à vous aller habiller.

ZÉLIE.

Quoi ! ne le ſuis-je pas ?

LE MARQUIS.

Cet habit ſimple & commode, malgré la grace qu'il reçoit de vous, ſeroit ridicule dans le monde.

ZÉLIE.

Il faut auſſi le changer?.... Le monde eſt donc bien minutieux. Dans quels petits détails il faut entrer, pour éviter ce que vous appellez un ridicule!

LE MARQUIS.

Quelqu'un vient.....

ZÉLIE.

Ah, c'eſt ma bonne!

## SCENE II.

Madame BERRARD, LE MARQUIS, ZELIE.

LE MARQUIS.

Eh bien, madame Berrard, avez-vous fait préparer le nouvel appartement de votre maîtreſſe?

Madame BERRARD.

Oui, monſieur; j'ai ſuivi vos ordres.

ZÉLIE.

Ah! ma bonne, ne regrettez-vous pas celui que nous quittons? (*au marquis.*) Du moins accordez-moi la liberté d'y retourner chaque jour une fois; mon cœur se ſerre en penſant que je ne verrai plus un lieu ſi cher, où j'ai paſſé ſans doute les plus doux momens de ma vie. Ah! mon ami. . . . je ne ſais ce qui ſe paſſe au fond de mon ame, mais elle eſt bien triſte. . . . (*Elle met ſa main devant ſes yeux pour cacher ſes pleurs.*)

LE MARQUIS.

Zélie, ma chere enfant. . . . que cette ſenſibilité ſi touchante a de charme pour moi! Ah, croyez que votre bonheur m'eſt plus cher que ma vie!

ZÉLIE.

Dites-moi donc que vous m'aimez, répétez-le moi ſouvent. . . auſſi ſouvent qu'autrefois. . .

LE MARQUIS.

Ah! Zélie, n'en doutez pas; vous êtes tout pour moi; un ſentiment ſi doux, nourri depuis ſi long-tems, abſorbe en moi tous les autres, & ne pourra jamais s'affoiblir un moment; objet de tous mes ſoins, de tous mes projets,

de toutes mes pensées, rien ne peut me distraire de vous ; tout ce qui n'est pas vous m'est insipide, importun, & je préfere à tous les biens du monde le bonheur inexprimable de vous voir, de vous entendre, & d'être aimé de vous.

ZELIE *avec transport.*

Je vous retrouve enfin, oui, c'est vous qui venez de parler ; c'est mon ami, c'est... ah ! c'est tout ce que j'aime : ma tristesse est dissipée, mes noires idées sont évanouies ; un discours si tendre, des paroles si cheres m'ont rendu mon bonheur ; disposez de moi, de ma destinée, je me soumets à tout avec joie ; je ne regrette plus ni ma retraite, ni mon obscurité ; vous m'aimez de même, il suffit ; que me faut-il de plus ? & qu'importe le reste !

LE MARQUIS *à part.*

Quels charmes ! quels transports j'éprouve en l'écoutant !... (*haut.*) Allez, ma chere Zélie ; dans un moment j'irai vous retrouver, allez... (*à part.*) Que mon trouble est extrême ! Il est égal à ma foiblesse.

ZELIE.

Je vous quitte pour un instant... Mais qu'un

inſtant eſt long ſans vous! Je l'emploierai du moins à me rappeller les conſeils que vous venez de me donner, & croyez que je les ſuivrai tous. Il m'eſt ſi doux de vous obéir!...

LE MARQUIS.

Ah! Zélie...

ZELIE.

Eh bien... parlez; vous paroiſſez avoir quelque choſe à me dire encore...

LE MARQUIS.

Ah!... ſi j'en croyois mon cœur... N'entends-je pas du bruit? On vient: éloignez-vous, ma chere Zélie.... allez, je vous en conjure.

ZELIE.

Je n'entends rien; mais vous le voulez, je vous laiſſe. Allons, ma bonne. Que j'ai de peine à m'arracher d'ici! (*Elles ſortent.*)

---

## SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul.*

JE ne pouvois plus me contenir... Emu, troublé juſqu'au fond de l'ame, j'allois tomber

à

à ſes pieds, lui dévoiler, lui dire dans un langage qu'elle ignore, le ſecret fatal de ma vie. Eh quoi, j'ai eu la force de cacher, de renfermer cette paſſion depuis plus de trois ans, & un inſtant m'alloit ravir peut-être & mon courage & ma vertu! Quatre mois d'abſence n'ont donc fait qu'irriter ce ſentiment qui me domine!.. Ah! c'en eſt fait, je ne ſuis plus digne de garder un dépôt ſi précieux. Malheureux! & quel eſt mon eſpoir?... celui d'être aimé... Non, je ne l'ai même pas; en vain elle me prodigue toutes les preuves de la tendreſſe la plus touchante: quand je l'entends, quand je la vois, ſéduit, égaré, tout concourt à m'abuſer; mais abſent d'elle, bientôt de cruelles réflexions viennent détruire une illuſion ſi dangereuſe... Ce jeune homme dont elle m'a parlé... quel eſt-il?.. Je trouve ici le chevalier de Villers... Si c'étoit lui... Mais il aime Clarice, ils doivent s'unir... Ce jour va détruire ou confirmer mes ſoupçons!.. O ciel! il me manquoit le tourment de la jalouſie... On vient: cachons, s'il eſt poſſible, le trouble affreux qui me ſurmonte.

## SCENE IV.

CLARICE, LE MARQUIS.

CLARICE.

JE l'ai vue, je l'ai vue; qu'elle eſt charmante!

LE MARQUIS.

Quoi donc?

CLARICE.

Eh! Zélie... Je l'ai rencontrée comme on la conduiſoit à ſon appartement, & j'y ſuis entrée avec elle.

LE MARQUIS.

Dites-moi naturellement comment vous la trouvez.

CLARICE.

La tête m'en tourne; ſa figure, ſes manieres, juſqu'au ſon de ſa voix, tout en elle me charme. D'abord elle m'a reçue avec une froideur mêlée d'embarras; elle a voulu ſavoir mon nom... & puis, après avoir rêvé un moment, elle m'a dit, avec une grace que je ne puis rendre, qu'elle deſiroit mon amitié, & qu'elle me demanderoit les moyens de l'obtenir. Je l'ai em-

braſſée mille fois ; j'ai préſidé moi-même à ſa toilette, pour laquelle ſon goût ne m'a pas encore paru développé ; & c'eſt un point de ſon éducation que vous avez infiniment négligé...

LE MARQUIS.

En effet, j'ai ce reproche à me faire.

CLARICE.

Ne badinez pas, c'eſt un tort ; mais je me charge du ſoin de le réparer... Vous auriez ri de ſa ſurpriſe en voyant des diamans, du rouge, & ſur-tout un panier... Vous penſez ſans doute que *l'art n'eſt point fait pour elle ;* mais vous verrez comme il l'embellit ; vous ne la reconnoîtriez pas.

LE MARQUIS.

Elle ne peut que perdre à changer.

CLARICE.

Voilà bien le langage d'un amant.

LE MARQUIS.

Ah ! ne me donnez point ce nom : il me rendroit trop coupable, trop inſenſé.

CLARICE.

Vous avez beau dire, il eſt impoſſible que vous ne l'aimiez pas à la folie ; & ſi ſon cœur répond au vôtre, n'êtes-vous pas maître de

votre deſtinée & de la ſienne?...

LE MARQUIS.

Songez-vous que j'ai trente-huit ans, & qu'elle en a dix-ſept?

CLARICE.

Qu'importe? En vérité, votre âge n'eſt pas écrit ſur votre figure; &, ſans flatterie, on peut vous donner l'eſpoir de plaire & d'être aimé.

LE MARQUIS.

Je ne le recevrois pas.

CLARICE.

Vous êtes naturellement défiant; oui, vous l'êtes... & cette modeſtie, que chacun vante en vous, au fond ne tient qu'à ce défaut; il peut cauſer votre malheur, prenez-y garde.

LE MARQUIS.

Un conſeil a rarement corrigé d'un vice.

CLARICE.

On vient nous interrompre. J'en ſuis fâchée; car j'avois là-deſſus mille choſes à vous dire encore.

LE MARQUIS.

C'eſt le chevalier, je vous laiſſe... Du moins vous conviendrez que je ſuis diſcret, & que je ſais me retirer à propos.

CLARICE.

Si vous voulez être témoin d'une querelle, vous pouvez rester.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous en êtes mécontente ? . . .

CLARICE.

Paix : le voici.

LE MARQUIS.

Adieu donc... (*à part, en s'en allant.*) Elle m'inquiete plus qu'elle ne pense. (*Il sort.*)

## SCENE V.

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER.

A la fin, je vous trouve donc seule, & je puis vous parler sans témoin. C'est un terrible homme que cet Ariste ; à la maniere dont il vous obsede, je suis tenté de croire qu'il est amoureux de vous.

CLARICE.

Mais je ne suis point du tout venue ici pour vous, je vous le déclare ; & vous pourriez sans doute m'en dire autant...

LE CHEVALIER.

Du moins laiſſez-moi m'applaudir du haſard qui nous y raſſemble.

CLARICE.

Ce haſard-là eſt bien ſingulier, il faut en convenir. Vous partez, me dites-vous, pour votre régiment qui eſt en Gaſcogne, & je vous trouve en Normandie : aſſurément vous êtes égaré...

LE CHEVALIER.

S'il faut vous l'avouer, je ſavois le voyage que vous deviez faire ici : j'ai demandé un congé, & je ſuis venu vous y attendre.

CLARICE.

Et l'aventure de la chaiſe caſſée n'eſt donc qu'une ruſe ?

LE CHEVALIER.

Si j'en conviens me le pardonnerez-vous ?

CLARICE.

A condition que vous conviendrez encore que la jalouſie ſeule vous a conduit ici.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! j'en rougis, je m'en accuſe à regret ; mais rien n'eſt plus vrai. Les ſoins redoublés de Sainville, votre amitié pour lui,

le projet de ce voyage, tout cela m'a tourné la tête.

CLARICE.

Cette franchiſe me plaît.... Eh bien..... je ne crois pas un mot de toute cette hiſtoire.

LE CHEVALIER.

Comment?

CLARICE.

Vous ſavez mentir avec beaucoup d'aſſurance; mais votre récit manque abſolument de vraiſemblance & d'adreſſe. Premiérement, vous êtes parti plus de trois ſemaines avant moi; en ſecond lieu, le marquis ne m'a propoſé de le ſuivre que deux jours avant notre départ: comment accordez-vous cela?

LE CHEVALIER.

Je ſavois avant vous la priere qu'il devoit vous faire, & qu'il ne doutoit pas de votre conſentement.

CLARICE.

En vérité, je vous croyois plus de reſſources dans l'eſprit..... Vous devez ſentir vous-même que vos raiſons n'ont pas le ſens commun.... Et d'ailleurs, qu'êtes-vous devenu pendant ces trois ſemaines que vous avez paſſées à m'attendre?

LE CHEVALIER.

J'étois à dix lieues d'ici, chez un de mes amis.

CLARICE.

Peut-on savoir son nom?

LE CHEVALIER.

C'est... vous ne le connoissez pas.

CLARICE.

Dites toujours....

LE CHEVALIER.

Le baron de Verneuil.

CLARICE.

Je l'ai laissé à Paris.

LE CHEVALIER.

C'est son frere.

CLARICE.

Je suis persuadée qu'il n'en eut jamais; mais qu'importe? Cessez de vous tourmenter, je ne vous ferai plus de questions.

LE CHEVALIER.

Enfin, madame, qu'imaginez-vous donc, & pour qui voulez-vous?...

CLARICE.

J'ignore vos desseins; mais je vois votre embarras : votre air, votre conduite, vos

discours, tout vous trahit, & décele quelque projet extraordinaire ; je mettrai tous mes soins à le découvrir, & j'y parviendrai sûrement.

LE CHEVALIER.

Par exemple, je ne m'attendois pas à cette scene-ci ; & voilà un caprice aussi surprenant. . .

CLARICE.

Vous triomphez ; vous êtes charmé de l'inquiétude que je témoigne : mais c'est la curiosité seule qui la cause.

LE CHEVALIER.

J'en suis fâché, même pour vous ; car il n'y a qu'un sentiment très-vif, qu'une passion, qui puisse excuser votre bizarterie : je ne trouve rien de pis que d'être injuste de sang-froid.

CLARICE.

Une passion! . . Méritez-vous d'inspirer une passion ?

LE CHEVALIER.

. . . . .

Il n'a tenu qu'à moi d'en être persuadé. . . .

CLARICE.

Cela n'est que trop vrai ; mais réellement vous n'en êtes pas digne.

LE CHEVALIER.

Mais, madame, que pouvez-vous me reprocher?

CLARICE.

Je ne puis former contre vous que des plaintes vagues; je ne puis rien prouver, je le sais; & cet état est le plus fâcheux de tous.... Ne pouvant pas vous convaincre, j'y perds le mérite & la douceur de vous pardonner.

LE CHEVALIER.

Voilà une idée bien délicate. Vous voudriez me trouver des torts, uniquement pour m'accorder ma grace; vous me donnez presque l'envie de m'en supposer.

CLARICE.

Plus j'y pense, & plus je vois que nous ne nous convenons ni l'un ni l'autre. Vous avez bien tous mes défauts; mais il vous manque une ame sensible qui les répare.

LE CHEVALIER.

Vous vous croyez plus sensible que moi?...

CLARICE.

N'est-ce pas beaucoup dire?... Nous sommes tous les deux étourdis, dissipés, inconséquens; mais moi du moins, je sais aimer.

LE CHEVALIER.

Vous voulez gronder aujourd'hui ; c'eſt une fantaiſie qu'il faut vous paſſer.

CLARICE.

Cette douceur vous coûte peu.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ? . . .

CLARICE.

Si vous m'aimiez, je vous en ai dit aſſez pour vous mettre au déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

Que ſavez-vous ce qui ſe paſſe au fond de mon ame ?

CLARICE.

Je ne le ſais que trop.

LE CHEVALIER.

De grace, madame. . . . .

CLARICE.

Sortez, évitez ma préſence ; il m'eſt impoſſible de me contenir davantage.

LE CHEVALIER.

Il faut vous obéir. . . . .

CLARICE.

Un moment. Si vous ſortez, ſi vous me laiſſez dans l'état où je ſuis, c'en eſt fait, tous les liens

entre nous ſont rompus ; ne m'abandonnez pas à la colere qui me domine, je ſuis prête à m'y livrer ; craignez-en l'effet : mon parti pris une fois, je ne vous reverrai de ma vie ; vous me réduiſez au déſeſpoir. . . . .

LE CHEVALIER.

O ciel, quel emportement ! Ah ! madame, daignez vous calmer & m'entendre. . . . .

CLARICE.

Laiſſez-moi, laiſſez-moi. . . .

LE CHEVALIER.

Hélas ! que faut-il faire ? . . .

CLARICE.

Je ſuis déraiſonnable, bizarre, injuſte peut-être ; mais je vous aime, je vous aime à l'excès.

LE CHEVALIER.

Ah, que ce retour ſi doux a de charmes pour moi !

CLARICE.

J'ai honte de la foibleſſe que je viens de vous laiſſer voir ; j'ai beſoin d'un peu de ſolitude, j'ai beſoin d'être un inſtant ſeule avec moi-même : allez . . . .

LE CHEVALIER.

Du moins aſſurez-moi que ces nuages cruels ſont diſſipés. . . . .

CLARICE.

Ah! je me condamne moi-même plus que vous ne penſez. De grace, laiſſez-moi, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Vous le voulez, je ne puis réſiſter à vos ordres, quoi qu'il puiſſe m'en coûter. (*Il lui baiſe la main.*)

CLARICE.

Je vous ſais gré de cette complaiſance.

LE CHEVALIER.

En vérité, vous le devez. (*à part en s'allant.*) Me voilà quitte d'un cruel entretien; allons chercher Zélie. (*Il ſort.*)

## SCENE VI.

CLARICE *ſeule.*

JE ne puis retenir mes larmes.... Ah! j'ai raiſon d'en répandre.... Eſt-ce là être aimée!.. Quelle indifférence, quelle froideur!.. Depuis qu'il eſt ſûr de mes ſentimens, voilà ce que j'éprouve... Et je n'ai pu m'en détacher, je ne le pourrai même jamais.... Inconcevable foibleſſe!

Quoi ! c'eſt moi qui m'afflige.... qui me déſeſpere !... A quel point je ſuis changée !... Eh bien, s'il me trahit, une autre conquête plus brillante peut-être conſolera ma vanité.... Je verrai reparoître une foule d'adorateurs que l'amour avoit éloignés..... Mais mon cœur ſera-t-il ſatisfait, ou ſeulement occupé ? Non, non, ceſſons de m'abuſer. La coquetterie peut-elle remplacer le ſentiment que j'éprouve !... Elle auroit pu m'en préſerver ; mais qu'elle paroît inſipide après l'amour !... Ce voyage.... quel peut en être le but ?... Que m'importe d'être trompée, ſi je ne ſuis pas aimée ? Ne dois-je pas m'attendre à tout ? Allons le retrouver, je veux l'interroger encore.... Oh Dieu ! que je ſuis devenue différente de moi-même ! (*Elle ſort.*)

## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, ARISTE.

ARISTE.

Si jamais un égarement fut excuſable, c'eſt ſans doute le vôtre. Oui, Zélie eſt charmante ;

mais enfin ce n'eſt après tout qu'un enfant ; & ſans parler du peu de convenance qu'il y a entre vous, ſi la raiſon ne triomphe pas du penchant qui vous entraîne vers elle, dans quels malheurs....

LE MARQUIS.

Ah ! mon oncle, croyez que je me ſuis dit à moi-même tout ce qui peut détruire une paſſion ſi funeſte... Je la combats depuis plus d'un jour.... Mais je ne crains pas de vous l'avouer & de vous le répéter, ſi je pouvois me croire aimé, il n'y a point de ſacrifice que je ne fuſſe prêt à lui faire : le plus grand ſans doute ſeroit de m'expoſer à perdre vos bontés ; mais telle eſt ma foibleſſe, & je ne puis vous tromper là-deſſus.

ARISTE.

On ſe perſuade aiſément ce qu'on deſire avec ardeur : ainſi je vois à quoi je dois m'attendre.

LE MARQUIS.

Vous me connoiſſez mal ; jamais l'eſpoir ne fut plus loin de mon cœur ; pour l'y ramener, il me faudroit des preuves ſi fortes, ſi convaincantes de ſa tendreſſe, qu'il eſt preſqu'impoſ-

sible que le hasard les produise telles que je les désire. Je suis le seul appui qui lui reste sur la terre ; les soins si tendres que j'ai pris d'elle, l'habitude de ne voir, de ne connoître que moi, tant de raisons ont sans doute formé dans son cœur naturellement sensible une reconnoissance si vive, que tout autre que moi auroit pu peut-être s'y méprendre... Si Zélie pouvoit penser à présent qu'il lui seroit possible d'aimer un autre objet plus qu'elle ne m'aime, il faudroit qu'elle fût la plus ingrate de toutes les créatures, & son ame est honnête autant qu'elle est tendre & passionnée. Elle ne connoît encore que l'amitié, & elle l'éprouve avec toute la vivacité d'un cœur innocent & pur. Voilà les réflexions qui viennent sans cesse s'offrir à mon esprit ; elles me préserveront du malheur que vous craignez ; vous devez me croire & vous rassurer.

ARISTE.

Quoi ! si Zélie cédoit à l'impression d'un nouveau sentiment, vous auriez la générosité de ne point apporter d'obstacles à ses desirs?...

LE MARQUIS.

Qui?, moi, m'opposer à son bonheur? Ah!

je

je fus ſon pere avant d'être ſon amant.... Qu'elle faſſe un choix digne d'elle, & j'aurai le courage d'étouffer à jamais une paſſion malheureuſe; je connois l'étendue de mes devoirs envers elle, je les remplirai tous, en duſſai-je mourir.

ARISTE.

Mélange étonnant de vertus & de foibleſſes!... Sans cette paſſion fatale que n'auriez-vous point été!... Elle a détruit votre activité, votre ardeur pour la gloire; & fait pour vous diſtinguer, pour parcourir une carriere illuſtre & brillante, toute la force de votre ame s'épuiſe & ſe conſume dans les vains combats d'un amour inſenſé. Voilà donc où ſe réduit ce courage, cet empire ſur vous-même, qui, tourné vers d'autres objets, eût pu faire de vous un homme ſi diſtingué! Avec tant de qualités, avec une ame ſi peu commune, ne gémiſſez-vous pas du rôle que vous avez pris, quand vous ſongez à tous les avantages qu'il vous fait ou négliger ou perdre?

LE MARQUIS.

Pour un cœur livré à l'amour, quelle paſſion froide & ſtérile que celle de l'ambition!...

Ah ! ſi jamais j'en eus quelques étincelles, elles ſont à préſent éteintes ſans retour.

ARISTE.

J'entends Zélie... Je vous laiſſe avec elle ; ſouvenez-vous de vos projets, de vos réſolutions, & ſongez qu'en les oubliant, vous feriez le malheur de ma vie. Je pourrois vous parler là-deſſus avec l'autorité d'un pere ; mais je ne ſuis pour vous qu'un ami ſenſible autant qu'indulgent.

LE MARQUIS.

Ah, pour combattre ma foibleſſe, n'employez jamais d'autres armes. . . L'excès de votre bonté, en aggravant mes fautes, en augmente auſſi le repentir.

ARISTE.

Zélie s'avance. . . adieu. . . (*à part en s'en allant.*) Allons ſonger aux moyens d'achever de lui ravir un reſte d'eſpérance. (*Il ſort.*)

## SCENE II.

ZELIE, LE MARQUIS.

ZELIE *extrêmement parée.*

JE viens d'éprouver une frayeur extrême...

LE MARQUIS.

Comment donc ?

ZELIE.

Cet extravagant, ce jeune homme dont je vous ai parlé. . . il eſt ici, ou je ſuis bien trompée. En traverſant la cour, j'ai cru l'appercevoir : il s'avançoit vers moi ; mais en voyant ma bonne qui me ſuivoit, il a pris la fuite. Il m'a fait peur, & j'en conſerve encore un battement de cœur d'une force étrange.

LE MARQUIS.

En effet, vous avez l'air bien émue. . . . ( *à part.* ) Ce n'eſt pas là de la frayeur. . . . c'eſt un trouble dont elle ignore & le nom & la cauſe.

ZELIE.

Il m'a paru fort bien mis, & ſa phyſionomie eſt douce & intéreſſante ; mais je trouve bien étonnant qu'avec un tel dérangement dans l'eſprit, on le laiſſe ainſi livré à lui-même, & . . . .

LE MARQUIS *à part.*

Il n'en faut plus douter, c'eſt le chevalier de Villers. ( *haut.* ) Pourriez-vous me dire de quelle couleur eſt ſon habit ?

ZELIE.

Gris & argent.

LE MARQUIS *à part.*

C'eſt lui-même... ( *haut.* ) Ecoutez-moi, ma chere Zélie; vous verrez aujourd'hui ce même jeune homme; il eſt ici : je vous ai parlé du chevalier de Villers...

ZELIE.

Eh bien ?...

LE MARQUIS.

Eh bien... c'eſt votre inconnu.

ZELIE.

Ma ſurpriſe eſt extrême !... Comment peut-on recevoir dans la ſociété ?...

LE MARQUIS.

Si vous vous trouvez ſeule avec lui, vous pourrez lui dire ce que vous penſez, & les ſentimens, quels qu'ils ſoient, que ſa conduite & ſes diſcours vous inſpireront; je ne vous preſcris rien là-deſſus:... ſeulement je vous préviens... parce que je le dois, que ſa tête eſt légere, qu'il eſt étourdi, inconſéquent & vain; que ſon caractere eſt dangereux, & que ſes principes ne ſont pas auſſi purs que les vôtres....

ZELIE.

Cette connoiſſance m'eſt inutile ; je le fuirai, parce que je le crains.

LE MARQUIS.

Vous le craignez ? . . . Eſt-ce qu'il vous déplait ?

ZELIE.

Non ; ſon extérieur prévient, & n'offre rien que d'agréable ; mais ſa folie m'effraie. . .

LE MARQUIS *à part.*

Elle en eſt déjà charmée. . . . je le voïs clairement.

ZELIE.

Ne parlez-vous pas ? . . .

LE MARQUIS.

Vous m'avez interrompu. . . . Je voulois vous dire. . . que je vous demande en grace d'avoir l'air devant le monde de ne le pas connoître, de ne témoigner ni ſurpriſe ni embarras, & de ne confier à perſonne ce que vous m'avez dit de lui.

ZELIE.

J'entends ; vous craignez que cette hiſtoire ne lui faſſe tort, & que. . .

LE MARQUIS.

Sans doute. Me le promettez-vous ?...

ZELIE.

Vous y pouvez compter.... Moi-même je ſerois fâchée de lui nuire, en vérité...

LE MARQUIS.

Ah ! je le crois... ( *à part.* ) Cet entretien me tue.

ZELIE.

On vient... Ah ! je ne puis à préſent être un inſtant ſeule avec vous.

LE MARQUIS.

C'eſt Clarice... Je vous laiſſe...

ZELIE.

Quoi ! vous me quittez déjà ?...

LE MARQUIS.

Il le faut...

ZELIE.

Ne puis-je vous ſuivre ?...

LE MARQUIS.

Cela n'eſt pas poſſible. De grace, reſtez... ( *à part, en s'en allant.* ) Que je ſuis agité, troublé & mécontent de moi-même ! ( *Il ſort.* )

## SCENE III.

### CLARICE, ZELIE.

CLARICE.

Eh quoi, je fais fuir le marquis? ... Mais que vois-je? qu'avez-vous, ma chere Zélie?

ZELIE.

Ah, madame!

CLARICE.

Parlez-moi avec confiance, je vous en conjure.

ZELIE.

Non; je ne le puis... Je dois renfermer au fond de mon cœur les peines qui l'affligent, on m'en a fait une loi.

CLARICE.

Ce n'eſt pas avec moi que vous la devez ſuivre; vous m'avez demandé mon amitié, & cette réſerve...

ZELIE.

Hélas, madame, je ſuis bien malheureuſe!

CLARICE.

Vous? eſt-il poſſible?... Et comment?...

ZELIE.

Mon ſort eſt changé, & je ne pouvois qu'y perdre.

CLARICE.

On vous a rendu la liberté, le plus précieux de tous les biens. . .

ZELIE.

La liberté!... Je ſais qu'on la chérit, qu'on la vante ; mais je n'en connois pas le prix...

CLARICE.

Que pouvez-vous regretter?

ZELIE.

Le bonheur inexprimable de voir à toute heure, & ſans contrainte, le ſeul objet que j'aime ; oui, madame, j'ai perdu cette félicité ſi douce, & rien ne peut m'en dédommager.

CLARICE.

Mais, comment ſupportiez-vous ſon abſence? Seule, ſans diſtractions, la douleur & l'ennui devoient vous conſumer.

ZELIE.

Ah! madame, toute diſtraction m'eût été odieuſe ; je chériſſois la ſolitude avec lui, & ſans lui elle ſeule me convenoit : ſon ſouvenir, ſes lettres me préſervoient du déſeſpoir ; & les

talens qu'il m'a donnés, en occupant mes loisirs, en me rappellant ses soins & ses bienfaits, m'arrachoient à l'ennui.

CLARICE.

Mais dans votre solitude vous étiez ignorée. Si belle & si jeune, se peut-il que le desir de paroître avec éclat dans le monde, ne se soit jamais offert à votre esprit ?

ZELIE.

Hélas ! qu'avois-je à souhaiter ? & comment une curiosité si vaine auroit-elle pu ?...

CLARICE.

Vous ne concevez donc pas le plaisir d'être louée, admirée ? ....

ZELIE.

Eh ! n'ai-je pas joui de ce bonheur si doux de plaire à ce qu'on aime ? ...

CLARICE.

Tout autre éloge vous est donc indifférent ?...

ZELIE.

Cette question m'étonne ; existeroit-il, madame, une personne assez bizarre pour rechercher ce qui ne la touche point ? Vouloir plaire n'est-ce pas aimer ? & sans un cœur sensible, à quoi pourroit servir ce frivole avantage ?

CLARICE *à part.*

Quelle ame ſenſible & pure ! Et l'ingrat ne la connoît pas !... ( *haut.* ) Ma chere enfant, que vous m'intéreſſez ! Mais puiſque vous êtes aimée, comment n'êtes-vous pas heureuſe ?

ZELIE.

Il n'eſt plus le même pour moi ; triſte, rêveur, diſtrait, ſes diſcours, ſes regards, en lui tout eſt changé ; il a l'air inquiet, & je ne ſuis plus l'objet qui l'occupe uniquement.

CLARICE.

Quoi, connoîtriez-vous déjà les tourmens de la jalouſie ?

ZELIE.

De la jalouſie ? Je ne ſais ce que c'eſt.

CLARICE.

Comment, ce mot vous ſeroit inconnu ?

ZELIE.

Pardonnez-moi : ſouvent dans nos lectures j'ai vu des rivaux de gloire & d'ambition animés par la jalouſie ; mais je ne lui connois pas d'autre ſignification.

CLARICE.

Cette ignorance me ſurprend ; vous avez beaucoup lu, comment ſe peut-il ?...

ZELIE.

J'ai très-peu lu de livres : pour m'épargner du travail & de l'ennui, il s'impoſoit la peine de me faire des extraits ſur l'hiſtoire & la morale, & preſque toute ma bibliotheque eſt écrite de ſa main.

CLARICE *à part.*

Quelle précaution !... (*haut.*) Croyez-vous, ma chere Zélie, qu'il y ait beaucoup d'exemples de l'éducation que vous avez reçue ?

ZELIE.

Ah ! madame, je ſens que ma reconnoiſſance doit être ſans bornes ; il ne m'étoit rien, il a fait pour moi tout ce que le pere le plus tendre...

CLARICE.

Quoi ! vous imaginez qu'un pere vous auroit dû ces ſoins qu'il a pris de vous ? ...

ZELIE.

Il me l'a dit lui-même ; mais un pere eût rempli ſes devoirs, & lui...

CLARICE.

Sainville vous a dit que le devoir d'un pere étoit de ſe conſacrer ainſi à l'éducation de ſes enfans, d'y rapporter tous ſes ſoins,

toutes ſes penſées, de s'en occuper uniquement?

ZELIE.

Oui, madame, il me l'a répété mille fois.

CLARICE.

Eh bien, voilà la ſeule choſe ſur laquelle il vous ait trompée : le pere le plus tendre confe à des mains étrangeres l'éducation de ſes enfans ; il ſe contente d'y préſider, & des gens indifférens & payés leur donnent ces talens que vous devez à la tendreſſe de votre généreux ami.

ZELIE.

Il a donc plus fait pour moi que ſi j'étois ſa fille .... O Dieu ! quel ſentiment pourra donc jamais m'acquitter ? Ah ! madame...

CLARICE.

Jugez de ſa tendreſſe, & voyez s'il vous eſt permis de vous plaindre.

ZELIE.

O mon cher protecteur, pourquoi m'avez-vous caché ce nouveau ſujet de reconnoiſſance? Il ſurpaſſe encore, s'il eſt poſſible, tous les autres. Ah, que n'êtes-vous là ! que ne puis-je, à vos pieds, vous dire...

CLARICE.

On vient ; modérez des tranſports ſi naturels & ſi touchans... Vous êtes aimée, ma chere Zélie, vous êtes aimée... à l'excès. Ah ! du moins, connoiſſez toute l'étendue de votre bonheur.

ZELIE.

Madame, laiſſez-moi l'aller chercher.

CLARICE.

Non ; reſtez avec moi ; ſans doute il va revenir... Mais je vois le chevalier.

ZELIE *à part.*

O ciel ! que je crains ſa préſence !

## SCENE IV.

CLARICE, ZELIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à part en entrant.*

CLARICE eſt encore avec elle... N'importe... (*haut.*) Madame, je ſuis chargé d'une commiſſion de la part de Sainville, que j'ai rencontré dans le parterre ; il vous conjure de l'aller trouver, il voudroit vous parler un moment.

CLARICE.

J'y vas ; auſſi bien j'ai beaucoup de choſes

à lui dire. (*à Zélie.*) Vous voudrez bien m'attendre ici ?

ZELIE *effrayée, à demi-bas.*

Quoi ! madame, vous me laiſſez ſeule ? Ah ! permettez que je vous ſuive.

CLARICE.

Pour votre bonheur, mon enfant, croyez qu'il n'eſt pas inutile que je puiſſe parler à Sainville avant que vous le revoyiez ; d'ailleurs, j'ai fait une indiſcrétion, & je veux m'en excuſer.

ZELIE.

Ah, madame, ne me laiſſez pas ſeule !

CLARICE *riant.*

Le chevalier vous fait peur ; mais je vais vous envoyer votre bonne, & dans un inſtant je reviendrai vous joindre... (*Elle l'embraſſe.*) Vous y conſentez, n'eſt-ce pas ?...

ZELIE.

Je ne puis vous rien refuſer... (*bas.*) Mais, de grace, ma bonne...

CLARICE.

Vous allez l'avoir. (*Elle ſort.*)

## SCENE V.

LE CHEVALIER, ZELIE.

LE CHEVALIER *après un moment de ſilence.*

EH quoi ! charmante Zélie, c'eſt moi qui vous cauſe une frayeur ſi vive ? Ah ! de grace, daignez vous raſſurer, daignez lever vers moi ces yeux ſi beaux, qui pourroient d'un ſeul regard me rendre le plus heureux des hommes.

ZELIE.

Ma bonne ne vient point.

LE CHEVALIER.

Que craignez-vous ? Hélas ! ſi je vous déplais, ordonnez, je vais m'éloigner...

ZELIE *à part.*

Il eſt doux dans ſa folie.... (*haut.*) Que me voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je ne veux que vous voir, qu'être ſouffert par vous. Ah ! du moins, je ne mérite pas votre haine.

ZELIE.

Mais je ne vous hais point.

LE CHEVALIER.

Eh bien, voilà tout ce que je desire.... & me permettrez-vous de vous aimer uniquement?

ZELIE *en souriant.*

Vous m'aimez uniquement?

LE CHEVALIER.

Vous riez...

ZELIE.

Mais, en effet .... l'assurance est assez comique.

LE CHEVALIER.

Cruelle, vous en doutez....

ZELIE.

Eh mon Dieu! ne vous fâchez pas.

LE CHEVALIER.

Et cette flamme si pure ne vous touchera-t-elle jamais? ...

ZELIE *à part.*

*Une flamme si pure!* Voici du nouveau.... Mais, où prend-il tout cela?

LE CHEVALIER.

Vous gardez le silence. Ingrate Zélie, voulez-vous me désespérer?

ZELIE *à part.*

*Ingrate, cruelle!* Il me dit des injures à préſent; il va devenir furieux..... Si je pouvois m'échapper!...

LE CHEVALIER.

Vous vous troublez..... Ah, quelle ſeroit ma félicité, ſi j'oſois interpréter cette émotion en ma faveur!...

ZELIE.

Interprétez-la comme il vous plaira, je ne demande pas mieux.

LE CHEVALIER *ſe jetant à ſes pieds.*

Ah! Zélie..... que cet inſtant eſt précieux pour moi! Recevez l'hommage d'un cœur qui ſe donne à vous pour la vie.

ZELIE.

Que faites-vous?.... que me demandez-vous?...

LE CHEVALIER.

Que vous partagiez les ſentimens que vous m'inſpirez, ou que du moins vous m'en donniez l'eſpoir.

ZELIE.

Relevez-vous donc, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Où puis-je être mieux qu'à vos pieds !

ZELIE *à part.*

Le voilà dans le plus fort de son accès.... & ma bonne ne vient point.

LE CHEVALIER. (*Il se releve.*)

Vous paroissez inquiete, agitée.... Et quoi, ne bannirez-vous point cette injurieuse frayeur? C'est moi qui dois trembler devant vous, vous êtes l'arbitre de ma destinée....

ZELIE.

Calmez-vous, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

Les momens nous sont chers; promettez-moi donc de ne point m'éviter, de ne point me fuir; & moi je vous jure la plus parfaite & la plus entiere soumission.

ZELIE.

Je vous le promets.

LE CHEVALIER.

Ah! Zélie.... vous me ravissez.

ZELIE.

Je suis charmée que vous soyez content.

LE CHEVALIER.

Vous me rendez heureux au-delà de toute

expreſſion ; mais cachons à tous les yeux cette heureuſe intelligence.

ZELIE.

Ah, vous pouvez compter ſur le ſecret !... ( *à part.* ) Le pauvre homme ! il faut qu'il ſente ſa folie, cela fait pitié.

LE CHEVALIER.

J'entends quelqu'un ; je vais renfermer au fond de mon ame ma joie & mes tranſports.

ZELIE *à part.*

Ah ! grace au ciel, c'eſt ma bonne.

## SCENE VI.

LE CHEVALIER, ZELIE, Mme BERRARD.

Madame BERRARD.

MADEMOISELLE, M. le marquis vous demande.

ZELIE.

Allons, ma bonne, conduiſez-moi vers lui ; allons.

LE CHEVALIER *bas à Zélie.*

Souvenez-vous de vos promeſſes.

ZELIE.

Ne craignez pas que je les oublie. Allons, ma bonne. (*Elles ſortent.*)

## SCENE VII.

LE CHEVALIER *ſeul.*

ASSURÉMENT, ſans fatuité, je puis me flatter du bonheur de lui plaire; jamais conquête ne m'aura moins coûté. ... Si Zélie étoit moins belle, tant de facilité pourroit bien me rendre cette aventure infiniment moins piquante..... Je n'en doute plus, elle eſt fille de Sainville, Ariſte & Clarice ſont dans la confidence: ſans doute elle eſt le fruit d'un mariage ſecret; les égards d'Ariſte, les ſoins de Clarice, tout le prouve. Le bon oncle gagné par Sainville, & cette affaire rendue publique, Zélie devient un des meilleurs partis de France: & ſon pere, l'aimant uniquement, ne la donnera qu'à celui qui ſaura mériter ſon cœur.... Mais Clarice... quel déchaînement, quels éclats il faut redouter!.. J'aurai pour mon excuſe les graces, la beauté, la tendreſſe de Zélie.... Une grande

fortune & Zélie, voilà d'assez puissans motifs pour me faire tout entreprendre, & sans doute le succès couronnera mes desirs, & les vœux réunis de l'ambition & de l'amour. (*Il sort.*)

## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

CLARICE, LE MARQUIS.

CLARICE.

QUOI, malgré tout ce que je vous ai dit, malgré l'entretien secret que vous venez d'avoir avec Zélie, votre injuste prévention dure encore, & vous doutez d'un cœur qui vous aime avec une passion peut-être plus vive que la vôtre?...

LE MARQUIS.

Vos dangereux discours n'avoient que trop égaré ma raison; mais j'ai vu Zélie, & ce dernier entretien m'a rendu des idées funestes, que rien ne peut à présent détruire.

CLARICE.

O ciel, que dites-vous, & comment puis-je croire?...

LE MARQUIS.

Ne me pressez point de m'expliquer, je ne le puis.

CLARICE.

Quoi, votre cœur aussi se ferme à l'amitié?...

LE MARQUIS.

Eloignez-vous d'ici.... abandonnez un malheureux à sa cruelle destinée.

CLARICE.

O ciel! qu'est-il donc arrivé? qu'avez-vous appris?

LE MARQUIS.

Je n'ai fait qu'acquérir la certitude des soupçons qui déchiroient mon cœur..... & j'avois déjà pénétré....

CLARICE.

Quels soupçons?..... De grace, expliquez-vous.

LE MARQUIS.

Encore une fois, toutes vos questions sont vaines; il m'est impossible d'y répondre.

CLARICE.

Je ne vous suis plus utile. Vous me conseillez de partir... Je dois m'y décider, recevez mes adieux.

LE MARQUIS.

Ah! madame, que vous ſeriez injuſte, ſi vous accuſiez mon cœur!... Fatal voyage, hélas! Que ne réſiſtiez-vous à mes inſtances! Je ſerois moins à plaindre.

CLARICE.

Eh quoi, ma préſence à ce point vous devient odieuſe? . . .

LE MARQUIS.

Ah! vous ne m'entendez pas.

CLARICE.

Le déſordre de votre ame ſe peint dans vos diſcours: tant d'égarement, tant de trouble & de myſtere, excite ma pitié, & l'intérêt le plus vif & le plus tendre; cédez-y, je vous en conjure par tous les droits que l'amitié peut donner. . . Parlez, ou vous rompez pour jamais tous ces liens ſi chers qui m'attachent à vous.

LE MARQUIS.

Qu'exigez-vous, grand Dieu!...; Non, je ne le puis. . . craignez plutôt de me voir rompre un ſilence que l'amitié même m'impoſe.

CLARICE.

Qu'entends-je!... & quel trait de lumiere?... Mais quelle folle idée!... Ah, parlez! diſſipez

vous-même le ſoupçon extravagant que vous venez de me donner.

LE MARQUIS.

J'apperçois mon oncle, il m'a fait demander à m'entretenir ſans témoins, il faut...

CLARICE.

Avant de m'éloigner, dites-moi ſeulement un mot. Le chevalier de Villers...

LE MARQUIS.

Ah, madame, qu'allez-vous me demander!

CLARICE.

Il ſuffit; tout s'éclaircit pour moi. Je vous entends. Je vais m'enfermer dans ma chambre. Quand vous ſerez libre, venez m'y rejoindre, & ſongez ſi j'ai beſoin de vous parler. (*Elle ſort.*)

## SCENE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE *après un moment de ſilence...*

J'AI des choſes importantes à vous dire, & j'héſite à vous les apprendre.

LE MARQUIS.

Et par quelle raiſon?

ARISTE.

Je crains votre foibleſſe.

LE MARQUIS.

Il s'agit donc de Zélie ?

ARISTE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS.

O ciel, qu'allez-vous me dire ?... Mais, achevez, je ſuis préparé à tout.

ARISTE.

Savez-vous la paſſion du chevalier de Villers ?...

LE MARQUIS.

Oui, j'en ſuis inſtruit par Zélie elle-même, & j'ai de fortes raiſons de penſer qu'elle n'y eſt pas indifférente.

ARISTE.

Et moi j'en ſuis certain.

LE MARQUIS.

Qui vous l'a dit ?

ARISTE.

Son amant lui-même.

LE MARQUIS.

Il peut s'abuſer.

ARISTE.

Et Zélie me l'a confirmé.

LE MARQUIS.

Eſt-il poſſible !... Hélas ! au fond du cœur j'en doutois encore. Ah, mon oncle !... Mais achevez ce cruel récit, ne me cachez aucune circonſtance, & comptez ſur mon courage.

ARISTE

Vous n'ignorez pas le premier entretien de Zélie & du chevalier ?...

LE MARQUIS.

Il l'a donc encore vue depuis ?...

ARISTE.

Oui, tout-à-l'heure, Zélie ſe promenoit ſeule dans le parterre qui donne ſous mes fenêtres ; j'étois chez moi ; je pouvois la voir & l'entendre ſans en être apperçu ; elle paroiſſoit rêver, & tous ſes mouvemens déceloient l'agitation de ſon ame ; le chevalier s'eſt montré : d'abord elle a voulu le fuir ; mais il l'a facilement arrêtée, en lui rappellant la promeſſe qu'elle lui avoit faite de ne jamais l'éviter ; il s'eſt jeté à ſes genoux ; en la preſſant de lui dire qu'il eſt aimé... Alors je ſuis deſcendu de mon cabinet, dans le deſſein d'aller les trouver, & je ſuis arrivé près d'eux au moment où le chevalier déſeſpéré tiroit ſon épée &

paroiſſoit vouloir attenter à ſa vie. Zélie hors d'elle-même à cette vue, s'eſt précipitée ſur ſon épée, & je l'ai vu tomber évanouie dans ſes bras. . .

LE MARQUIS.

O ciel!

ARISTE.

Nous nous ſommes empreſſés de la ſecourir. Enfin elle a repris l'uſage de ſes ſens. . . J'ai queſtionné le chevalier ; il m'a dit qu'il l'adoroit ; qu'elle avoit daigné lui donner beaucoup d'eſpérance ; mais qu'elle s'obſtinoit à lui refuſer l'aveu de ſon bonheur, & que le déſeſpoir l'avoit emporté. . .

LE MARQUIS.

Et qu'a dit Zélie ? . . .

ARISTE.

Elle le regardoit tendrement, elle ſoupiroit, ſes yeux étoient baignés de pleurs. . . . Enfin le chevalier s'eſt tourné vers elle : ſi vous ne m'aimez point, a-t-il dit, la vie m'eſt odieuſe, je n'ai plus qu'à mourir, prononcez. . . Alors Zélie s'eſt écriée, avec un tranſport que je ne puis vous peindre. . . ah ! vivez, vivez. Le chevalier n'a pas cru devoir en demander davantage. . . & au comble de ſes vœux. . . . . .

LE MARQUIS.

C'eſt aſſez, épargnez-moi le reſte ; elle l'aime. . . Elle le connoît depuis deux jours, & l'ingrate le préfere à l'univers entier ; & moi, & moi. . . . après tant de ſacrifices, après tant de bienfaits, voilà donc ma récompenſe ! Ah ! je veux du moins qu'elle apprenne à quels maux affreux elle me livre. . . je veux lui reprocher. . . . quoi ? . . . de n'avoir pu lui plaire ? Inſenſé que je ſuis ! . . . Ah ! mon oncle, du moins me plaignez-vous ? que dis-je, hélas ! dois-je l'eſpérer ? Tous vos deſirs ſont ſatisfaits. . . mais ne vous flattez pas que je donne à l'ambition un cœur livré au déſeſpoir ; ma carriere eſt remplie, mon ſort eſt décidé ; j'attendrai loin du monde, de la cour, de ma famille, de vous enfin, le terme d'une vie odieuſe & déplorable. Ne me reprochez point une foibleſſe dont je connois aſſez toute l'étendue ; je ne ſuis en état ni de ſuivre ni même d'écouter vos conſeils ; daignez me les épargner ; ils me ſeroient inutiles. . . Je vais me fixer ici. . . dans ces lieux jadis ſi chers ; tout m'y retracera le ſouvenir amer de mes beaux jours paſſés, & je pourrai m'y livrer ſans contrainte à ma douleur & à des regrets éternels.

ARISTE.

Plaignez-vous, gémiſſez; mais du moins laiſſez-moi tout attendre du tems & de la raiſon. . . .

LE MARQUIS.

La raiſon!.. ah, je l'ai perdue pour toujours!.. Le tems détruit l'égarement paſſager d'une tête vive & légere; mais il rend plus profonde encore la bleſſure d'un cœur tel que le mien... Quand on ſe voit ravir à trente-huit ans l'eſpoir du bonheur de ſa vie; quand on a placé dans un ſeul objet tous ſes deſirs, ſes projets, toute ſa félicité; quand on perd à la fois le fruit de tous ſes ſoins, ſes bienfaits, ſon ouvrage, quel bien, quelle conſolation peut-on goûter encore? Une ame commune triomphe de ſa foibleſſe par la foibleſſe même, elle oublie ſans peine & ſans combats; mais une ame forte & paſſionnée la conſerve juſqu'au tombeau.

ARISTE.

Ainſi donc les paſſions ne ſeroient dangereuſes que pour les ames ſuſceptibles de courage & de vertu?... Je pardonne à la vôtre cet étrange ſyſtême... que votre raiſon ſans doute déſavoue.... Mais pour terminer un entretien

qui nous afflige tous deux, dites-moi quelles ſont vos dernieres réſolutions pour Zélie; elle m'intéreſſe, &....

LE MARQUIS.

Ah! banniſſez cette crainte injurieuſe... on peut s'en rapporter à moi du ſoin de ſon bonheur; je dois diſpoſer d'elle, c'eſt un droit que perſonne au monde ne peut me ravir: elle aime, il ſuffit... Comme pere, comme ami, je blâme & déſapprouve ſon choix; je veux qu'elle le ſache; & n'en puis dire les raiſons qu'à elle. Je lui parlerai; ſi elle perſiſte, je la rends ſa maîtreſſe; & ne ceſſant point de la regarder & de l'adopter pour ma fille, je lui aſſurerai toute la fortune dont je peux diſpoſer. Voilà, mon oncle, ma derniere & irrévocable réſolution.... Je vois la ſurpriſe qu'elle vous cauſe; mais ſoyez bien ſûr que rien ne peut la changer.

ARISTE.

Quoi, pour une étrangere, pour une perſonne qui fait le malheur de votre vie, vous voulez vous dépouiller, &...

LE MARQUIS.

Je vous le répete, je renonce à toute fortune, à tout établiſſement. Le chevalier de Villers

n'a rien ; s'il l'épouſe, je lui donne la moitié de mon bien, & le reſte après ma mort : telle eſt ma volonté.

ARISTE.

Il eſt poſſible d'aſſurer à Zélie un ſort honnête ; moi-même j'y contribuerai volontiers ; mais la folie dont vous parlez n'eſt pas concevable... & je ne puis me perſuader...

LE MARQUIS.

Non, mon oncle, je ne vous demande rien, & je veux ſeul aſſurer ſon ſort. Mon parti eſt pris, croyez qu'il eſt inutile de le combattre... & voyez à préſent par ce dernier ſacrifice, le moindre à mes yeux que je lui puiſſe faire, voyez ce que je gagne à n'être point aimé. Je vous arrache les dernieres eſpérances que vous donnoit mon malheur ; il m'en coûte de vous affliger, mais du moins je ne vous verrai pas vous applaudir en ſecret du tourment de ma vie. Adieu, il faut que je vous quitte. Plaignez-moi à préſent, vous le pourrez peut-être. (*Il ſort.*)

## SCENE III.

ARISTE *seul.*

Je demeure pétrifié. . . . L'excès de mon étonnement me rend immobile.... Je viens, rempli de joie, lui ravir un reſte d'eſpérance ; j'exagere un récit qui devoit ſi bien porter au comble ſon dépit & ſa jalouſie ; je le vois ému, furieux, déſeſpéré, & c'eſt dans cet inſtant qu'il ſe décide à tout ſacrifier au fatal objet de tant de peines... Non, tant de généroſité n'eſt pas dans la nature ; il a voulu détruire le plaiſir que me cauſoit l'événement qui l'accable. . . Mais quand il verra Zélie lui préférer le chevalier, lui dire qu'elle l'aime... quand il ſera témoin de leurs tranſports, de leur bonheur.... il ſentira lui-même l'extravagance de ſes projets, s'il eſt vrai qu'il ait pu les former de bonne-foi. Mais Zélie elle-même a-t-elle pour le chevalier cette paſſion ſi vive que je lui ſuppoſe ? Son ame innocente & ſimple n'a peut-être éprouvé que les mouvemens de la pitié & de la frayeur, & ſon amant aura pu s'y méprendre en les attribuant à l'amour.... Je veux la voir & lui parler ; un cœur

cœur tel que le ſien eſt facile à connoître. . . . . Allons la chercher . . . Mais le haſard l'amene ici : ſaiſiſſons cet inſtant favorable, & ſachons enfin à quoi je dois m'attendre.

. . . . . .

## SCENE IV.

ZELIE, ARISTE.

ARISTE.

APPROCHEZ, mademoiſelle, j'allois vous chercher, &. . .

ZELIE.

On m'avoit dit que M. de Sainville étoit ici.

ARISTE.

Il eſt, je crois, chez Clarice.

ZELIE.

Je vais l'y retrouver.

ARISTE.

Non, vous le gèneriez ; vous ſavez qu'ils aiment à être ſeuls enſemble.

ZELIE.

Je ne craindrai jamais de lui être importune.

ARISTE.

Reſtez, il faut que je vous parle d'un objet plus important pour vous.... & c'eſt....

ZELIE.

En eſt-il? ....

ARISTE.

Ouvrez-moi votre cœur, dites-moi avec franchiſe, que penſez-vous du chevalier de Villers?

ZELIE.

Hélas! monſieur, vous devez bien l'imaginer, & je ne ſuis pas encore remiſe du trouble affreux qu'il m'a cauſé. En vérité, je le plains de toute mon ame; il eſt bien triſte à ſon âge d'être atteint d'un mal ſi violent & ſi ſingulier; & je ne puis comprendre qu'on n'en avertiſſe pas ſa famille....

ARISTE.

De quel mal parlez-vous, & que voulez-vous dire?

ZELIE.

Pouvez-vous me le demander, après la ſcene horrible dont vous avez été témoin?

ARISTE.

Quoi! c'eſt là ce qui vous étonne? Mais,

Zélie, ignorez-vous le pouvoir de l'amour?

ZELIE.

Oui, l'amour; voilà ce qu'il répete dans ſes accès.... & c'eſt donc le nom de ſa folie?

ARISTE.

Comment! lui-même ne vous l'a pas expliqué?

ZELIE.

Oh, je n'ai garde de lui faire des queſtions, je crains trop de l'irriter en le contrariant.

ARISTE *à part.*

En voici bien d'une autre!.... En vérité, je crois rêver.

ZELIE.

Vous paroiſſez ſurpris.

ARISTE.

Je dois l'être, en effet; mais je vais rendre votre étonnement égal au mien.

ZELIE.

Comment?....

ARISTE.

En vous apprenant que ce que vous appellez folie dans le chevalier de Villers, n'en eſt point une.

ZELIE.

Cela n'eſt pas poſſible.

ARISTE.

Rien n'eſt plus vrai. Il exiſte un ſentiment plus fort que l'amitié, plus vif, plus tendre que la reconnoiſſance; & ce ſentiment s'appelle de l'amour. Il domine ſur tous les autres, il occupe, il remplit le cœur uniquement; il exige une préférence excluſive; il veut un retour égal, accompagné de peines & de charmes; il maîtriſe impérieuſement celui qui s'y livre, & lui fait éprouver tour-à-tour les douceurs de l'eſpérance & les inquiétudes de la jalouſie. Enfin, quelquefois bizarre dans ſon choix, il naît & ſe déclare ſouvent à la premiere vue.... La ſympathie ſeule le décide, & cette paſſion violente & dangereuſe ne fut jamais l'ouvrage de l'eſtime & de la raiſon.

ZELIE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!.... J'avois cru d'abord vous comprendre; mais aux derniers traits dont vous peignez l'amour, je vois qu'il m'étoit inconnu.

ARISTE.

Je vous l'ai peint tel qu'il exiſte communément; mais ſi la raiſon ne le fait pas naître, elle a pu quelquefois approuver & rendre plus

durable l'union de deux cœurs ſenſibles & vertueux.

ZELIE.

Oui, je comprends un ſentiment plus vif & plus tendre que tous les autres, & je conçois qu'on a dû, pour le diſtinguer, imaginer un nom pour lui. Mais aimer avec cette violence un objet inconnu, vouloir lui tout ſacrifier, juſqu'à ſa vie, voilà ce qu'il m'eſt impoſſible de comprendre, & cet amour-là me paroîtra toujours une folie.

ARISTE.

Ainſi donc le chevalier de Villers ne doit pas ſe flatter de vous voir partager ?...

ZELIE.

Qui ? moi, j'aurois pour lui le plus tendre de tous les ſentimens ? O ciel ! pourriez-vous le croire ? Ah ! ſi, par mon ignorance, j'ai pû lui donner lieu de le penſer un moment, que je me le reproche, & que j'ai d'impatience de le déſabuſer ! Moi ! l'aimer de préférence.... Il me ſemble que c'eſt m'accuſer d'un crime ; je ne puis ſupporter cette idée... Ah, monſieur, que vous connoiſſez peu mon cœur !

ARISTE.

Quel eſt donc cet objet qui l'occupe tout entier ?

ZELIE.

Vous ſavez l'hiſtoire de ma vie, & vous le demandez ! L'amitié, la reconnoiſſance, l'amour enfin, vous me l'avez appris, tous ces ſentimens réunis m'attachent à jamais au plus généreux, au plus aimable de tous les hommes.

ARISTE.

Ecoutez-moi, Zélie, pour la derniere fois ; la raiſon, la vérité vont vous parler par ma bouche : ſi votre ame eſt ſenſible & vertueuſe, je vais vous toucher, vous convaincre, & j'obtiendrai de vous le ſacrifice d'une paſſion inſenſée.

ZELIE.

Vous me faites frémir. . . Qu'allez-vous m'apprendre ?

ARISTE.

Le ſentiment que vous éprouvez ne peut devenir légitime qu'en uniſſant votre deſtinée à celle de Sainville. . .

ZELIE.

Il eſt libre, je le ſuis. . .

ARISTE.

Il eſt ſon maître, j'en conviens; mais moi qui lui tiens lieu de pere, moi qui le ſuis par la tendreſſe & les bienfaits, dois-je perdre mes droits, & peut-il diſpoſer de ſort ſans mon aveu?

ZELIE.

Et s'il m'aime, s'il trouve ſon bonheur à me choiſir, à me préférer, ne devez-vous pas?...

ARISTE.

Non, ceſſez de vous abuſer; vous n'êtes pas nés l'un pour l'autre: la fortune, la différence d'âges, tout vous ſépare: voudriez-vous, Zélie, être accuſée d'un vil & bas intérêt, en épouſant Sainville? Voilà l'odieuſe opinion que le monde prendra de vous; & peut-être en ſecret Sainville lui-même livrera ſon cœur à ce ſoupçon cruel; en lui cédant, vous perdrez ſon eſtime, vous ternirez ſa gloire & la vôtre. Prenez des ſentimens plus élevés, plus dignes de vous; cachez-lui votre amour, il ſurmontera le ſien, & la vertu ſaura vous récompenſer d'un ſi beau ſacrifice.

ZELIE.

Qu'entends-je? O ciel! eſt-ce vous qui ve-

nez de parler ? vous le pere de Sainville, vous que je dois reſpecter & chérir !... Ah ! ſans des titres ſi ſacrés, je l'avoue, j'aurois peine à contenir l'excès de ma ſurpriſe & de mon indignation. Et qu'importe la fortune au bonheur ?... Quoi ! ſi volontairement je m'impoſe le devoir d'aimer à jamais l'objet à qui je me donne, on pourroit croire ?... & Sainville lui-même... quelle horreur !... Eſt-il un cœur aſſez cruel, aſſez bas, pour oſer ſoupçonner ce qu'il aime du comble de l'infamie ?... Lui, grand Dieu !... à quel point vous l'outragez !... Ah ! monſieur, vous ne le connoiſſez pas ; du moins, que ma confiance le juſtifie. Oui, je jure, je proteſte de n'être jamais qu'à lui ; c'eſt à vous que j'en fais le ſerment. J'accepterai avec tranſport tous les ſacrifices qu'il daignera me faire ; ma gloire eſt dans le bonheur de ce que j'aime, je n'en connois point d'autre ; je conſulte mon cœur, ſeul il ſera mon guide, & il doit être écouté.

ARISTE

Je gémis des malheurs que vous vous préparez... Voilà donc votre derniere réſolution ? Apprenez la mienne. Si Sainville vous épouſe, il ceſſe d'être mon fils ; il n'eſt plus à mes yeux

que le vil eſclave d'une paſſion coupable; & vous, qu'un fatal objet de diſcorde, & la ſeule cauſe du malheur de ma vie. Adieu. Penſez-y bien, & choiſiſſez entre ma haine ou mon eſtime. ( *Il ſort.* )

## SCENE V.

ZELIE *ſeule.*

QUELLE ame inſenſible & cruelle!.. Mais chaſſons les funeſtes idées dont il a voulu noircir mon imagination. O Sainville! cher objet de toute la tendreſſe de mon ame!.... J'ai donc appris le nom du ſentiment ſi vif qui m'entraîne vers vous! Qu'il me ſera doux de vous le dire! Ah! mon cœur s'en doutoit, & le vôtre a dû le deviner... Mais pourquoi me laiſſer dans une ignorance qui me raviſſoit la moitié de mon bonheur?... Je ne le comprends pas.... J'entends du bruit, on vient... Si c'étoit lui!... Quel étranger s'avance? Un autre inconnu le ſuit. Courons chercher Sainville.

## SCENE VI.

ZÉLIE. *Un homme vêtu d'un vieil habit de ſoldat, un payſan le ſuit. Le ſoldat s'avance du côté de Zélie & la retient.*

LE SOLDAT.

De grace, mademoiſelle, daignez vous arrêter, & me dire où je pourrois trouver Zélie.

ZÉLIE.

C'eſt moi...

LE SOLDAT.

Ah ! je l'avois deviné... (*à part en conſidérant Zélie.*) Quels traits !.... quel ſouvenir ils me rappellent !.... & quel moment pour moi !... (*haut.*) Quoi ! vous êtes Zélie ?

ZÉLIE.

Oui ; que me voulez-vous ?

LE SOLDAT *au payſan.*

Reſtez à cette porte ; & ſi quelqu'un vient, vous m'avertirez, je ſortirai par l'autre.

ZÉLIE.

Qu'avez-vous à me dire, & que ſignifient toutes ces précautions ?...

LE SOLDAT.

Ah ! laiſſez-moi reſpirer un moment. ( *Il s'appuie contre une chaiſe, & dit à part :* ) Que mon trouble eſt extrême ! Cachons-le, s'il eſt poſſible.

ZELIE.

Vous m'effrayez... Parlez donc.

LE SOLDAT.

Raſſurez-vous. Ah, ce n'eſt pas de la frayeur que je devrois vous inſpirer ! ... ( *à part.* ) Je ſuis prêt à me trahir.

ZELIE *à part.*

Sa figure m'intéreſſe .... Son habit, ſon extérieur, tout annonce la pauvreté... Ah ! s'il eſt malheureux, il faut le ſecourir. .... ( *haut.* ) Qui vous fait m'aborder avec tant de myſtere ? quel eſt cet homme qui vous ſuivoit, & que vous avez écarté ? ...

LE SOLDAT.

Je voulois vous parler en ſecret. Cet homme qui m'a conduit vers vous, eſt un honnête fermier connu dans la maiſon : ſans lui, je ne pouvois y pénétrer... Il a dit que je deſirois obtenir une grace de Sainville, & qu'il vous cherchoit pour vous engager...

ZELIE.

Ah ! ſi vous êtes malheureux, ce titre vous ſuffit auprès de M. de Sainville ; ſa bienfaiſance & ſa bonté...

LE SOLDAT.

Oui, je ſuis malheureux.... pauvre, proſcrit, perſécuté, oublié ſans doute de l'univers entier.... & des objets les plus chers.... Je ſuis, hélas, le plus infortuné de tous les hommes !

ZELIE.

Que vous m'attendriſſez !... Ah ! venez, venez, je vais vous conduire....

LE SOLDAT.

Non, je ne puis confier mes peines qu'à vous ſeule.

ZELIE.

Eh bien, parlez ; que puis-je faire ?.... (*à part.*) N'oſeroit-il me demander ? Ah ! je dois le prévenir. (*Elle tire de ſa poche une bourſe, & détache ſon collier de diamans & ſes boucles.*) Voilà tout ce que je poſſede, je n'en ſaurois faire un plus digne uſage.... Vous pleurez...

LE SOLDAT.

Laiſſez, laiſſez couler des larmes ſi douces...

Votre cœur eſt donc ſenſible ?.... Ah, mon ſort eſt déjà moins à plaindre ! Gardez vos dons. Je ne vous demande que de la compaſſion, de l'intérêt.

ZELIE.

Quoi ! vous me refuſez ? Ah ! de grace....

LE SOLDAT.

Non, je ne puis accepter vos bienfaits : quand vous me connoîtrez, vous ſaurez qu'ils me ſont inutiles.

ZELIE.

Mais qui donc êtes-vous ? Quel eſt votre nom, votre état, votre pays ?

LE SOLDAT.

Mon nom eſt un ſecret d'où dépend la ſûreté de ma vie... Mon pays eſt le vôtre, mon état a changé ; jadis j'ai ſervi ma patrie en lui conſacrant mes veilles ; depuis, j'ai pour elle verſé mon ſang dans des pays éloignés ; & récompenſé par la gloire, elle a pu quelquefois me dédommager des injuſtices de la fortune.

ZELIE.

Chaque mot qu'il me dit pénetre juſqu'au fond de mon ame... Eh quoi, ſi vertueux,

vous avez pu connoître le malheur ? . . . Ah ! l'obscurité, la pauvreté devoient-elles être votre partage ? Vous avez servi votre patrie, vous avez combattu pour elle, & vous languissez dans l'oubli ? . . . .

LE SOLDAT.

Souvent la vertu ne fait que des ingrats. . .

ZELIE.

J'aurois cru que le bonheur n'étoit fait que pour elle. . . Mais achevez de m'instruire.

LE SOLDAT.

Je ne le puis dans cet instant ; & je ne puis vous révéler mon sort, que sous la condition d'un secret inviolable ; il faut même qu'on ignore tout ce que je viens de vous dire : je vous le demande, je l'exige de vous : je reviendrai ce soir dans ce lieu même, & je vous apprendrai qui je suis, & ce que vous pouvez faire pour moi. Je vous enverrai mon guide dans deux heures, & vous lui fixerez le moment où je pourrai vous voir sans témoin. Adieu, songez qu'un secret confié est un dépôt respectable : en trahissant le mien, vous mettriez le comble à toutes mes infortunes.

ZELIE.

Moi, les aggraver ! Ah ! ciel, ne le craignez pas. Allez & soyez sûr d'une discrétion égale à l'intérêt, au respect que vous m'inspirez.

LE SOLDAT.

J'y compte... Adieu, je vous reverrai ce soir. ( *à part en s'en allant.* ) Quelle douce espérance je remporte !.. ( *Il sort.* )

## SCENE VII.

ZELIE *seule.*

QU'IL est touchant !.... que je suis attendrie !... Je n'imaginois pas que la pitié dût être aussi tendre.... je ne la croyois que douloureuse ; mais elle a donc aussi ses charmes !... Il a suspendu pour un moment tous les autres sentimens de mon cœur..... J'avois peine à me persuader, en l'écoutant, qu'il me fût inconnu ; je ne sais quelle idée confuse me rappelloit ses traits..... Quelle aventure extraordinaire ?... Ah ! je n'abuserai point de sa confiance, ce secret n'est pas le mien, Sainville

même l'ignorera. Allons le chercher, rien ne s'oppose plus à mon impatience; . . . & jamais je n'eus tant de désir de lui parler & de le voir. . . .

## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

ZELIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AVANT de vous entendre, ma chere Zélie, je vous demande en grace de m'écouter sans m'interrompre. C'est une complaisance que j'exige.

ZELIE.

Vous m'étonnez. . . . L'altération de votre voix, la sévérité de vos regards me troublent & m'effrayent; vous refusez de m'écouter; & moi, je crains de vous entendre, je ne sais pourquoi. . . . . Mais je tremble; hélas! je venois vous ouvrir mon cœur; & pour la premiere fois, mon ami n'est pas impatient d'y lire! . . Il n'est que trop vrai, je ne vous connois plus. . . Dieu! si ce que je dois vous découvrir alloit vous

vous déplaire ! . . . O ciel ! ſe pourroit-il que nos ſentimens ne fuſſent pas ſemblables ? . . . Ce doute affreux déchire mon ame ; il me fait éprouver une peine dont jamais je n'eus d'idée !

LE MARQUIS.

Je vous entends. . . . Je ſais ce que vous avez à me dire. . . . . .

ZELIE.

Ah ! ſi vous le ſavez, mon arrêt eſt écrit dans vos yeux, je n'y vois qu'une cruelle auſtérité. Ciel ! devois-je m'attendre ! . . . . Ah, Sainville, que vous avez trompé mon cœur ! . . .

LE MARQUIS.

Raſſurez-vous ! . . . Zélie, cette crainte eſt un outrage. . . . vous allez me connoître. . . .

ZELIE.

Hélas, pardonnez-moi. . . . Je ne ſais que penſer. . . . Mais le ton dont vous me parlez, m'interdit & me glace. . . .

LE MARQUIS.

Encore une fois, daignez m'entendre ſans m'interrompre, ma chere Zélie ; puis-je enfin y compter ?

ZELIE.

Quelle dure loi vous m'impoſez ! N'importe, je m'y ſoumets ; parlez, je vous promets de me taire. (*Ils s'aſſeyent tous deux.*)

LE MARQUIS.

Souvenez-vous de cette promeſſe, & gardez-la, je vous en conjure. Je vous ai tenu lieu de pere, dans l'âge où votre ſenſibilité ne pouvoit encore me récompenſer de mes ſoins : vous étiez déjà pour moi un objet intéreſſant & cher : depuis, je vous ai conſacré ma vie, vous le ſavez ; & ſi je vous le répete, c'eſt moins pour vous rappeller mes droits, que pour vous faire comprendre la ſituation où je me trouve. Je vous ai donné des talens, j'ai cultivé votre eſprit, & développé les vertus dont vous aviez le germe heureux ; mais à beaucoup d'égards, je vous ai élevée dans une ignorance dont à votre âge vous êtes peut-être le ſeul exemple. Mes motifs étoient purs, il faut vous en rendre raiſon ; il exiſte des paſſions ; il en eſt une ſur-tout, dont je vous ai ſoigneuſement caché juſqu'au nom. J'ai craint que, dans une ſolitude auſſi profonde que celle où vous avez vécu, la vivacité de votre imagination ne pût, par la

ſuite, produire dans votre cœur des illuſions dangereuſes : en vous peignant l'amour, ſes attraits, ſa violence, j'ai craint de vous expoſer à prendre vous-même l'amitié douce & tranquille, pour cette impreſſion ſi profonde & ſi différente.... Vous ne voyiez alors, vous ne connoiſſiez que moi ; dans ce cas, je devenois néceſſairement l'objet de votre erreur ; ainſi, en vous abuſant, & en ſuppoſant que l'amour eût égaré mon ame, je ne pouvois qu'y gagner ; mais trop délicat, trop généreux, enfin trop ſenſible pour vouloir vous ſéduire, je me ſuis oublié moi-même... Les tems ſont changés, un homme audacieux & léger vous a fait connoître & partager ſon amour ; je ſuis inſtruit des derniers détails que vous croyez peut-être que j'ignore, & dont ſans doute vous êtes diſpoſée à me faire part. Je puis donc enfin parler, & je le puis ſans bleſſer aucun des devoirs que je m'étois impoſés... Depuis quatre ans je nourris en ſecret pour vous la paſſion la plus tendre & la plus violente ; vous auriez fait mon bonheur en y répondant : mais je ne m'en ſuis jamais flatté ; & ſongez que je ne la déclare qu'au moment où je la ſacrifie... Votre cœur

s'eſt expliqué pour un autre : c'en eſt fait ; je ne prétends plus à vous, je vous aurois même épargné l'embarras de cet aveu, s'il n'étoit néceſſaire pour juſtifier ma conduite. Le chevalier de Villers n'eſt pas digne de vous, vous devez m'en croire, & je n'imagine pas que vous doutiez de ma ſincérité.... Je n'approuve pas votre choix ; cependant je vous rends votre maîtreſſe. Diſpoſez vous-même de votre ſort.... Vous êtes ma fille, ma fortune devient la vôtre ; & le ſeul droit que je me réſerve, eſt celui d'en diſpoſer pour vous, en vous uniſſant à l'objet que vous préférez : maintenant, après l'aveu que je viens de vous faire, vous devez comprendre qu'il me faut encore renoncer au bonheur de vous voir & de vivre avec vous. Ce ſacrifice eſt affreux, je vous l'annonce avec peine, je ſens ce qu'il doit vous coûter ; mais mon repos, votre gloire & la mienne nous en font une indiſpenſable loi. A préſent, ma chère Zélie, vous pouvez me répondre, je ſuis prêt à vous écouter.

ZÉLIE.

Qu'ai-je entendu ! L'excès de ma ſurpriſe a pu ſeul, en glaçant mes ſens, m'empêcher mille fois de vous interrompre. Quoi ! ce n'eſt donc

point assez de m'accuser de ne connoître ni mes sentimens, ni mon cœur, vous m'osez outrager... Vous... Sainville..., Tout, jusqu'à votre générosité, m'irrite & m'avilit.... Ces bienfaits dont vous me parlez, je puis les accepter avec transport de l'objet que j'aime uniquement: mais vous préférer un étranger, un inconnu; devenir, par un choix indigne, la cause du malheur de votre vie, & vous dépouiller, recevoir vos dons en vous perçant le cœur, voilà donc ce que vous attendiez de moi!.. Cruel, à quel point vous m'offensez!.. Affectez moins de grandeur & de modération, & soyez moins injuste & moins ingrat.

LE MARQUIS.

Que me dites-vous? Ah, Zélie! quel espoir vient enivrer mon cœur?.... Ah! daignez vous expliquer mieux, daignez...

ZELIE.

Non, vous m'avez trop outragée... la colere, le désespoir ont rempli mon ame..... Vous m'avez méprisée, méconnue; vous m'avez fait rougir de vos bienfaits, de vos offres injurieuses... Me proposer de vous quitter, de vous abandonner!... Me supposer à la fois de la

barbarie, de la baſſeſſe, la plus noire ingratitude !... Qu'ai-je donc fait pour mériter un traitement ſi cruel ?

LE MARQUIS.

Voyez mon repentir... ſongez à mon amour... Zélie, encore un mot, achevez d'éclaircir mon ſort. . . .

ZELIE.

Ingrat !... Quoi, même en cet inſtant vous ne le ſavez pas ?

LE MARQUIS *ſe jetant à ſes pieds.*

Ah, Zélie ! ah, comment expier mon fatal aveuglement ? Hélas ! dans ce moment ſi doux, mes regrets, mes remords égalent mon bonheur. . . Achevez d'y mettre le comble, dites-moi que vous me pardonnez.

ZELIE.

Ah ! l'excès de ma félicité me fait oublier & vos injuſtices & mes peines. . .

LE MARQUIS.

Quoi ! Zélie, vous m'aimez, vous partagez mon amour ? . . Que j'entende pour la premiere fois ce mot ſi cher ſortir de votre bouche ! Hélas, il fut ſi long-tems renfermé dans mon ame !

ZELIE.

Oui, je vous aime; oui, mon amour eſt égal au vôtre : depuis que je me connois, vous rempliſſez, vous occupez mon cœur uniquement. Ce ſentiment fait le bonheur, le charme de ma vie; je m'y livrois ſans le connoître; lui ſeul me faiſoit chérir ma ſolitude & mon ſort. Si quelque revers imprévu m'arrachoit d'auprès de vous, je ne pourrois ſurvivre à ce malheur affreux, heureuſement impoſſible. Rien ne pourra jamais nous ſéparer, j'en ſuis bien ſûre à préſent, je vous ſuivrai par-tout; mais répétez-le moi ſans ceſſe, je ne puis me laſſer de vous l'entendre dire.

LE MARQUIS.

Oui, Zélie, ma chere Zélie, un lien indiſſoluble & ſacré va nous unir pour jamais. Quoi, je ſuis aimé de Zélie, je ſuis à ſes pieds, j'oſe lui peindre l'excès de ma paſſion! Elle m'entend, elle connoît mon amour & le partage!... Zélie eſt à moi... O Dorival, ami trop malheureux, dans ce jour de félicité, que mon cœur vous regrette! Votre joie eût égalé la nôtre, & s'il eſt poſſible, en eût encore redoublé les tranſports.

ZELIE.

Ah, que je partage un ſentiment ſi tendre! Il vous rend encore plus cher à mes yeux...

LE MARQUIS.

Ma chere Zélie, il faut que je vous quitte, je vais trouver Clarice & l'inſtruire d'un événement plus intéreſſant pour elle que vous ne pouvez penſer. Adieu : dans l'ivreſſe, dans le trouble où je ſuis, loin de pouvoir exprimer tout ce que j'éprouve, tout ce que je reſſens, à peine puis-je le comprendre moi-même. (*Il ſort.*)

## SCENE II.

ZELIE *ſeule.*

Me voilà donc au comble du bonheur!... Que je l'aime! que ſon ame eſt noble & ſenſible!... Il a tout fait pour mon pere, pour moi!... Ah! mon pere... que ne vit-il! qu'il me ſeroit doux de le voir partager ma reconnoiſſance, de l'augmenter à chaque inſtant par le détail de tous ſes bienfaits!.. Je ne ſais pourquoi, quand Sainville m'a parlé de lui, le ſouvenir de cet étranger eſt venu me troubler...

Hélas ! comme mon pere, il eſt, dit-il, proſcrit, perſécuté. . . . Ah ! ſon ſort m'en intéreſſe davantage. . . On vient. . . c'eſt lui peut-être. . . oui, j'apperçois ſon guide. (*Elle va au-devant de lui.*)

## SCENE III.

ZELIE, LE PAYSAN *s'avançant.*

LE PAYSAN.

JE viens ſavoir. . . . .

ZELIE.

Il peut entrer, allez le chercher, & pendant notre entretien veillez toujours à cette porte. (*Le payſan ſort, Zélie continue.*) D'où vient donc le trouble que j'éprouve. La pitié que m'inſpire cet inconnu, ſes malheurs, le myſtere de cette aventure, tout répand dans mon cœur je ne ſais quelle crainte, quelle terreur que je ne puis comprendre. . . Je deſire de le revoir. . . & je tremble ; chaque inſtant accroît mon émotion. . . J'entends du bruit. Ah ! je le vois. . . . Qu'il a l'air triſte & ſombre !

## SCENE IV.

### LE SOLDAT, ZELIE.

LE SOLDAT, *après un moment de silence.*

CET entretien va donc décider de mon sort... Je vais le remettre en vos mains, je vous en rends l'arbitre... Vous allez me connoître... Hélas!...

ZELIE.

Vous paroissez tremblant, agité; eh quoi! craignez-vous de m'ouvrir votre cœur?...

LE SOLDAT.

Je vais vous rappeller un souvenir douloureux...

ZELIE.

A moi?...

LE SOLDAT.

Avez-vous conservé quelqu'idée de l'objet malheureux qui vous donna la vie?...

ZELIE.

Mon pere, ô ciel! l'auriez-vous connu?...

LE SOLDAT.

On vous a donc parlé de lui?

ZELIE.

Ah! ſa mémoire m'eſt à jamais précieuſe & chere... J'ai mille fois de mes pleurs arroſé ſon portrait, le ſeul bien qu'il m'ait pu laiſſer... Mais répondez... auriez-vous été témoin de ſa fin déplorable? Hélas! je ſavois ſa mort, j'en ignorois les détails : ne craignez pas de m'en inſtruire, vous m'en avez trop dit pour ne pas achever.

LE SOLDAT.

Et s'il vivoit!...

ZELIE.

S'il vivoit... Dieu!.... Vous pâliſſez; vos yeux ſe rempliſſent de larmes... aurois-je pu méconnoître un inſtant?... ( *Ils ſe regardent en ſilence; le ſoldat lui tend les bras; Zélie, en s'y précipitant :* ) Ah! j'en crois mon cœur, il ne peut me tromper.

LE SOLDAT.

O ma fille!...

ZELIE.

Je ſuccombe à l'excès de ma joie; mon pere!... quoi! vous êtes mon pere? ( *Elle tombe à ſes genoux.* ) Cher auteur de mes jours, par quel miracle, par quel prodige m'êtes-vous

rendu ?... Que va devenir Sainville ? Ah ! courons le chercher.

DORIVAL *la relevant.*

Zélie, unique & triſte objet de toute ma tendreſſe... dans quel état, hélas ! vous retrouvez votre malheureux pere ! Sans fortune, ſans ſoutien, ſans appui...

ZELIE.

Vous m'en êtes plus cher... votre ſort va changer... Sainville, l'heureux Sainville... pourra... Mais venez dans ſes bras, qu'il apprenne lui-même...

DORIVAL.

Ah ! ma fille... moi-même, que vais-je vous dire ?... Je pénetre facilement vos ſentimens ſecrets... Je ſais que Sainville vous adore, je vois que vous l'aimez...

ZELIE.

Ce jour même, un lien ſacré doit nous unir pour toujours... Mon pere... vous ſeul manquiez à ma félicité... à préſent mon cœur n'y peut ſuffire... & Sainville l'ignore. Ah ! venez, daignez me ſuivre ; pourquoi retarder ſon bonheur ? ... Hélas ! que ſignifie ce morne & profond ſilence ?

DORIVAL.

Ecoutez-moi, Zélie.... Je vais déchirer votre ame; je vais l'accabler du coup le plus mortel....

ZELIE.

Que dites-vous?... Je vous retrouve, & j'aurois à gémir encore!

DORIVAL.

Mais, ma fille, ignorez-vous toute l'horreur de ma deſtinée? ignorez-vous l'arrêt injuſte qui proſcrit mes jours?... Sainville ayant dû croire mon ſort terminé, abandonna le ſoin inutile d'aſſoupir cette malheureuſe affaire. Cependant mes ennemis ſont devenus plus puiſſans que jamais.... Leur crédit à la cour, leur rage cruelle que le tems n'a pu détruire, leur haine même pour Sainville, tout ici menace ma vie; & prononcer mon nom, ſeroit m'envoyer à la mort.

ZELIE.

O ciel! vous me faites frémir.... Mais les conſeils, les ſoins de Sainville, n'en doutez pas....

DORIVAL.

Non, ma fille, ceſſez de vous abuſer; je

dois à jamais renoncer à ma patrie. Pourquoi revetrois-je Sainville ? J'affligerois ſon cœur ; j'y rouvrirois des bleſſures que le tems ſeul a pu fermer. Ah ! s'il a pleuré ma mort, quelles larmes verſeroit-il ſur ma vie déplorable ?... Il ne peut rien pour moi... je veux m'épargner la peine affreuſe de lui dire un ſecond adieu plus cruel encore que le premier... Et vous, ma fille, vous ne me verriez point ici, ſi j'avois pu connoître, avant d'y revenir, les ſecrets ſentimens de votre ame...

ZÉLIE.

Eh quoi ! mon pere, doutez-vous de ma tendreſſe ? . . .

DORIVAL.

Connoiſſez, ma chere Zélie, toute l'étendue de mon malheur ; j'ai traverſé les mers, j'ai bravé tous les périls, tous les dangers que je dois craindre dans des lieux où je ſuis proſcrit ; j'ai quitté un aſyle ſûr & paiſible, pour venir peut-être me livrer à la rage de mes ennemis. Je ne m'en repens pas, c'étoit pour vous. . . . mais j'arrivois avec l'eſpérance de retrouver ma fille, & de ne plus la perdre. Plaignez mon erreur, ô Zélie ! Je me ſuis flatté qu'un pere

malheureux vous tiendroit lieu de l'univers entier ; & qu'en le ſuivant, en partageant ſon ſort. . .

ZELIE.

Arrêtez... O mon pere ! que me faites-vous entrevoir ? . . . de quels traits mortels venez-vous de percer mon cœur ? . . .

DORIVAL.

Raſſurez-vous, ma fille, raſſurez-vous ; je ne vous preſcris, je n'exige rien ; en me ſuivant, vous euſſiez fait mon bonheur : ſans fortune, ſans appui, ſans amis, vous m'euſſiez dédommagé de mes longues infortunes ; mais, grand Dieu ! ai-je pu me flatter un moment d'une félicité ſi douce ? . . .

ZELIE.

Je donnerois ma vie pour vous. Oui, mon pere, chaque mot que vous prononcez ſe grave au fond de mon ame, & la remplit de déſeſpoir . . . . à quoi me réduiſez-vous ? . . . . il faut le fuir, ou vous abandonner. . . .

DORIVAL.

Vous laiſſeriez Sainville au milieu de ſes amis, de ſa famille ; tranquille enfin dans ſa patrie ; & tôt ou tard, conſolé par la fortune & l'ambition. . .

ZELIE.

Ah ! ne le croyez pas. S'il me perdoit....

DORIVAL.

Encore une fois, ma fille, raſſurez-vous... Je vois quel eſt mon ſort, je m'y ſoumets... Vivez contente, ſoyez heureuſe, oubliez-moi, s'il eſt poſſible, & recevez mes éternels adieux.

ZELIE *tombant dans les bras de Dorival.*

Je me meurs !... Prenez pitié de l'état où je ſuis.... Mon pere, vous me donnez la mort....

DORIVAL *à part.*

Elle balance, elle eſt à moi.... (*haut.*) Ma fille, ma chere fille.... il faut nous ſéparer.

ZELIE.

Ma vie n'eſt rien, je la ſacrifierai ſans regret.... Mais abandonner Sainville après des ſoins ſi tendres, quand vous lui devez tout ! car enfin, ſi je vis, ſi j'exiſte, ſi je penſe, ſi je vous revois, mon pere, c'eſt ſon ouvrage, & c'eſt par ſes bienfaits !... Le quitter pour toujours... pour toujours... ah ! mon premier devoir eſt la reconnoiſſance.

DORIVAL.

DORIVAL.

Mais, ma fille, quelle eſt votre injuſtice ? Hélas ! je ſuis loin d'exiger un ſacrifice ſi cruel... Sans murmurer & ſans me plaindre, je retourne dans mon déſert; je vous ai vue, je vous ai trouvée ſenſible; ma fille a pleuré dans mes bras.... Ce ſouvenir répandra quelques charmes ſur le peu de jours qui me reſtent....

ZÉLIÉ.

Non, je n'aurai point la barbarie de vous abandonner; non, mon pere... (*Élle ſe jette à ſes pieds.*) Je vous reſte ſeule dans la nature.... je dois vous immoler mon bonheur & ma vie.... c'eſt à vos pieds que j'en fais le ſerment... votre malheureuſe fille mourante, déſeſpérée, vous ſuivra au bout de l'univers... Que dis-je ? je vivrai pour adoucir vos peines.... oui, je vous le promets....

DORIVAL.

Qu'entends-je ?.... Ah ! ma fille, craignez de me donner une fauſſe eſpérance.... craignez....

ZÉLIÉ *avec fermeté.*

Non, c'en eſt fait.... je vous ſuivrai....

Mais comment annoncer cette nouvelle à Sainville ? . . .

DORIVAL.

Je pars ce ſoir même. . . une indiſcrétion, le plus léger éclat, peut empêcher ma fuite, & me perdre à jamais. Sainville inſtruit par vous, au déſeſpoir, hors de lui-même. . . . ſera-t-il maître de cacher ſes tranſports ?... & d'ailleurs, ne devez-vous pas plutôt vous-même éviter un ſpectacle ſi douloureux ? . . .

ZELIE.

Ah ! je verrois couler ſes larmes, j'y mêlerois les miennes... Ce dernier inſtant de bonheur du moins me reſteroit encore. . .

DORIVAL.

Je vous ai rendue la maîtreſſe du ſecret de ma vie, vous pouvez en diſpoſer, je m'en repoſe ſur vous.

ZELIE.

Il ſuffit... Mon arrêt eſt donc prononcé. . . . & tout ſe réunit pour le rendre plus accablant. . . . Je pars. . . . ce ſoir même j'abandonne Sainville. . . . mon bienfaiteur, mon protecteur, mon amant. . . . Je m'éloigne de lui pour ne jamais le revoir. . . & ſans l'inf-

truire, sans le consoler, sans pleurer avec lui... Mais si je lui parlois, si lui-même vouloit partager votre destinée... nous suivre... Ah! sans doute il le voudra. Mon pere, je le connois, croyez...

DORIVAL.

Hélas, quelle vaine idée vient vous séduire! Obscurs l'un & l'autre dans notre asyle, nous y vivrons en paix; mais le rang, la naissance, les parens de Sainville répandroient bientôt sur notre sort une lumiere fatale. Croyez-vous que sa famille puisse ignorer long-tems le lieu de sa retraite; que leurs soins, leur vigilance...

ZELIE.

Tout espoir m'est donc ravi!... Allons, il faut subir son sort... Non, je ne le verrai point... Et qu'importe après tout, quand on sacrifie sa vie, la vaine consolation d'un moment?...

DORIVAL.

Si vous vous repentez, ma fille, vous m'avez rien promis, je vous rends vos sermens, vous êtes libre encore.

ZELIE.

Ah! mon pere, souffrez du moins des regrets

ſi juſtes.... Souffrez des larmes que rien ne tarira jamais.... que je puiſſe ſans contrainte les répandre dans vos bras.... Ne me raviſſez pas le ſeul bien qui me reſte.

DORIVAL.

O ma fille ! tu déchires mon cœur... Hélas, n'achevez pas un ſi grand ſacrifice ! S'il doit faire à jamais ton malheur, pourrois-je eſpérer d'en recueillir le fruit ?

ZELIE.

En vous abandonnant, je ſerois plus coupable & plus infortunée....

DORIVAL.

Le tems s'avance, les momens nous ſont chers... O ma chere Zélie ! ranime ton courage, conſulte ton cœur ; & pour la derniere fois... parle & prononce l'arrêt de notre deſtinée....

ZELIE.

Mon pere... j'ai parlé, j'ai promis... En duſſai-je mourir, je tiendrai mes ſermens.

DORIVAL.

C'eſt donc à moi de tomber à tes pieds ; je retrouve ma fille... Ah ! le tems & mon bonheur conſoleront ton ame.

ZELIE.

Ah, mon pere! O ciel! modérez-vous, on vient...

DORIVAL.

Adieu... Dans une heure je ſerai à la petite porte du parc; j'en ai deux clefs... (*Il lui en donne une.*) Voilà celle que je vous deſtinois... (*Zélie la prend.*) Mon guide s'avance.... Adieu... (*à part, en s'en allant.*) Fut-il jamais un pere plus heureux! (*Il ſort par l'autre porte, ſon guide le ſuit.*)

---

## SCENE V.

ZELIE *ſeule.*

DANS une heure... je frémis... Qu'ai-je fait? qu'ai-je promis? Grand Dieu!... je ſuccombe à tant de peines; un froid mortel glace mon cœur... ma force m'abandonne... Hélas, que ne puis-je mourir!... (*Elle s'appuie contre une table.*)

## SCENE VI.

CLARICE, ZELIE.

CLARICE.

ZELIE, ma chere Zélie, je vous cherchois; le marquis vient de m'inſtruire... O ciel! que vois-je? quelle pâleur effrayante couvre votre viſage?...

ZELIE.

Ce n'eſt rien... Souffrez que je vous quitte...

CLARICE.

Vous avez aujourd'hui éprouvé des ſecouſſes ſi violentes, que je ne ſuis pas ſurpriſe...

ZELIE.

Ah! ſans doute.... Mais, madame, que fait Sainville?...

CLARICE.

Sainville, au comble de ſes vœux, s'occupe des préparatifs de ſon bonheur. Enivré, tranſporté, il ne voit, n'entend rien, & ne penſe qu'à vous... Déjà le notaire eſt mandé; déjà l'égliſe eſt préparée pour vous recevoir & vous unir l'un & l'autre pour jamais... Tout le châ-

teau retentit de cette heureuſe nouvelle. . . Les portes ſont ouvertes, on entre en tumulte; on répete, on célebre le nom de Zélie; on crie, on s'embraſſe, & la joie de Sainville a paſſé dans tous les cœurs. . .

ZELIE *à part.*

Ah, malheureuſe!...

ARISTE.

Le ſeul Ariſte, farouche & ſombre, s'eſt renfermé dans ſon appartement; mais je viens de laiſſer Sainville à ſes pieds, & ſans doute il le fléchira. Croyez...

ZELIE.

Ah, madame!.... mon cœur ne peut ſuffire aux mouvemens qu'il éprouve... ils ſont trop violens... permettez-moi...

CLARICE.

Allez, ma chere enfant, allez vous livrer ſans contrainte à des tranſports ſi doux... mais avant de me quitter embraſſez-moi...

ZELIE *l'embraſſant.*

Adieu, madame, adieu... Quand vous le verrez, dites-lui... peignez-lui... Adieu...

CLARICE.

Mais, ô ciel! mon enfant, vous vous trou-

vez mal, vous chancelez!... Asseyez-vous.
(*Elle la met dans un fauteil.*)

ZELIE.

C'eſt un étourdiſſement... Il eſt paſſé...
(*Elle veut ſe lever.*)

CLARICE.

Pauvre petite!... N'entends-je pas Sainville?

ZELIE.

Ah, Dieu!....

CLARICE.

Non, c'eſt Ariſte. Que nous veut-il?

ZELIE *à part.*

Allons, fuyons.

## SCENE VII.

CLARICE, ZELIE, ARISTE.

ARISTE *arrêtant Zélie.*

Arrêtez, ma chere Zélie, arrêtez: ne voyez plus en moi votre perſécuteur, venez embraſſer le pere de Sainville & le vôtre.

CLARICE.

Ah, je l'avois prévu!...

ZELIE *à part.*

Hélas!....

ARISTE.

Quoi, vous pleurez encore ?

ZELIE.

Ah, monsieur, si vous pouviez lire dans mon ame !

CLARICE.

Heureuse Zélie ! ainsi donc dans ce jour rien ne manque plus à votre félicité ; & vous, monsieur, en ne vous opposant plus au bonheur de Sainville, vous achevez de combler tous ses desirs, & vous le rendez le plus fortuné de tous les hommes.

ZELIE *à part.*

Quel entretien !... Eh quoi, ne pourrai-je m'échapper ? . . .

ARISTE.

Les prieres, les pleurs, la tendresse de Sainville ont vaincu ma résistance ; quel autre à ma place auroit pu ne pas céder !.... Ah, Zélie ! sachez du moins à quel excès vous êtes aimée, & ne l'oubliez jamais. . . . .

ZELIE.

Moi, l'oublier, grand Dieu !. . .

ARISTE.

Oui, me disoit-il en versant un torrent de

abandonnée, méprisée, hélas! en suis-je moins sensible!.. Quelle indigne foiblesse, quel abaissement honteux!.. Mais il ne l'a jamais aimée.. Non, je ne le puis croire, ou pour mieux dire, en vain je cherche à m'abuser... On vient.... c'est lui-même.... écoutons-le du moins.... voyons ce qu'il osera dire.

## SCENE IX.

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER *à part en entrant.*

JE la vois.... Allons, il faut ici de l'audace & de l'adresse. (*Il s'arrête.*)

CLARICE.

Approchez, approchez, cessez de feindre un embarras que vous n'éprouvez point. Pour rougir de ses torts, il faudroit les sentir; & votre cœur....

LE CHEVALIER.

Ah! madame, j'attendois de vous plus de générosité....

CLARICE.

Tout est donc éclairci... & grace au ciel,

je ſuis vengée. Zélie, Ariſte & le marquis ont enfin dévoilé vos intrigues ſecretes.... Déjà vous êtes ici couvert des plus grands ridicules, & bientôt vous allez devenir la fable du monde entier.

LE CHEVALIER.

Je trouverai plus d'indulgence. Un égarement paſſager n'eſt pas un crime impardonnable. Sainville épouſe Zélie; mais croyez-vous qu'au fond du cœur, Zélie y conſente avec joie?... & ſi j'en ſuis regretté, vous conviendrez que mon rôle eſt moins ridicule.

CLARICE.

S'il n'eſt qu'odieux, vous êtes conſolé.... En effet, les titres de parjure, de perfide & d'ingrat, ne ſont qu'ajouter à la gloire d'un homme à la mode; je l'avoue, vous avez raiſon.... Mais ſi Zélie, loin de vous regretter, étoit dans ce moment au comble de ſes vœux?

LE CHEVALIER.

Je veux le croire; d'ailleurs, je n'ai jamais aimé Zélie: & en effet, l'on ne touche qu'autant qu'on eſt ſenſible.

CLARICE.

Ah! cela devroit être; mais cependant vous aviez ſéduit mon cœur...

LE CHEVALIER.

Et j'y conserve encore des droits, parce que je suis toujours le même.

CLARICE.

Vous, des droits ? . . .

LE CHEVALIER.

Oui, nous sommes nés l'un pour l'autre ; vous avez beau vous en défendre ; la destinée, la sympathie triompheront de votre colere.

CLARICE.

Mais je ne suis point en colere ; je vous vois tel que vous êtes, un peu ridicule, assez pitoyable, très-amusant, &, je vous assure, nullement dangereux.

LE CHEVALIER.

En défigurant ainsi mon portrait, songez que vous faites votre critique autant que la mienne.

CLARICE.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Parce que vous m'aimez toujours.

CLARICE.

J'aime du moins votre fatuité ; elle me divertit beaucoup.

LE CHEVALIER.

Oui, la vanité trop souvent m'égara ; je l'avoue ; mais dans cet instant l'amour seul me fait espérer un pardon sans lequel je ne puis vivre... & mon cœur n'ose l'implorer que parce qu'il se sent digne de l'obtenir.

CLARICE.

Mais qu'entends-je ! quel bruit !...

LE CHEVALIER.

Quel tumulte !...

CLARICE.

Ah ! courons, allons nous informer...

## SCENE X.

CLARICE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, ARISTE.

( *Ariste tient le marquis par le bras.* )

LE MARQUIS.

ZÉLIE, Zélie est enlevée!.. ( *à Clarice.* ) Ah! madame, Zélie a disparu ; toute recherche est vaine... ( *appercevant le chevalier.* ) Je sais qui j'en dois accuser, & la plus prompte vengeance... ( *Il tire son épée, Ariste le retient.* )

CLARICE.

O ciel ! . . .

LE MARQUIS *se débattant.*

Laiſſez-moi, laiſſez-moi. . . .

ARISTE.

Non, vous ne m'échapperez pas. (*à Clarice.*) Il eſt vrai, Zélie a pris la fuite ; mais on ne l'a point enlevée. Avant de partir, elle a eu ſoin d'éloigner ſa gouvernante ; elle a laiſſé ſes diamans, ſon argent ; enfin on a trouvé une clef en-dedans de la petite porte du parc, par où ſans doute elle s'eſt ſauvée : ainſi tout prouve que c'eſt ſans violence. . .

LE MARQUIS.

Je l'ai perdue. Qu'importe qu'elle me ſoit ravie par force ou par ſéduction ; je veux mourir ou me venger. . . .

CLARICE *au chevalier.*

Perfide ! . . . ſe pourroit-il ? . . .

LE CHEVALIER *au marquis.*

Quand on m'accuſe, quand on m'outrage, je ne ſais qu'un moyen pour me juſtifier. . . .

(*Il met la main ſur la garde de ſon épée.*)

LE MARQUIS *s'arrachant des bras d'Ariſte.*

Je l'accepte ; défendez-vous.

Le

( *Le chevalier tire son épée, Ariste & Clarice se mettent entr'eux, en s'écriant :* )

O ciel ! quelle aveugle fureur !

( *Dans cet instant on entend derrière le théatre plusieurs voix qui s'écrient :* Zélie est revenue.

( *Cléante, Champagne, madame Berrard, Victoire, arrivent tous en tumulte, en répétant :* )

Zélie, Zélie est revenue.

( *Le chevalier, Clarice, Ariste font différens signes de surprise ; le marquis laissant tomber son épée & courant vers la porte, dit :* ) . .

Grand Dieu ! . . .

( *Dans le moment la porte du fond s'ouvre ; & l'on voit paroître Dorival avec un habit superbe, tenant Zélie par la main ; le marquis s'arrête & paroît immobile d'étonnement.* )

## SCENE XI.

CLARICE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, ARISTE, ZELIE, DORIVAL.

DORIVAL.

C'est moi qui suis le ravisseur. . . . Allez,

Zélie, allez, je vous rends & vous donne pour jamais à votre amant....

( *Zélie s'avance vers le marquis.* )

LE MARQUIS.

Ah, Zélie!... où ſuis-je?... quelle voix?...

ZELIE.

Ah! pourriez-vous la méconnoître? . . .

( *Elle quitte le marquis & va tomber aux genoux de Dorival.* )

LE MARQUIS.

En croirai-je mes yeux?... C'eſt lui, c'eſt Dorival... O mon ami!... ( *Zélie ſe releve, court au marquis, & tous les deux ſe jettent dans les bras de Dorival qui s'avance pour les recevoir.* )

CLARICE.

Lui, Dorival? . . .

ARISTE.

Le pere de Zélie?...

LE CHEVALIER.

Par quel prodige? . . .

LE MARQUIS.

Eſt-il poſſible? O ciel!... c'eſt de la main de Dorival que je reçois Zélie... Je retrouve à la fois tout ce que j'aime... Vous vivez... je vous revois... vous me rendez, vous me

donnez Zélie. . . ô mon cher Dorival ! . . . Ah, n'eſt-ce point un ſonge ! . . . .

DORIVAL.

Je fais votre bonheur ! Ah ! de cet inſtant ſeul je reviens à la vie.

LE MARQUIS.

Mais ce bonheur eſt-il pur & ſans mêlange ? . . . & puis-je ſans effroi vous revoir dans ces lieux ?

DORIVAL.

Mes malheurs ſont finis. . . l'arrêt injuſte eſt révoqué, ma patrie m'eſt rendue ; j'ai retrouvé mes droits. . . je ſuis enfin heureux & libre. . . Sous un nom inconnu, j'ai porté dans les Indes ma deſtinée errante ; j'y trouvai la guerre allumée ; l'eſpoir de mourir pour cette même patrie qui me proſcrivoit, ranima mon courage ; je ſervis, je combattis pour elle ; mon bonheur & quelques ſuccès me tirerent bientôt de la miſere & de l'obſcurité. Enfin, un ſecond mariage m'a rendu poſſeſſeur d'une fortune immenſe. Pour en jouir, je la donne à Zélie. . . O ma fille ! pourrai-je jamais m'acquitter envers toi, après le ſacrifice auquel ton cœur a pu ſe réſoudre ? . . . Et vous, Sainville, ami généreux & fidele, vous qui m'avez conſervé

ce trésor si précieux, le bien, le seul bien qui m'attache à la vie! vous enfin qui me rendez le plus fortuné de tous les peres, quelles preuves de ma reconnoissance peuvent jamais égaler un tel bienfait!

LE MARQUIS.

La surprise... la joie... trop de mouvemens agitent mon ame; elle ne peut y suffire... Quoi, c'est vous que j'entends? c'est Dorival, c'est cet ami si cher, c'est le pere de Zélie?...

DORIVAL.

Pardonnez-moi les peines que je vous ai causées dans ce jour. Je voulois éprouver ma fille; elle a cru d'abord ne trouver dans son pere qu'un malheureux fugitif, qu'un proscrit, qui n'offroit à sa jeunesse qu'un éternel exil. La pitié, l'humanité, la tendresse du sang l'ont emporté dans son cœur sur le bonheur de sa vie, sur l'amour même. Enfin, mourante, désespérée, elle me suivoit... O moment délicieux, où je l'ai vue, tremblante, inanimée, se jeter dans mes bras, & s'arracher en gémissant de ces lieux si chers!... O ma fille!...

ZÉLIE.

Ah! mon bonheur surpasse, s'il est possible

l'excès des maux que j'ai soufferts. . .

LE MARQUIS.

Ah, mon oncle! . . . (*à Clarice.*) & vous, madame, concevez-vous l'excès de ma félicité? . . .

ARISTE

Croyez que nos cœurs la partagent.

CLARICE *se rapprochant de Zélie & l'embrassant.*

Ma chere Zélie, qu'il m'est doux de vous voir un sort digne de vous!

LE MARQUIS *au chevalier.*

Mais comment réparer mon injuste emportement? . . . Parlez, monsieur; daignerez-vous oublier? . . .

LE CHEVALIER.

Ce jour doit être un jour de grace. . . & Clarice elle-même en peut donner l'exemple.

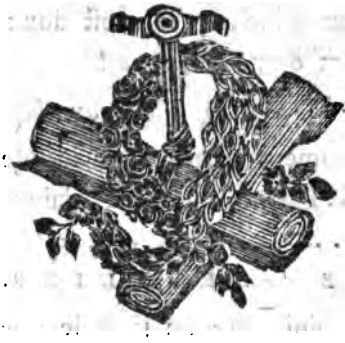
LE MARQUIS.

Nous l'en conjurons tous.

CLARICE.

Mon cœur peut-être me parleroit encore mieux en sa faveur, si j'osois l'écouter; mais il

eſt des torts dont le tems ſeul peut obtenir le pardon. Mon cher marquis, l'amour va faire votre bonheur, il s'accorde avec la raiſon ; hélas ! je ne le ſens que trop, cet aſſemblage heureux peut ſeul aſſurer une félicité pure & durable.



# LE MÉCHANT,

## PAR AIR,

*COMÉDIE*

EN CINQ ACTES.

## *PERSONNAGES.*

Le baron DE LEURMONT.

HENRIETTE, *niece du baron.*

La marquise DE LURCÉ, *parente du baron.*

Le chevalier DE SEMUR, *amoureux d'Henriette.*

VOLSAIN, *amoureux d'Henriette.*

La comtesse DE NEFLIZE.

DORVAL, *ami du chevalier.*

SAINVILLE, *ami du chevalier.*

FLAMAND, *valet du chevalier.*

CÉSARINE, *femme-de-chambre d'Henriette.*

*La scene est à la campagne, chez le baron.*

# LE MÉCHANT PAR AIR,

## *COMÉDIE.*

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

*Le théatre représente un ſalon.*

CESARINE, FLAMAND.

FLAMAND.

ECOUTE donc, Céſarine.

CESARINE.

Oh, je n'ai pas le tems....

FLAMAND.

Un moment, je t'en prie.

CESARINE.

Eh bien, M. Flamand, qu'avez-vous à me dire ?

FLAMAND.

*M. Flamand !*... Ce n'eſt pas ainſi que vous me parliez l'été dernier, *mademoiſelle Céſarine*... Depuis que vous avez quitté la province, & que votre maîtreſſe eſt devenue une riche héritiere, je ne vous reconnois plus ; vous avez pris des airs ſi graves ! Pardi, vous ne faiſiez pas tant la renchérie, quand vous étiez une franche campagnarde, habitante d'un vieux château délabré..... Mais l'oncle de votre maîtreſſe, M. le baron de Leurmont vient d'hériter d'une grande fortune, & vous ne regardez plus vos anciens amis, cela eſt dans la regle.

CESARINE.

Avez-vous tout dit ?

FLAMAND.

Non, mademoiſelle Céſarine ; non, pas encore. Lorſque mon maître étoit en garniſon à deux lieues du ſuſdit château ruiné, & que nous vous faiſions l'honneur de vous aller voir, c'étoit une joie générale dans la maiſon : mademoiſelle

Céſarine aujourd'hui ſi fiere, me faiſoit placer à table à côté d'elle, m'invitoit chaque matin à partager avec elle le café à la crême préparé par ſes mains; & quand nous partions, que de pleurs, que de gémiſſemens! " Ah! mon pau-
„ vre Flamand, quand reviendras-tu? mon petit
„ Flamand, mon aimable Flamand.... Parlez
„ à M. le chevalier de ma maîtreſſe, entretenez-
„ le bien dans le deſir qu'il a de l'épouſer, &
„ penſez à moi, cher Flamand. Vous avez ou-
„ blié tout cela, mademoiſelle la dédaigneuſe;
„ mais niez-le, ſi vous l'oſez! „

CESARINE.

Vous reſte-t-il encore quelques impertinences à débiter?

FLAMAND.

Oh! oui, j'en ai un fonds inépuiſable; mais d'abord, répondez à ceci....

CESARINE.

Volontiers: vous me plaiſiez alors, parce que je vous croyois un bon garçon; je m'intéreſſois à votre maître par la même raiſon, & j'ai changé de ſentiment, en découvrant que vous ne valez rien ni l'un ni l'autre....

FLAMAND.

Eh bien! voilà ce qui s'appelle s'expliquer ſans détour. . . . . Ainſi donc mon maître ne peut plus ſe flatter d'être protégé par mademoiſelle Céſarine?

CESARINE.

Que voulez-vous? Tout le monde ici s'accorde à dire qu'il eſt méchant; & moi, je vois clairement qu'il eſt au moins très-fat. . . .

FLAMAND.

Méchant! . . . . On dit cela, parce qu'il a plus d'eſprit qu'un autre. . . .

CESARINE.

S'il a tant d'eſprit, qu'il l'emploie donc à chercher les moyens de mériter une bonne réputation, ou je dirai moi, qu'il n'eſt qu'une bête.

FLAMAND.

Ecoute, Céſarine: il y a dix ans que je le ſers, & je puis t'aſſurer qu'il n'eſt pas méchant; tout au contraire, il eſt humain, généreux, & le meilleur maître. . . .

CESARINE.

Le meilleur maître! . . . L'autre jour juſtement on lui parloit de toi, de ton attachement

pour lui, il répondoit : " bon, il eſt comme
„ tous ceux de ſon eſpece, un ſot & un fri-
„ pon. . . . „

FLAMAND *riant.*

Ah, ah, ah ! c'eſt comme ſi je l'entendois. . . & ne contoit-il pas auſſi qu'il me roue de coups, qu'il m'aſſomme ? . . . .

CESARINE.

Préciſément.

FLAMAND *riant.*

Le drôle de corps ! . . . Ah, ah, ah. . .

CESARINE.

Oh ! dès que vous trouvez cela plaiſant, il a raiſon. . . .

FLAMAND.

Mais c'eſt qu'il n'y a pas un mot de vrai ; il ne m'a jamais donné une chiquenaude. . . .

CESARINE.

Et pourquoi donc mentir, & te calomnier de la ſorte ?

FLAMAND.

C'eſt pour ſe faire valoir. . . .

CESARINE.

Avouer qu'on eſt violent & brutal, c'eſt pour ſe faire valoir ! . . . Tu extravagues.

FLAMAND.

Je ne sais comment t'expliquer cela, mais c'est un fait. M. le chevalier, j'en conviens, a cette manie, il veut passer pour un homme qui... là... un esprit fort, tu entends bien. Devant le monde il me brusquera, fera le fier; & quand nous sommes seuls, il cause familiérement, amicalement, & il est doux comme un mouton. En toutes choses, c'est là son caractere: il étoit naturellement très-sensible; eh bien, à l'entendre, il a le cœur plus dur qu'un rocher. Tiens, il est amoureux comme un fou de mademoiselle Henriette ta maîtresse, il desire bien qu'elle en soit persuadée; mais il seroit au désespoir que les autres le pensassent; il joue l'indifférent, l'ingrat même; il prétend qu'il est vindicatif, haineux, & il n'a non plus de fiel qu'un enfant; en un mot, il s'amuse à se décrier, à se noircir lui-même de gaieté de cœur: c'est là son passe-tems favori.

CESARINE.

Mais, dis-moi, quel profit trouve-t-il à cela?...

FLAMAND.

Il veut être craint, considéré, & regardé

comme un philoſophe, un homme ſans préjugés, dit-il...

CESARINE.

Je veux mourir ſi je comprends un mot à tout ce galimatias;... mais ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt impoſſible que ma maîtreſſe puiſſe jamais épouſer un ſemblable imbécille....

FLAMAND.

Elle l'aime pourtant....

CESARINE.

Oui, parce qu'elle ne le connoît pas..... & que dans le tems qu'elle a pris de l'inclination pour lui, il ſe montroit tout différent de ce qu'il eſt...

FLAMAND.

Mais point du tout, il paroiſſoit alors ce qu'il eſt en effet : les défauts dont je viens de te parler, il ne les a pas : c'eſt une frime pour en impoſer au monde, une fanfaronnade.... Que diantre! je t'ai expliqué cela pendant une heure...

CESARINE.

C'eſt trop fort pour moi, je m'y perds... mais j'entends ma maîtreſſe.

FLAMAND.

Ah ça, nous causerons encore aujourd'hui ? . . . .

CESARINE.

Oui, oui... vas-t-en, voici mademoiselle Henriette. ( *Flamand sort.* )

## SCENE II.

HENRIETTE, CESARINE.

HENRIETTE.

CESARINE.... Vous étiez avec Flamand, je crois ?

CESARINE.

Oui, mademoiselle. . . . & nous parlions de son maître. . . . Il m'en disoit de jolies choses !..

HENRIETTE.

Quoi donc ?

CESARINE.

Oh ! j'en saurai ce soir davantage, & je vous en rendrai compte, mademoiselle. Flamand est un bavard ; je veux le questionner, par exemple, sur l'amie de son maître, cette veuve

veuve ſi prude, ſi compoſée, qui met tant de blanc en diſant toujours qu'elle n'a plus de prétentions....

HENRIETTE *ſouriant.*

Madame la comteſſe de Néſlize?

CESARINE.

Juſtement. M. le chevalier, tout en ſe moquant d'elle, lui a fait faire connoiſſance avec monſieur votre oncle qui en raffole; mais pour moi, je ne la puis ſouffrir....

HENRIETTE.

Et par quelle raiſon?

CESARINE.

On en dit tant de mal!.... & ſur-tout de ſa liaiſon avec M. le chevalier....

HENRIETTE.

Mais ſongez-vous que la comteſſe a trente-cinq ans?...

CESARINE.

Elle en a bien quarante, & c'eſt préciſément ce qui rend cela ſi vilain....

HENRIETTE.

Mais quoi?

CESARINE.

Oh! je m'entends.... Je crois bien que

M. le chevalier n'en eſt plus amoureux; & qu'il vous trouve plus jolie qu'elle; mais on dit qu'elle le gouverne entiérement, & qu'elle eſt d'une méchanceté....

HENRIETTE.

Faut-il croire, Céſarine, tout ce qu'on dit?

CESARINE.

Mademoiſelle, vous avez bien de l'eſprit, bien de la raiſon; cependant vous ne ſeriez pas la premiere fille prudente qu'un étourdi eût attrapée. Prenez garde à vous... Tenez, vous avez de la confiance en madame la marquiſe de Lurcé, elle vous aime, conſultez-la; je ſuis ſûre qu'elle vous détournera d'un mariage que tout le monde déſapprouve... Ah! juſtement, la voici...

HENRIETTE.

Allez, Céſarine, laiſſez-nous.

CESARINE *à part en s'en allant.*

Ah! j'ai bien peur que l'amour ne l'emporte ſur la raiſon. (*Elle ſort.*)

## SCENE III.

HENRIETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

JE vous cherchois, ma chere Henriette ; j'ai une nouvelle à vous apprendre. Volſain que vous eſtimez, Volſain qui mériteroit un ſentiment plus tendre, aſpire à votre main, & vient de la demander à votre oncle....

HENRIETTE.

Grace au ciel, je ſuis ſûre que mon oncle ne me contraindra point....

LA MARQUISE.

D'ailleurs, vous le ſavez, il penſe comme vous, & préfere le chevalier de Semur à tout autre.

HENRIETTE.

Le chevalier m'a recherchée dans un tems où j'étois abſolument ſans fortune ; je ſerois bien mépriſable à mes propres yeux, ſi l'événement qui vient de changer mon ſort pouvoit affoiblir des ſentimens d'autant plus chers à mon cœur, qu'ils ſont fondés ſur la reconnoiſſance.

LA MARQUISE.

La reconnoiſſance!... Et qui vous aſſure que le chevalier lui-même eût perſiſté dans ſes ſentimens?... Ses ſermens?... Il en a trahi tant d'autres! Ses principes?... Mais ſa prétention eſt de n'en point avoir...

HENRIETTE.

Non, non, des accuſations vagues & dénuées de preuves ne détruiront point l'opinion que m'a donnée de lui ſa conduite... Je l'ai vu pendant ſix mois tous les jours, & chaque inſtant me découvroit en lui de nouvelles vertus....

LA MARQUISE.

Vous ne l'avez vu que dans une ſolitude, il ne pouvoit y développer à vos yeux (d'ailleurs trop prévenus pour être clair-voyans) les travers & les vices qui le rendent indigne de vous. Mais examinez-le dans le grand monde; afin de diminuer la défiance que lui inſpire votre caractere, ayez l'air vous-même de perdre un peu de cette délicateſſe qu'il a dû remarquer en vous; paroiſſez moins auſtere, il ceſſera bientôt de ſe contraindre, & vous pourrez apprendre à le connoître.

HENRIETTE.

J'ai déjà suivi ce conseil en plusieurs occasions, & je n'ai rien remarqué de nouveau.

LA MARQUISE.

Continuez, & vous verrez. Il faut peut-être, pour le démasquer entiérement, un peu de tems & d'adresse; il est fort imprudent, mais il est bien conseillé. La comtesse de Néffize, cette femme artificieuse qui le gouverne si despotiquement, n'est ici que pour le conduire; vous voyez vous-même l'empire qu'elle a sur lui: par exemple, que dites-vous de cette liaison?

HENRIETTE.

Quel qu'en soit le motif, elle ne peut m'alarmer; elle étoit formée si long-tems avant que je connusse le chevalier!...

LA MARQUISE.

Cependant vous n'ignorez pas que la comtesse est aussi dangereuse que mépriſable; fausse, prude, intrigante, n'ayant nuls principes, parlant continuellement de la vertu; n'aimant rien, & vantant sans cesse son extrême *sensibilité*; sa conduite & ses discours, toujours en opposition, offrent éternellement le contraste le plus parfait & le plus révoltant.

HENRIETTE.

Le chevalier, ſans doute, s'abuſe ſur ſon caractere, & les égards qu'il conſerve pour elle lui donnent un droit de plus à mon eſtime...

LA MARQUISE.

Ah! ſoyez ſûre qu'il la connoît bien. Il ne l'aime point, il la mépriſe; mais il la craint, il eſt foible, & ſe laiſſe maîtriſer par elle...

HENRIETTE.

Je ſuis frappée comme vous des défauts de la comteſſe, j'ai d'ailleurs pluſieurs raiſons perſonnelles de me plaindre d'elle. Je vois clairement qu'elle me hait; mais le chevalier lui doit de la reconnoiſſance; vous êtes témoin de la maniere active dont elle le ſert & cherche à le faire valoir; elle a ſu gagner la confiance de mon oncle, & c'eſt elle ſeule enfin qui a pu le déterminer entiérement en faveur du chevalier...

LA MARQUISE.

Oh! je ne nierai pas qu'elle n'ait en effet toute l'activité que peut donner le goût le plus paſſionné pour l'intrigue... Mais à propos du baron, avez-vous entendu parler de la chanſon qu'on a faite ſur lui?...

HENRIETTE.

Sur mon oncle ? Non...

LA MARQUISE.

Elle eſt très-mordante...

HENRIETTE.

Mais, que peut-on dire contre mon oncle ?

LA MARQUISE.

On ne peut attaquer ſa probité ; mais on ſe moque de ſon ton, de ſes manieres, de ſa crédulité ; on exagere l'enivrement que lui cauſe ſa fortune ; enfin, on le tourne en ridicule de la maniere la plus piquante. J'ai des raiſons de croire que cette méchanceté vient de la ſociété du chevalier ; j'en ſoupçonne Dorval ou Sainville, ſes amis intimes : mais avant la fin du jour je ſaurai à quoi m'en tenir. Qu'avez-vous, ma chere Henriette ? Vous rêvez...

HENRIETTE.

Oui... Je penſois qu'en vain on veut arracher de mon cœur un ſentiment qu'il ſe plait à nourrir, & qu'il conſervera toujours...

LA MARQUISE.

Je plains un aveuglement dont vous ſerez la victime...

HENRIETTE.

Non ; vous haïſſez trop le chevalier de Semur pour me perſuader. . . Tout-à-l'heure encore, vouloir me faire entendre qu'il a peut-être eu quelque part à cette méchanceté faite contre mon oncle !. . .

LA MARQUISE.

Quoi, cette chanſon ? . . . Non, je ne crois pas qu'il en ſoit l'auteur ; mais ſi je l'apprenois, je n'en ſerois point ſurpriſe. . .

HENRIETTE.

Ah ! c'en eſt trop, madame.

LA MARQUISE.

Je vois que j'ai pouſſé trop loin le zele ardent qu'inſpire une amitié ſincere. Adieu ; je vous laiſſe à vos réflexions, & j'eſpere qu'elles vous éclaireront ſur votre injuſtice & ſur la pureté de mes motifs. ( *Elle ſort.* )

## SCENE IV.

HENRIETTE *ſeule.*

Elle me quitte !.... J'aurois dû la retenir, je connois ſon amitié. . . Mais je ne pouvois ſup-

porter un entretien ſi pénible & ſi cruel pour moi... Dieu ! ſi j'étois abuſée par une aveugle & funeſte prévention ! . . . S'il avoit en effet les vices, les travers qu'on lui attribue ! . . . Quelqu'un vient ; c'eſt lui-même. Ah ! dans cet inſtant, je ne ſuis en état ni de lui parler, ni de l'entendre. . .

## SCENE V.

HENRIETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH quoi, mademoiſelle, vous m'évitez ! . . .

HENRIETTE.

Non. . . . mais. . . . j'ai beſoin d'un peu de ſolitude. . . . & je vais la chercher. . . .

LE CHEVALIER.

Arrêtez. . . .

(*La comteſſe paroît dans le fond du théatre.*)

HENRIETTE.

Laiſſez-moi. . . . (*En voyant la comteſſe.*) D'ailleurs, quand je voudrois vous entretenir, je ne le pourrois en ce moment : la comteſſe vous cherche, & je crois que je ne ſerois pour

vous deux qu'un tiers fort importun.... (*Elle sort.*)

LE CHEVALIER.

Que signifie ce caprice?.... Il m'inquiete malgré moi; car je ne puis me dissimuler que je suis amoureux à perdre la tête....

## SCENE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien! que faites-vous donc là, chevalier? & pourquoi cet air sombre & rêveur? Vous venez, j'imagine, de vous quereller avec Henriette; elle paroissoit agitée en vous quittant...

LE CHEVALIER.

Depuis quelque tems j'observe en elle un changement visible; elle prend des caprices, de l'humeur; elle se forme enfin....

LA COMTESSE *ironiquement.*

Eh quoi! n'auroit-elle plus pour vous cette tendresse si délicate, dont ses lettres vous ont tant de fois répété l'assurance?...

LE CHEVALIER.

A propos de ſes lettres, rendez-les moi donc....

LA COMTESSE.

Elles ſont, je crois, auſſi ſûrement dans mes mains qu'entre les vôtres....

LE CHEVALIER.

Fort bien; mais enfin elles s'adreſſent à moi, & je n'aurois jamais dû peut-être ſatisfaire à cet égard votre curioſité....

LA COMTESSE.

Vous me faites beaucoup valoir une preuve de confiance que j'ai due ſur-tout à votre vanité.

LE CHEVALIER.

J'ai moins voulu vous montrer à quel point je ſuis aimé, que vous faire connoître l'eſprit, la délicateſſe, & cette pureté d'ame ſi rare & ſi parfaite qu'Henriette, vous l'avouerez, poſſede au ſuprême degré.....

LA COMTESSE.

Quel éloge!... quelle exagération!... Et vous prétendez n'être point amoureux?....

LE CHEVALIER.

Oui,.... Mais je ſuis juſte....

LA COMTESSE.

Premiérement, je soutiens qu'elle a très-peu d'esprit; ses lettres sont d'une insipidité!.... Enfin, ce soir je vous rendrai ce précieux trésor!...

## SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, SAINVILLE, DORVAL. *Ils entrent en riant.*

DORVAL.

Ah! charmant, charmant.

LE CHEVALIER.

Voici Dorval & Sainville en brillante disposition!...

SAINVILLE.

Très-gai, très-gai!... (*Il chante:*)

Va-t-en voir s'ils viennent Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

LA COMTESSE.

Ah! je suis au fait; vous chantez le couplet du baron.....

SAINVILLE.

Précisément. Dorval ne le connoissoit pas, & je viens de le lui apprendre.....

LA COMTESSE.

Il eſt fort drôle, il faut l'avouer....

SAINVILLE.

Très-gai, très-gai... &.... vous ſavez quel en eſt l'auteur?

LA COMTESSE.

Moi?... Non.

SAINVILLE *montrant le chevalier.*

J'ai l'honneur de vous le préſenter.

LA COMTESSE.

Comment! le chevalier?

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, je me ſuis permis cette *petite ſaillie de gaieté.*

LA COMTESSE.

Ah, l'horreur!....

LE CHEVALIER *chantant.*

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

LA COMTESSE.

Non, ce procédé me révolte.... je ne puis vous le diſſimuler.

LE CHEVALIER *chantant.*

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

DORVAL.

Ah, ah, ah.... Il eſt véritablement charmant!...

SAINVILLE.

On n'eſt pas plus aimable que cela!...

LE CHEVALIER.

La comteſſe me boude, & très-ſérieuſement!

LA COMTESSE.

Vous me ſurprenez toujours....

LE CHEVALIER.

Quel conte! Il y a ſi long-tems que nous nous connoiſſons!... & je me montre tel que je ſuis: je ne condamne point ce qui me paroît au fond très-indifférent; je n'affiche point une indignation que je n'éprouve pas; je n'ai point l'air de tenir aux préjugés que j'ai ſecoués; enfin, je n'ai dans le caractere aucune eſpece de pruderie....

SAINVILLE *à part à Dorval.*

Excellent, excellent!...

LE CHEVALIER *à la comteſſe.*

Allons, allons, faiſons la paix.... & quoique le baron ſoit amoureux de vous, convenez que la chanſon le peint aſſez bien.

SAINVILLE.

Oh, elle eſt raviſſante !.... Mais, chevalier, il n'eſt pas poſſible que ce ſoit là votre coup d'eſſai....

DORVAL.

Il a de tout tems excellé dans ce genre... Je connois de lui trente épigrammes plus piquantes les unes que les autres....

LE CHEVALIER.

Je vous aſſure auſſi qu'on m'en a bien attribuées que je n'ai jamais faites...

LA COMTESSE.

Mais celle qui courut l'année paſſée ſur Dorimene?...

LE CHEVALIER.

Ah ! elle étoit de moi....

DORVAL.

Et le ſonnet ſur Cléon?...

LE CHEVALIER.

De moi encore.... Je ne ſais comment tout cela s'eſt fait ; car au vrai, je ne ſuis pas méchant....

SAINVILLE *en riant.*

Oh, pas le moins du monde....

LE CHEVALIER.

Non, plaiſanterie à part, je ne le ſuis point...

Je n'ai guere fait d'épigrammes de gaieté de cœur, & ne m'en suis permis que contre les gens dont j'avois à me plaindre....

SAINVILLE.

Que t'avoit donc fait Cléon?...

LE CHEVALIER.

Oh, pour celui-là, j'ai eu tort, j'en conviens ingénument....

LA COMTESSE.

Voilà une ingénuité bien touchante!...

LE CHEVALIER.

Oui, j'eus tort; je ne le connoissois même pas de vue, & j'avoue que je l'accusai un peu légérement d'être poltron & fripon au jeu; cependant cela étoit assez reçu, & je ne fis que confirmer l'opinion publique... Enfin, il en est mort, à ce qu'on prétend...

SAINVILLE.

Comment, mort?...

LE CHEVALIER.

Il avoit le cœur tendre & l'esprit foible. Quand ce diable de sonnet parut, il étoit au moment d'épouser sa maîtresse qui, ne cherchant apparemment qu'un prétexte pour rompre, se mit à croire tout ce que disoit le sonnet,

net, & chaſſa honteuſement l'infortuné Cléon. Après cet accident, il ſe retira du monde, tomba en conſomption, & mourut. C'eſt prendre les choſes au tragique, vous en conviendrez; & l'on ne s'attend pas à trouver un homme ſuſceptible & pointilleux à cet excès... Je n'ai que ce ſeul tort à me reprocher..... & peut-être l'épigramme contre Dorimene: je n'avois, il eſt vrai, nulle raiſon de la haïr; mais elle étoit alors livrée à une ſociété que la nôtre ne pouvoit ſouffrir; & l'eſprit de parti, vous le ſavez, a de tout tems autoriſé & ſuffiſamment motivé les injures les plus groſſieres & les plus mauvais procédés...

SAINVILLE.

Et ce certain portrait en proſe, que vous m'avez lu la ſemaine paſſée, & qui eſt ſi frappant, ſi mordant?...

DORVAL.

Oui, de Mondor, avec qui nous vivons tous.

LE CHEVALIER.

Et même que j'aime beaucoup... Véritablement, je ne l'ai pas peint en beau, & je l'ai montré tel qu'il eſt... Mais c'eſt un hommage que j'ai cru devoir à la vérité... Oui, *l'amour*

*du vrai* m'a emporté... Tant de gens, tant d'auteurs se sont avec succès servis de cette excuse pour débiter tout ce qui leur passoit par la tête!..

LA COMTESSE.

Et cette dernière chanson contre le baron?..

LE CHEVALIER.

Oh, je fus entraîné par mon sujet...

DORVAL.

Grace, grace pour celle-là; car c'est sans contredit ce qu'il a fait de meilleur.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, en vérité, je le loue, l'approuve & le flatte assez depuis un an, pour avoir acquis le droit de me moquer de lui un quart-d'heure tout au plus que j'ai employé à faire ce couplet.

LA COMTESSE.

Mais savez-vous que s'il apprenoit que vous en êtes l'auteur, il ne vous le pardonneroit jamais?

DORVAL.

Bon! quand on le lui diroit... à moins, madame, que cet avertissement ne vînt de vous, il ne pourroit le croire; il est si persuadé que le chevalier est un de ses plus grands admirateurs!...

LE CHEVALIER *en riant.*

Et d'ailleurs, il connoît ſi bien toute ma bonhommie. . . Je ne plaiſante point. . . Il m'a étudié avec ſoin, & il a pénétré ce que vous autres eſprits ſuperficiels n'avez pu découvrir; en un mot, il voit clairement que je ſuis trop bon, trop crédule, &. . . même romaneſque. . .

DORVAL.

Romaneſque, me fait plaiſir! . . .

SAINVILLE.

Oui. . . romaneſque eſt *précieux*. . . .

LA COMTESSE.

Il eſt vrai qu'il ſe pique ſur-tout *de ſe connoître en hommes.* Vous voyez combien cette prétention eſt fondée! . . .

DORVAL.

Et celle de ſurprendre & la ville & la cour par ſa magnificence, ſes manieres, ſon aiſance. . .

LE CHEVALIER.

Oui, meſſieurs, c'eſt un vieux ſeigneur qui a toute la galanterie & toute la politeſſe de l'ancienne cour, quoiqu'il n'y ait jamais vécu. . .

LA COMTESSE.

Le pauvre homme, il eſt bien ridicule! . . On ſe moque auſſi de ſa niece. Pour moi, j'ai

vu cent provinciales plus remarquables. . . Je voudrois seulement qu'elle prît un maître à danser; car elle a une étrange façon de se présenter dans une chambre. . . .

LE CHEVALIER.

Doucement, je vous prie; respectez, s'il vous plaît, *mon sentiment* pour elle, & songez que les grandes passions méritent toujours des ménagemens. . . .

SAINVILLE.

Plaisanterie à part, elle est fort agéable; mais a-t-elle de l'esprit? . . .

DORVAL *en riant.*

Je parie que le chevalier nous dira cela tout aussi franchement que s'il n'étoit pas amoureux. . . .

SAINVILLE.

Oui, oui, je crois en effet que la passion ne l'aveugle point. . . .

LA COMTESSE.

Eh bien, chevalier?

LE CHEVALIER *avec une fatuité de plaisanterie.*

Mais. . . Henriette est une jeune personne d'un jugement sûr, d'un très-bon goût. . .

LA COMTESSE.

Ah ! ſûrement, puiſqu'elle vous donne la préférence, elle a prouvé ſon diſcernement ; mais ſon eſprit ? . . .

LE CHEVALIER.

Vous me pouſſez beaucoup. . .

DORVAL.

Que de façons ! . . . Réponds donc.

LE CHEVALIER.

Eh bien. . . Henriette a des yeux ſi expreſſifs, une fraîcheur ſi vive, un cœur ſi tendre, qu'un amant peut bien lui pardonner un petit défaut, ſi commun d'ailleurs. . .

LA COMTESSE.

Celui de manquer d'eſprit, n'eſt-ce pas ? Vous m'étonnez, chevalier ; il me ſemble qu'aujourd'hui même vous m'avez dit le contraire ; vous avez changé d'opinion en bien peu de tems. . . . Mais il eſt deux heures, & l'on nous attend ſûrement pour dîner. . . Venez-vous ? . . .

LE CHEVALIER.

Je vous ſuis. . . . ( *La comteſſe ſort.* )

SAINVILLE.

Chevalier, allez-vous ce ſoir à Paris ?

LE CHEVALIER.

J'ai promis de rester ici.... Mais où soupez-vous ?

SAINVILLE.

A la Barriere-Blanche.

LE CHEVALIER.

Ah ! comptez sur moi. . . .

DORVAL *au chevalier.*

Ne le promets donc pas. . .

SAINVILLE.

Dorval a raison, & te connoît assez bien. . .

LE CHEVALIER.

Oui, pas mal. . . Allons dîner, allons. (*Ils sortent.*)

## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

LE BARON, HENRIETTE.

LE BARON.

Oui ; Volsain m'a demandé votre main ; & j'ai répondu que je vous laissois maîtresse absolue de votre sort. . .

HENRIETTE.

Volſain a beaucoup de vertus ; mais je vous avoue, mon oncle, que je n'ai pour lui nulle inclination...

LE BARON.

J'ai étudié ſon caractere, & n'en ai pas une merveilleuſe opinion ; il eſt pédant & fournois, ſur ma parole... Mais un bon enfant, c'eſt le chevalier de Semur, ſimple, ingénu ; la meilleure créature !... D'ailleurs, la comteſſe, qui le connoît depuis ſi long-tems, m'en a conté des traits charmans... A propos de la comteſſe, je deſirerois, Henriette, vous voir liée davantage avec elle ; c'eſt une femme d'un rare mérite...

HENRIETTE.

Elle me témoigne tant de froideur...

LE BARON.

Non ; ſoyez ſûre qu'elle a beaucoup d'amitié pour vous : elle en a une ſi véritable pour moi ! C'eſt une excellente femme, remplie de principes, de délicateſſe... & bien capable de donner d'utiles conſeils à une jeune perſonne qui débute dans le monde... De quoi riez-vous ?...

HENRIETTE.

Mais. . .

LE BARON.

Je parie qu'on vous a prévenue contre elle?

HENRIETTE.

Non, mon oncle, je vous assure. . .

LE BARON.

Eh, mon Dieu! on m'en a voulu dire du mal à moi qui vous parle; on m'a fait entendre, par exemple, qu'elle est fausse; & il n'existe peut-être pas au monde une femme plus franche & plus naturelle: vous pouvez m'en croire, j'ai de bons yeux, & comme le dit fort bien la comtesse, il ne me faut pas beaucoup de tems pour connoître à fond les gens à qui j'ai affaire. Mais je vois Volsain, il vous cherche sans doute; expliquez-vous librement avec lui, ma chere Henriette; & si votre cœur vous parle en faveur du chevalier, écoutez-le sans balancer; car vous ne pouvez faire un choix plus raisonnable. (*Il sort.*)

## SCENE II.

### HENRIETTE, VOLSAIN.

HENRIETTE *à part.*

QUE ne puis-je éviter un ſi fâcheux entretien !

VOLSAIN.

Oſerois-je eſpérer, mademoiſelle, que vous daignerez m'entendre un moment ?

HENRIETTE.

Je ſuis inſtruite par mon oncle de vos ſentimens : ils m'honorent ; mais je ne puis y répondre...

VOLSAIN.

Eh quoi, le tems, une paſſion ſi vraie...

HENRIETTE.

Non, monſieur, je vous abuſerois ſi je vous laiſſois la plus légere eſpérance...

VOLSAIN.

Une ſeule choſe peut me l'ôter... Pardonnez, mademoiſelle, une queſtion peut-être indiſcrete... Seroit-il vrai que le chevalier de Semur ?...

HENRIETTE.

Je vous eſtime aſſez pour vous répondre avec franchiſe. Le chevalier de Semur a pour lui le choix & l'amitié d'un oncle à qui je dois tout...

VOLSAIN.

Ah!... C'eſt m'en dire aſſez!... Il ſuffit... Puiſſiez-vous être heureuſe; puiſſe l'amant qui m'eſt préféré, ſentir, comme il le doit, l'excès de ſa félicité!...

HENRIETTE.

Je ſais qu'il a beaucoup d'ennemis, & qu'on le croit léger & peu ſenſible... mais je le connois, & je ſuis ſans inquiétude...

VOLSAIN.

Que voulez-vous dire, mademoiſelle?... Penſez-vous que mon deſſein ſoit de lui nuire auprès de vous?... Ah! ſans doute, il m'enleve toute eſpérance de bonheur: cependant ma douleur ne me rend point injuſte. Je l'ai connu jadis; à notre entrée dans le monde nous étions même aſſez liés: il avoit de l'eſprit, un cœur excellent, & le germe heureux de mille vertus. Depuis j'ai voyagé; & le trouvant à mon retour engagé dans de nouvelles ſociétés, j'ai ceſſé de

le voir : mais j'ai conſervé de lui un ſouvenir qui, je dois l'avouer, ne juſtifie que trop à mes yeux & vos ſentimens & votre choix.

HENRIETTE *avec attendriſſement.*

Ah, monſieur, que votre généroſité me touche & me pénetre! . . . Combien elle accroît mon eſtime pour vous!...

VOLSAIN.

Pour la premiere fois, je parviens à vous plaire un moment; & ce bonheur ſi doux, je n'ai pu l'obtenir qu'en louant mon rival!... Adieu, mademoiſelle; je ne veux pas vous importuner plus long-tems, & je pars dans l'inſtant pour Paris... (*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

## SCENE III.

HENRIETTE, VOLSAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Où donc allez-vous, Volſain?

VOLSAIN.

A Paris.

LA MARQUISE.

Comment! à Paris? Vous moquez-vous?

Ne m'avez-vous pas promis de me ramener demain matin ?

VOLSAIN.

Il eſt vrai ; mais...

LA MARQUISE.

Je ne vous dégage point du tout de votre promeſſe...

VOLSAIN.

Je la tiendrai donc, madame ; vous pouvez y compter. ( *Il ſort.* )

## SCENE IV.

LA MARQUISE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Il étoit aſſez inutile de le retenir...

LA MARQUISE.

Pourquoi ?... Il peut arriver tant de choſes dans l'eſpace d'un jour !... Ah ça, ma chere Henriette, depuis notre petite querelle, vous m'avez encore demandé de vous parler avec ma franchiſe ordinaire : je vous l'ai promis, l'occaſion s'en préſente de nouveau ; voyez, faites bien vos réflexions : ce que j'ai à vous dire vous déplaira ſûrement...

HENRIETTE.

N'importe ; expliquez-vous, je vous en conjure...

LA MARQUISE.

Vous allez vous fâcher, je parierois...

HENRIETTE.

Mais au fait...

LA MARQUISE.

Ce couplet fait ſur votre oncle... je ſais à préſent quel en eſt l'auteur...

HENRIETTE *avec ironie.*

Le chevalier de Semur, ſans doute ?...

LA MARQUISE.

En plaiſantant, vous avez dit l'exacte vérité.....

HENRIETTE.

Voilà bien la plus abominable & la plus abſurde calomnie !...

LA MARQUISE *en ſouriant.*

Si c'en eſt une, elle n'eſt point de moi... Mais je puis vous aſſurer qu'une perſonne très-digne de foi vient de me dire dans l'inſtant, qu'elle avoit entendu le chevalier de Semur lui-même ſe vanter de cette gentilleſſe....

HENRIETTE.

Cette personne vous a fait le mensonge le plus noir & le plus dépourvu de vraisemblance. . . .

LA MARQUISE.

Ne vous emportez pas ; & de grâce, écoutez-moi jusqu'au bout. . . Croiriez-vous le chevalier de Semur, si lui-même vous faisoit cet aveu ? . . . . Vous haussez les épaules ; mais je parle très-sérieusement : si vous suivez mes conseils, si vous louez adroitement la chanson, si vous piquez avec art l'amour-propre de son auteur, il se nommera, j'en suis sûre. . .

HENRIETTE.

Est-il possible que vous puissiez vous persuader ! . . .

LA MARQUISE.

Mais faites cette épreuve ; si elle ne réussit pas comme je l'imagine, j'avouerai que la plus injuste prévention m'abusoit. . . . Que risquez-vous ? & pourquoi balancer ? . . .

HENRIETTE.

Moi ! j'y consens avec joie ; je suis trop sûre de l'événement, pour éprouver un seul instant de crainte.

LA MARQUISE.

Je ſuis ſatisfaite... Ah ! juſtement, le haſard nous l'envoie à propos...

HENRIETTE *troublée.*

Quoi, le chevalier ?

LA MARQUISE.

Oui, le voici. Comment ! vous tremblez !... Mais paix, il s'avance ; ſecondez-moi bien, prêtez-vous ſeulement aux ruſes que je vais employer, c'eſt tout ce que je vous demande : d'abord, ayons l'air de chanter le couplet à demi-bas.... ( *Elle tire de ſa poche un papier, & chante entre ſes dents.* )

## SCENE V.

HENRIETTE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER *dans le fond du théatre.*

LE CHEVALIER.

Elles liſent.... Mais elles chantent, je crois !...

LA MARQUISE *bas à Henriette.*

Chantez donc auſſi.... ( *Elles chantent enſemble.* )

Va-t-en voir s'ils viennent Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

LE CHEVALIER *à part.*

Comment dono! ma chanſon!...

LA MARQUISE *riant aux éclats.*

Ah, ah, ah, ah, qu'elle eſt drôle!... (*bas.*) Riez donc.

HENRIETTE *bas.*

Oh, cela, je ne puis!...

LE CHEVALIER *s'approchant.*

Eh mon Dieu! meſdames, quelle gaieté!...

LA MARQUISE.

C'eſt mon tour à préſent; mais ſi vous étiez arrivé plus tôt, vous auriez vu Henriette faire des éclats de rire véritablement immodérés!...

HENRIETTE.

Il eſt vrai....

LE CHEVALIER.

Et ſi je devinois le ſujet....

LA MARQUISE.

Quoi, de notre gaieté? Oh! je vous en défie.

LE CHEVALIER.

Mais enfin, ſi j'y parviens..... en conviendrez-vous?

LA

LA MARQUISE.

Tenez, vous embarrassez déjà Henriette, elle craint votre pénétration ; voyez comme elle rougit.....

LE CHEVALIER.

Comment, douteroit-elle de ma discrétion?

LA MARQUISE.

Oh non, certainement..... elle vous le diroit si je n'étois pas là ; ainsi tout ce mystere n'a pas le sens commun..... Quand vous êtes arrivé, nous chantions un certain couplet que vous connoissez sûrement.....

LE CHEVALIER *en souriant.*

Oui.... un peu.....

LA MARQUISE.

Au reste, il n'est point du tout méchant.....

LE CHEVALIER.

Il n'est que gai....

LA MARQUISE.

Il y a bien quinze ans qu'on n'a fait une aussi jolie chanson.... (*bas à Henriette.*) Dites donc quelque chose....

HENRIETTE.

Je la loue à regret ; mais il m'est impossible de ne pas convenir qu'elle est charmante....

LA MARQUISE.

D'un ton excellent! . . . Une tournure si piquante, si spirituelle !...

HENRIETTE.

Une grace.... véritablement particuliere....

LA MARQUISE.

On m'a dit qu'elle étoit de l'auteur de la piece nouvelle qu'on donne aujourd'hui....

HENRIETTE.

Je n'en crois rien; il n'a jamais rien fait dans ce genre....

LA MARQUISE.

Oh non, il n'a pas assez d'esprit pour cela.

LE CHEVALIER.

Au ton de la chanson, je parierois que c'est l'ouvrage d'un homme du monde....

HENRIETTE.

Fi donc, quelle idée !....

LA MARQUISE.

Elle a raison, les vers sont trop bien faits... trop exacts....

LE CHEVALIER.

Cependant....

LA MARQUISE.

Comment !... quelle mine vous faites, che-

valier ! Ah ! j'en ſuis ſûre, il connoît l'auteur... A préſent vous n'aurez pas un inſtant de repos que vous ne nous l'ayez nommé. Henriette, joignez-vous à moi....

HENRIETTE.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Mais quelle folie !... En vérité, j'ignore....

LA MARQUISE.

Non, non : vous êtes inſtruit, je le vois clairement.... parlez-nous franchement.... Entre nous, cette confidence ne peut être dangereuſe ; d'ailleurs cette chanſon n'eſt au fond qu'une plaiſanterie fort innocente : ainſi vous ne compromettrez point l'auteur en le nommant... Allons, allons, répondez-nous, eſt-ce Dorval ?

LE CHEVALIER.

Dorval faire des vers !...

LA MARQUISE.

C'eſt donc Sainville ?

LE CHEVALIER.

Pas davantage.....

HENRIETTE *à part.*

Ah, que je crains que la marquiſe n'ait eu raiſon !...

LA MARQUISE.

Enfin, c'eſt.....

LE CHEVALIER.

Ecoutez, je vais ſatisfaire votre curioſité; mais il faut auparavant que mademoiſelle m'aſſure que cet aveu ne lui donnera pas une opinion déſavantageuſe du caractere de l'auteur.....

LA MARQUISE.

Mais, vous croyez donc qu'Henriette eſt bien prude, bien provinciale.

HENRIETTE *à part.*

Je ſuis au ſupplice!

LA MARQUISE.

Avec toutes vos façons vous l'impatientez.

LE CHEVALIER.

Eh bien, qu'elle m'ordonne de parler.

HENRIETTE.

Moi, monſieur?.... En vérité, je n'ai plus à cet égard la moindre curioſité....

LA MARQUISE.

Vous l'entendez, elle eſt piquée....

LE CHEVALIER.

Vous le voulez..... L'auteur...

HENRIETTE *faisant quelques pas pour s'en aller.*

Il suffit.... Je n'en veux pas entendre davantage....

LE CHEVALIER *la retenant par sa robe.*

Arrêtez.....

LA MARQUISE.

Elle est réellement fâchée... Aussi vous vous êtes trop fait prier....

LE CHEVALIER.

Ah! j'allois le lui dire....

LA MARQUISE.

Finissez donc..... (*Henriette fait un mouvement.*)

LA MARQUISE.

Elle va vous échapper encore.

LE CHEVALIER.

Eh! c'est moi, c'est moi....

HENRIETTE *à part.*

Ah Dieu!

LA MARQUISE.

Réellement? l'auteur de la chanson?...

LE CHEVALIER.

C'est moi, c'est moi.... Etes-vous contente;

mademoiſelle, & m'allez-vous bouder encore?....

HENRIETTE.

Quoi, ſe peut-il!...

LA MARQUISE *en riant.*

Comment, c'eſt vous!..., Ah! vous êtes une charmante créature.....

HENRIETTE *à part.*

Je ſuis outrée!...

LE CHEVALIER.

Je me permis cette plaiſanterie à un ſouper chez Sainville, entre gens ſûrs... On fit des couplets, celui-ci m'échappa; malgré moi cet impromptu s'eſt répandu, & a fait fortune...

UN LAQUAIS *ſurvenant, au chevalier.*

M. le baron vous demande, monſieur, pour jouer au billard...

HENRIETTE.

Allez, monſieur, ne le faites point attendre.

LE CHEVALIER *à Henriette.*

Vous n'êtes plus, j'eſpere, fâchée contre moi.

HENRIETTE.

Pourriez-vous le croire?...

LE CHEVALIER.

Ah! ſûrement, lorſqu'on a votre eſprit, on

ne peut prendre un badinage pour une méchanceté...

HENRIETTE.

Allez donc, monsieur, retrouver mon oncle...

LE CHEVALIER.

J'y vais... Mais de grace, que je puisse ce soir vous entretenir un instant...

HENRIETTE.

Oui, oui; mais allez sans différer davantage...

LE CHEVALIER.

J'obéis à vos ordres; cependant qu'ils sont durs lorsqu'ils m'éloignent de vous! (*Il lui baise la main & sort.*)

---

## SCENE VI.

### LA MARQUISE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Le monstre!...

LA MARQUISE.

Eh bien! vous avois-je trompée?...

HENRIETTE.

Vous venez de me rendre un bien grand ſervice, car j'eſpere que vous me connoiſſez aſſez pour être certaine à préſent que je le hais... que du moins je le mépriſe trop pour ne pas abjurer à jamais tous les ſentimens que j'eus pour lui...

LA MARQUISE.

Ah!... j'aimerois mieux vous voir une colere moins vive, une indignation plus tranquille...

HENRIETTE.

Je le déteſte, vous dis-je... Oui... un inſtant de plus, & j'éclatois... Mais je me ſuis défiée de mon premier mouvement, j'ai voulu me donner le tems de réfléchir à la maniere dont je dois me venger de tant de noirceur, de perfidie, de fatuité... Pour la premiere fois de ma vie, j'ai compris que la vengeance pouvoit avoir des charmes!...

LA MARQUISE.

Eh, ne vous vengez que par l'oubli!...

HENRIETTE.

Il eſt ſorti ſans ſe douter ſeulement qu'il m'eût offenſée...

LA MARQUISE.

Enivré de son succès & de sa prétendue gloire, il est persuadé, je vous assure, qu'il vient de s'acquérir un droit de plus à votre tendresse... Vous avez vu avec quelle facilité il a fait l'aveu qui le perdoit auprès de vous; aveu que j'aurois même obtenu plus tôt, si vous m'eussiez mieux secondée...

HENRIETTE.

Depuis une heure, que mon sort est changé!... Quelle douce illusion vous avez détruite!.... Quel plaisir trouviez-vous à me désespérer?

LA MARQUISE.

Comment?...

HENRIETTE.

Mon erreur me rendoit heureuse; pourquoi me la ravir?... Vous deviez prévoir que vous ne pouviez que déchirer mon cœur, & non le guérir... Pensez-vous même m'avoir entiérement désabusée? Non, je ne le suis point, je ne veux pas l'être... (*Elle tombe sur une chaise.*) Epargnez-moi vos conseils, abandonnez-moi à ma triste destinée.

LA MARQUISE.

O malheureuse Henriette! voyez les pleurs que vous m'arrachez....

HENRIETTE.

Ah! madame. . . quel excès de foibleſſe je viens de vous laiſſer voir! . . .

LA MARQUISE.

Une ame ſi ſenſible pourroit-elle ſe refuſer aux douces conſolations que fait offrir l'amitié?

HENRIETTE.

Hélas!... penſez-vous que ſon cœur ſoit entiérement corrompu? . . .

LA MARQUISE.

Il n'eſt pas né méchant, on l'aſſure, je le crois; mais à quoi peut ſervir le ſeul inſtinct d'un heureux naturel, lorſqu'on a l'eſprit aſſez gâté pour n'oſer paroître ſenſible & bon, & pour trouver la vertu ridicule? . . . .

HENRIETTE.

Eſt-il poſſible, ô ciel, qu'un ſemblable caractere puiſſe exiſter! . . .

LA MARQUISE.

Et cependant les méchans par air ſont auſſi communs aujourd'hui que l'étoient autrefois les faux dévots. . .

HENRIETTE.

Je ne veux point chercher à diminuer les torts affreux du chevalier de Semur; mais il

eſt peut-être plus excuſable qu'un autre ; il eſt foible & facile, il forma des liaiſons dangereuſes ; & ſans parler de ſes deux amis, Dorval & Sainville, pouvoit-il conſerver tous ſes principes en s'attachant à la comteſſe ? . . . Plus il étoit ſincere & naturel, plus il devoit être choqué de tant d'affectation, excédé d'entendre répéter ſans ceſſe l'éloge de la *bienfaiſance*, de la *vertu* & de la *ſenſibilité*, par une perſonne d'un caractere ſemblable ; le mépris de l'hypocriſie le fit tomber dans l'extrêmité contraire ; égarement, j'en conviens, auſſi vicieux & plus abſurde encore que celui qu'il vouloit éviter, mais qui du moins prenoit ſa ſource dans cette noble averſion qu'une ame honnête reſſent toujours pour l'artifice & la fauſſeté.

LA MARQUISE.

Tout cela eſt vraiſemblable ; mais enfin le mal eſt fait, & ſongez, Henriette, qu'il eſt peut-être moins difficile de déraciner les vices du cœur que de corriger les travers de l'eſprit.

HENRIETTE.

Plus j'y penſe, plus je le trouve coupable d'avoir fait cette chanſon. . . . contre mon oncle, contre une perſonne qui m'eſt ſi chere, &

qu'il paroît aimer... Cependant il n'attaque, de votre aveu même, ni sa réputation, ni... le fond de son caractere!... Cette action sûrement est très-condamnable... elle est criminelle à mes yeux... mais elle n'est pas atroce... elle n'est même pas noire.... Je suis sûre qu'il pardonneroit de tout son cœur une semblable plaisanterie, & qu'il en riroit le premier...

LA MARQUISE.

Oui, si l'on n'attaquoit que son honneur; mais pour un ridicule, il n'entendroit pas raillerie....

HENRIETTE.

Enfin!... je vous l'avoue, je ne puis me persuader encore qu'il soit impossible de le ramener de ses égaremens....

LA MARQUISE.

Il n'est donc plus *un monstre?* C'est ainsi pourtant que vous l'appelliez tout-à-l'heure...

HENRIETTE.

Il est foible, inconséquent, léger.... mais il est sensible... Et, par exemple, je le crois incapable de faire une noirceur.... Au reste, je le connois assez maintenant pour être dans une juste défiance: je vous promets de l'étudier, de

l'obſerver & de l'éprouver encore ; & croyez que j'ai trop d'intérêt à ne pas m'abuſer davantage pour chercher à me faire illuſion.

LA MARQUISE.

Je connois votre raiſon & votre délicateſſe, & j'eſtimerai en vous juſqu'à la peine que vous éprouverez en renonçant à un engagement qu'on ne doit ni former avec facilité, ni rompre légérement. Mais allons retrouver votre oncle ; car voici l'heure de la promenade. Venez, ma chere Henriette. . . .

HENRIETTE.

Allons, & cachons s'il ſe peut la cruelle agitation de mon ame. . . (*Elles ſortent.*)

## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, VOLSAIN.

VOLSAIN.

NON, mademoiſelle, ce n'eſt point mon intérêt perſonnel qui me fait deſirer un moment d'entretien, c'eſt le vôtre : je vois que vous êtes

agitée, que vous souffrez. . . &. . . oserois-je vous le dire ? je crois savoir ce qui vous afflige...

HENRIETTE.

Non, la marquise seule auroit pu vous en instruire : vous ne l'avez point vue en particulier depuis le dîner, puisqu'elle ne m'a pas quittée ; ainsi. . .

VOLSAIN.

Je ne sais rien par elle, il est vrai ; mais la profonde tristesse où vous êtes plongée, m'a fait aisément deviner la vérité... Parlons sans détour ; j'ai appris aujourd'hui que quelques personnes ont accusé le chevalier de Semur d'avoir fait une méchanceté qui devroit en effet vous être bien sensible. . .

HENRIETTE.

Je vous avoue, monsieur, qu'il me semble que vous deviez moins que tout autre me parler de cette histoire...

VOLSAIN.

Je ne vous en parle, mademoiselle, que pour justifier mon rival...

HENRIETTE.

Le justifier !...

VOLSAIN.

Que m'importe de le ſervir en vous éclairant, ſi je puis diſſiper votre peine, & du moins obtenir votre eſtime?...

HENRIETTE.

De grace, expliquez-vous, monſieur.

VOLSAIN.

Ce vaudeville que la calomnie attribue au chevalier de Semur...

HENRIETTE.

Eh bien?...

VOLSAIN.

Il n'eſt point de lui...

HENRIETTE.

Si c'eſt là, monſieur, tout ce que vous aviez à me dire, nous pouvons terminer cette converſation.

VOLSAIN.

Vous ne me croyez point?.... Je n'imaginois pas que vous fuſſiez prévenue à cet excès!... Je vous le répete, mademoiſelle, le chevalier de Semur n'eſt point l'auteur de cette chanſon, & j'en ai la preuve inconteſtable...

HENRIETTE.

Cette prétendue preuve ne peut être que

chimérique..... Ne me retenez plus, je vous en prie.

VOLSAIN.

Un moment... Quoi qu'il puiſſe m'en coûter, je dois vous déſabuſer... Enfin, mademoiſelle, cette chanſon n'eſt point nouvelle; il y a plus de trente ans qu'elle fut faite contre un certain baron, dont le nom ſe trouve imprimé dans ce livre à la tête du couplet. Tenez, liſez... (*Il tire un livre de ſa poche & le lui donne.*)

HENRIETTE.

Seroit-il poſſible! O ciel!...

VOLSAIN.

Liſez, liſez, mademoiſelle, & calmez-vous. On m'avoit dit hier que le chevalier avoit fait ce couplet; je n'en crus rien. Je priai un homme de lettres de mes amis de tâcher d'en découvrir l'auteur; & il vient de m'envoyer ce recueil de chanſons, qui eſt devenu aſſez rare, & que ſans doute le chevalier ne connoît pas: ainſi le haſard m'a fourni l'occaſion de le juſtifier à vos yeux, mieux peut-être qu'il ne l'auroit pu lui-même.

HENRIETTE *à part.*

Il eſt donc auſſi fat, auſſi menteur que méchant!

chant ; ah, grand Dieu ! . . . . (*haut.*) Je n'oublierai de ma vie, monſieur, la généroſité que vous venez de me montrer ; & je ſouhaite, pour votre bonheur, que toutes les preuves que vous en pourrez donner encore à l'avenir, ne faſſent jamais plus de tort à vos intérêts perſonnels. . . .

VOLSAIN.

Que ſignifient ce diſcours & cette cruelle ironie ! . . .

HENRIETTE.

Le tems vous fera connoître que je ne parle que trop ſérieuſement ; mais j'apperçois la comteſſe. Adieu ; de grâce, ne me ſuivez point. (*Elle ſort.*)

VOLSAIN.

Hélas ! . . . que dois-je penſer ? . . .

## SCENE II.

VOLSAIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh mon Dieu ! Volſain, que diſiez-vous donc à Henriette ? Elle a l'air bien attendrie, bien émue ! . . .

VOLSAIN *rêvant toujours ſans répondre à la comteſſe.*

Allons la retrouver ; il faut la faire expliquer ; je ne puis ſupporter cette pénible incertitude. . . . ( *Il ſort.* )

LA COMTESSE.

Elle pleuroit. . . . Volſain paroît hors de lui. . . Certainement ils ſont d'intelligence...

## SCENE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

VENEZ, venez, chevalier ; j'ai une aſſez plaiſante nouvelle à vous apprendre : voyons un peu comment vous la ſoutiendrez. . .

LE CHEVALIER.

De quoi s'agit-il ? . . .

LA COMTESSE.

D'Henriette.

LE CHEVALIER.

Comment ? . . .

LA COMTESSE.

Eh mais ! . . . . vous rougiſſez, je crois... Allons, je me tairai. . . .

LE CHEVALIER.

Ah ! de grace. . .

LA COMTESSE.

Laiſſez-moi donc d'abord vous préparer. . .

LE CHEVALIER.

Enfin, Henriette. . . .

LA COMTESSE.

Eh bien, cette Henriette ſi ſenſible, ſi délicate, ſi tendre, Henriette ne vous aime plus.

LE CHEVALIER *en riant.*

Vous croyez cela ?

LA COMTESSE.

Oh, je ſais que vous avez un grand fonds de confiance.

LE CHEVALIER *malicieuſement.*

Et vous ſavez peut-être auſſi que je ne ſuis pas ſi difficile à tromper que je le penſe ? . . Mais revenons à ce que vous diſiez : ſur quoi jugez-vous donc qu'Henriette a ceſſé de m'aimer ? . . . .

LA COMTESSE.

Plaiſanterie à part, je crois que vous avez un rival que vous devez craindre ; c'eſt un

homme de mérite, plein de raiſon, d'une excellente réputation....

LE CHEVALIER.

Oh, ce portrait me raſſure; je craindrois infiniment davantage une mauvaiſe tête; les femmes n'aiment que les étourdis.

LA COMTESSE.

Dans ce cas vous ſeriez ſûr d'obtenir la préférence.....

LE CHEVALIER.

Je parie que ce rival redoutable, c'eſt Volſain?....

LA COMTESSE.

Préciſément.

LE CHEVALIER.

De bonne-foi, penſez-vous qu'il puiſſe m'alarmer? Un pédant, le plus triſte mortel, le plus empeſé!....

LA COMTESSE.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il eſt amoureux, qu'il eſt écouté, qu'ici même tout-à-l'heure il entretenoit Henriette qui, lorſque j'ai paru, s'eſt éloignée précipitamment avec l'air fort embarraſſé & des yeux remplis de larmes....

LE CHEVALIER *en riant.*

*Des yeux remplis de larmes !* .... Quelle hiſtoire ! ... Au reſte, elle pleuroit peut-être d'ennui, cela eſt très-poſſible.

LA COMTESSE.

Eh bien, moi, je vous prédis que cet homme que vous mépriſez tant, l'emportera ſur vous, ſi vous n'y prenez garde. Henriette au moins l'eſtime. Si le baron découvre que vous avez fait une chanſon contre lui, certainement il vous donnera l'excluſion ; & alors Volſain....

LE CHEVALIER.

Cela, par exemple, pourroit arriver..... D'ailleurs, Volſain eſt ici la ſeule perſonne qui puiſſe me nuire ; ainſi il faut le faire chaſſer... Vous vous chargerez de cette entrepriſe, par amitié pour moi, & par haine pour lui....

LA COMTESSE.

Moi, je ne hais point Volſain.

LE CHEVALIER.

Volſain, l'ami de la marquiſe que vous avez toujours déteſtée ; Volſain que vous venez de louer dans l'inſtant pour m'inquiéter, mais avec qui vous m'avez fait rompre il y a trois ans ; Volſain, dont vous m'avez dit ſi ſouvent

tant de mal, vous ne le haïſſez pas? .... De grace, ayez donc un peu plus de mémoire, quand vous aurez la prétention de me tromper .....

LA COMTESSE.

Je ne l'aime point, il eſt vrai; mais je me plais à rendre juſtice aux gens même pour leſquels j'ai de l'averſion....

LE CHEVALIER.

J'admirerai cette grandeur d'ame tant que vous voudrez, pourvu que vous le faſſiez chaſſer.... Vous avez tout pouvoir ſur le baron; ainſi rien ne vous ſera plus facile.....

LA COMTESSE.

Au vrai, je n'ai nul talent pour nuire.....

LE CHEVALIER.

Bon! vous êtes trop modeſte; vous ne connoiſſez pas vos forces.... Il me vient une idée très-gaie.... perſuadez au baron que Volſain eſt l'auteur de la chanſon....

LA COMTESSE.

Mais ſongez-vous à ce que vous me propoſez?....

LE CHEVALIER.

Oui, je vois bien ce que je perds, ce que

je ſacrifie.... N'importe, je m'y réſous....

LA COMTESSE.

De quel ſacrifice parlez-vous?...

LE CHEVALIER.

Mais d'un très-grand; celui de ma chanſon.... En l'attribuant à Volſain, je riſque, ſi la nouvelle s'en répand, de lui faire un honneur très-fait pour le conſoler....

LA COMTESSE.

Et d'ailleurs, vous ne voyez dans cette action aucune apparence de méchanceté? Vous ne craignez pas?....

LE CHEVALIER.

Comment donc! faire paſſer un ſot pour un homme d'eſprit, appellez-vous cela une méchanceté?...

LA COMTESSE.

Il eſt certain que ce ſeroit un moyen preſque ſûr de perdre Volſain auprès du baron, & en même tems auprès d'Henriette; mais....

LE CHEVALIER.

Ah! il y a ici une petite difficulté; c'eſt qu'Henriette eſt dans ma confidence....

LA COMTESSE.

Comment! Henriette ſait que vous avez fait cette chanſon?...

LE CHEVALIER.

Assurément ; je le lui ai dit, & elle en est charmée.....

LA COMTESSE.

Cela est surprenant!

LE CHEVALIER.

Ainsi vous voyez qu'il ne faut pas que le baron en parle à sa niece, & qu'il renvoie Volfain sans en dire les raisons : voilà à peu près le plan de l'entreprise.

LA COMTESSE.

Il est beau & profond sur-tout. J'entends quelqu'un ; c'est Dorval. Je vous laisse avec lui, & vais songer à vos affaires.

## SCENE IV.

LE CHEVALIER, DORVAL.

LE CHEVALIER.

Je dois m'en rapporter à elle pour conduire une intrigue ; elle m'a prouvé qu'elle s'y entendoit mieux que personne. ...

DORVAL.

Chevalier, je me trouve à propos ; je

viens t'avertir qu'il se trame ici quelque chose contre tes intérêts. Après m'être promené dans le parterre, je suis entré dans le petit pavillon qui le termine, & j'y ai trouvé Henriette, la marquise & Volsain ; ils ont été pétrifiés à ma vue, d'autant plus qu'Henriette pleuroit...

LE CHEVALIER.

Comment, encore!... Mais à qui en a-t-elle donc?...

DORVAL.

On veut, je le parierois, la déterminer en faveur de Volsain ; & ces pleurs annoncent qu'elle te regrette, mais qu'elle te sacrifie...

LE CHEVALIER.

Non, je ne puis le croire... Je veux l'aller chercher, & m'expliquer avec elle...

DORVAL.

Tu ne la verrois point en particulier ; elle est toujours avec la marquise, dans ce même pavillon où je les ai rencontrées : j'ai placé Flamand au bout de l'allée ; aussi-tôt qu'elles rentreront au château, il viendra m'avertir ; alors tu iras la trouver... Ce mariage est une très-bonne affaire, il ne faut pas le manquer... La petite personne a du goût pour toi ; mais la

marquiſe la gouverne, & protege Volſain... Auſſi tu as fait une grande faute : il falloit te déclarer amoureux de la marquiſe, afin de la brouiller avec Henriette...

LE CHEVALIER.

J'y ai penſé : mais j'ai craint, je te l'avoue, l'ennui qui pouvoit réſulter de cette facétie ; car la marquiſe eût fort bien pu la prendre ſérieuſement ; je ſuis même fondé à croire qu'elle s'y ſeroit prêtée d'aſſez bonne grace...

DORVAL.

Ah, ah, cette femme de bien !...

LE CHEVALIER.

Oui, oui, *femme de bien* : j'imagine qu'il y a plus d'un jour que tu ne crois plus à cette chimere-là... Je t'aſſure que dans un autre genre, la marquiſe eſt tout auſſi prude que la comteſſe...

DORVAL.

Ma foi, à ta place, j'aurois tenté l'aventure, d'autant mieux qu'elle eſt encore jeune & belle ; mais à propos de la comteſſe, ſais-tu ce qu'on dit ici dans la maiſon, à ce que j'ai appris aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Quoi donc ?

DORVAL.

Qu'elle travaille auprès du baron ; non pour toi, mais pour elle...

LE CHEVALIER.

Comment ? qu'elle veut l'épouſer ?

DORVAL.

Juſtement.... Le baron eſt riche, il a un beau nom, la comteſſe eſt ambitieuſe ; elle ne peut ſouffrir Henriette : elle ne ſeroit pas inſenſible au plaiſir de la fruſtrer de cette grande fortune qu'elle attend de ſon oncle...

LE CHEVALIER.

Mais l'idée me paroît lumineuſe, il y auroit du génie dans ce projet. . . Cependant, j'en ſuis ſûr, la comteſſe ne l'oſeroit tenter ; il me ſeroit ſi facile de la dévoiler aux yeux du baron ! J'ai toutes ſes lettres : il eſt vrai qu'elle s'y exprime avec toute la prudence que la défiance & la fauſſeté peuvent donner ; mais le plus ſage s'oublie quelquefois. ( *Il tire un portefeuille de ſa poche.* ) Et, par exemple, en voici une dans laquelle le baron n'eſt pas ménagé... Tiens, lis... La comteſſe croit bonnement que

j'ai brûlé celle-ci : je le lui ai dit si naturellement qu'elle en eſt intimement perſuadée...

DORVAL *liſant toujours.*

Un ſot, un imbécille !...

LE CHEVALIER.

Oh ! la lettre eſt parfaite d'un bout à l'autre...

DORVAL.

C'eſt un excellent titre, & bon à conſerver... Mais par quel haſard, chevalier, portes-tu tout ce fatras de lettres?...

LE CHEVALIER.

Par *ſentiment* d'abord, & puis auſſi parce que j'ai quelqu'envie d'en faire un ſacrifice, pour peu qu'il ſoit deſiré...

DORVAL.

Tu crois qu'Henriette eſt jalouſe?

LE CHEVALIER.

Oh ! ſûrement, toutes les femmes s'amuſent à cela : un ſacrifice, une petite perfidie faite pour elles, les enchantent.

DORVAL.

Oui; mais, je t'en prie, dans le ſacrifice que tu médites, ne comprends pas la lettre que je viens de lire...

LE CHEVALIER.

Oh! non, il faut réserver celle-là pour le baron, dans le cas où madame la comtesse auroit la tentation de l'épouser. Aussi n'est-elle pas dans le porte-feuille...

DORVAL.

Ma foi, je l'admire : la comtesse qui se croit pourvue de tant de finesse, aura trouvé son maître ; j'en suis comblé !...

LE CHEVALIER.

L'orgueil ne me rend point ingrat, je me plais à convenir que je lui dois l'heureux développement des talens qui peut-être renverseront ses desseins...

DORVAL

Oh, tu avois de grandes dispositions !... N'entends-je pas la voix d'Henriette ?...

LE CHEVALIER.

Oui, c'est elle en effet...

DORVAL.

Elle est seule, tu pourras t'expliquer sans contrainte... Elle s'avance ; adieu. ( *Il sort.* )

LE CHEVALIER.

Ne négligeons rien pour dissiper ses inquiétudes, s'il est vrai qu'elle en puisse éprouver.

## SCENE V.

LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE *à part.*

Le voici!... je tremble!...

LE CHEVALIER.

J'allois vous chercher, mademoiselle...

HENRIETTE.

Et moi-même, monsieur, je desirois vous parler...

LE CHEVALIER.

Quel air triste & sévere!... Ah! je ne le vois que trop, on veut vous prévenir contre moi; & ce que je n'aurois jamais cru... Hélas! on y parvient...

HENRIETTE.

Je n'emploierai point de vains détours pour vous dissuader : oui, mon cœur est changé; mais n'en accusez que vous seul...

LE CHEVALIER.

Votre cœur est changé!... Ces mots cruels peuvent sortir de votre bouche!... O ciel! Eh, qu'ai-je donc fait?...

HENRIETTE.

Cette queſtion ſeule vous nuit plus auprès de moi que toutes vos actions. . . . Oui, du moins, ſi vous ſentiez vos torts, j'oſerois me flatter encore que le tems & la réflexion pourroient vous rendre à la vertu. . . .

LE CHEVALIER.

Vous m'étonnez, vous me cauſez la plus affreuſe inquiétude! . . . Eh bien! s'il eſt vrai que je ſois dépourvu de raiſon, l'amour me reſte, il ſuffira pour m'éclairer. Dépeignez-moi mes fautes, & ſoyez ſûre que je déteſterai, que j'abjurerai tout ce qui peut vous déplaire.

HENRIETTE.

Il me ſeroit impoſſible de vous détailler tous les ſujets de plainte que vous m'avez donnés; je puis vous condamner en ſecret, & former peut-être le deſſein de me détacher de vous: mais je ne pourrois ſupporter votre confuſion, & j'aurois plutôt la force de rompre avec vous, que celle de vous faire rougir à mes yeux. . .

LE CHEVALIER.

Quel langage! . . Eh! comment voulez-vous que je puiſſe me défendre, ſi vous me laiſſez ignorer? . . . .

HENRIETTE.

Interrogez votre cœur... &, si vous l'osez, questionnez-moi, je vous répondrai.

LE CHEVALIER.

Quand vous m'accusez, je sens que je dois être coupable... C'en est donc fait, Henriette, vous abandonnez!... Je puis m'être égaré, je puis être insensé; mais je vous adore, je méritois de l'indulgence.... Je suis digne au moins de votre pitié; me la refuserez-vous?... Ce cœur jadis si tendre pour moi, m'est-il fermé sans retour?... (*Il se jette à ses pieds.*) Non, je ne puis le croire; je vous aime trop pour ne pas oser espérer encore un pardon, sans lequel la vie me seroit odieuse....

HENRIETTE.

Ah!... si je pouvois compter sur vos promesses!...

LE CHEVALIER.

Eh! pourriez-vous douter de votre empire sur moi? Ah! parlez; qu'exigez-vous?...

HENRIETTE.

Renoncez donc aux faux airs, qui d'abord ne rendent que ridicule, mais qui bientôt finissent par corrompre. Cessez de juger les hommes

&

& le monde d'après le cercle étroit où vous avez vécu ; ceſſez de vouloir vous perſuader que la vertu n'eſt qu'une chimere. Ah ! ſuivez les nobles mouvemens qu'elle inſpire, & vous ne douterez plus de ſon exiſtence. Le deſir de briller & de faire admirer votre eſprit, vous éloigne d'elle ; & cependant c'eſt par elle ſeule qu'on peut être véritablement diſtingué. Eh quoi donc, penſez-vous attirer les yeux & vous ſingulariſer en paroiſſant n'avoir aucuns principes ? Quelle eſt votre erreur ! vous ne faites que vous confondre dans la foule. La claſſe la plus nombreuſe, comme la plus mépriſable, eſt celle dans laquelle vous vous êtes placé ; & c'eſt la vanité qui vous la fit choiſir. . . . Ah ! ſans un cœur droit & pur, l'amour-propre ne peut que nous égarer & nous empêcher d'atteindre le but même qu'il ſe propoſe. . . . Ce diſcours, je le vois, vous étonne & vous déplait ; bleſſer votre orgueil, c'eſt riſquer peut-être d'anéantir à jamais tous les foibles droits que j'ai ſur votre cœur. . . .

LE CHEVALIER.

Que dites-vous ? . . . Non, la vérité dans votre bouche doit perdre tout ce qu'elle peut

avoir de choquant & d'auſtere, . . Je brûle du deſir de ſuivre les loix que vous daignerez m'impoſer ; achevez de m'éclairer, je me ſoumets à tout. . . .

HENRIETTE.

Auriez-vous le courage de rompre entiérement des liaiſons indignes de vous ? Pourriez-vous enfin me ſacrifier de prétendus amis ? . . .

LE CHEVALIER.

Vous voulez parler de Dorval & de Sainville ?

HENRIETTE.

Oui. Ceſſez de les voir. . . & je ſuis ſatisfaite.

LE CHEVALIER.

Et. . . vous n'exigez pas. . . d'autre ſacrifice ?

HENRIETTE.

Non. . . ne craignez rien. . .

LE CHEVALIER.

Je dois donc vous prévenir. ( *Il tire de ſa poche le porte-feuille.* ) Ce porte-feuille contient un portrait, des lettres. . . .

HENRIETTE.

Eh bien ? . . .

LE CHEVALIER.

Les remettre en vos mains, c'eſt vous aſſurer mieux que ne le pourroient faire tous mes diſcours, que jamais. . .

HENRIETTE.

Eh ! qui vous demandoit un semblable sacrifice ? . . .

LE CHEVALIER.

Il m'est encore plus doux de vous l'offrir que de vous l'accorder.

HENRIETTE.

Quoi ! . . . . ( *Elle s'arrête & dit après un moment de réflexion :* ) Je l'accepte. . . . Donnez. . . . ( *Elle prend le porte-feuille.* )

LE CHEVALIER.

J'ose me flatter qu'il ne vous reste plus de craintes. . . .

HENRIETTE.

Du moins. . . . . je n'ai plus de doutes. . . Je sais en effet à quoi m'en tenir. . . . Mais il est tems de terminer enfin une si longue conversation ; permettez-moi de vous quitter, & d'aller réfléchir en liberté sur tout ce que je viens d'entendre.

## SCENE VI.

LE CHEVALIER *seul.*

Je demeure pétrifié. . . De quel œil froid &

dédaigneux elle accepte un ſacrifice que j'imaginois devoir lui être ſi agréable !... Eſt-ce artifice, diſſimulation ? ... Je n'y comprends rien ; & quel caractere impérieux & décidé elle m'a montré !... comme elle m'a prêché, ſermonné !.... C'en eſt fait ; ſi je l'épouſe, je ſuis ſubjugué, perdu !... Plus j'y penſe, & plus je vois clairement que nous ne nous convenons ni l'un ni l'autre.... Cependant je l'aime.... Mais ce dernier entretien m'a donné pour elle un certain ſentiment de crainte que je ne puis définir, & qui s'accorde mal avec l'amour.... Ah ! quel parti dois-je prendre ? Que je ſuis agité, troublé, & peu d'accord avec moi-même !.... Allons trouver le baron ; qu'il faſſe expliquer ſa niece, & que du moins mon ſort ſoit décidé avant la fin du jour. ( *Il ſort.* )

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OUI, c'eſt ſa deſtinée de ſe perdre dans votre eſprit, en croyant toujours s'y établir... Il a cru, n'en doutez pas, en vous ſacrifiant ces lettres, vous flatter, vous ſéduire & vous ſubjuguer à jamais...

HENRIETTE.

Se peut-il qu'il n'ait pas remarqué l'horreur que m'inſpiroit un procédé ſi révoltant ?... Et j'ai pu l'aimer !... En le quittant, j'ai été chercher mon oncle ; dans mon premier mouvement, je voulois lui tout déclarer, & rompre à l'inſtant même un engagement ſi peu digne de moi....

LA MARQUISE.

Mais le baron, m'a-t-on dit, eſt allé faire une viſite dans le voiſinage, & n'eſt pas encore rentré...

HENRIETTE.

Oui : ainſi je n'ai pu lui parler ....

LA MARQUISE.

N'attendez-vous pas ici la comteſſe ? ...

HENRIETTE.

Je l'ai fait prier d'y venir ; je veux l'entretenir un moment.

LA MARQUISE.

Je crois pénétrer votre deſſein...

HENRIETTE.

Je lui rendrai ſes lettres.

LA MARQUISE.

Elles ne ſont donc dans vos mains que par une trahiſon ? J'approuve l'uſage que vous en voulez faire ; . . . mais pourquoi ne pas les envoyer à la comteſſe par une main inconnue ? Pourquoi les donner vous-même, & vous expoſer au reſſentiment d'une femme outragée ? ....

HENRIETTE.

Du caractere dont elle eſt, je ne doute pas que la colere ne la porte à dire ce qu'elle fait contre le chevalier ; & de cette maniere j'en découvrirai peut-être des torts qui me ſont inconnus.....

...

LA MARQUISE.

Ah! n'en savez-vous pas assez?

HENRIETTE.

Mon parti est pris, soyez-en bien sûre.... Il a rompu tous les liens si chers qui m'attachoient à lui.... Et dans quel moment! Quand j'étois prête à tout pardonner, à tout oublier!.... Il me dévoile le caractere le plus vil, le plus noir!... De sang-froid, sans nécessité, il abuse de la confiance d'une femme qui peut être mépriſable à nos yeux, mais qui devoit du moins l'enchaîner à jamais par la reconnoissance; & il me mépriſe assez, ou plutôt il est assez enivré par l'excès de sa fatuité, pour imaginer me plaire en me faisant cet odieux sacrifice!... Enfin, il ne m'est plus possible de m'abuser: je le mépriſe, je le dois....

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ces larmes ameres que vous ne pouvez retenir?.... Henriette, ma chere Henriette, vous l'aimez encore....

HENRIETTE.

Non, non: dans un cœur honnête l'amour ne peut survivre à l'estime; mais je regrette, je l'avoue, la perte d'un sentiment dont j'at-

tendois le bonheur de ma vie ; & s'il faut ne vous rien diſſimuler, en dépit de la colere & de l'indignation que j'éprouve, la pitié ſe fait encore entendre au fond de cette ame déchirée.... Ce ſentiment me peſe & me trouble.... Je vous le répete, je renonce à lui pour toujours ; l'honneur & la raiſon m'en impoſent la loi.... Mais malgré ſes vices, ſes travers, il m'aime ; il me regrettera..... Cette idée me tourmente.... Je verrai couler ſes larmes, je ſerai témoin de ſon déſeſpoir..... Ah, pour m'affranchir d'un ſi cruel ſupplice, que ne peut-on me prouver qu'il n'eut jamais pour moi le ſentiment que je lui ſuppoſe !.... Car enfin, que lui répondrai-je s'il me dit : " J'avoue tous „ mes torts, ils ſont affreux ; mais je n'en ai „ point avec vous. Lorſque vous étiez ſans „ fortune, je demandois votre main : vous „ m'aſſurâtes que la conſtance pourroit ſeule „ l'obtenir ; je n'ai jamais ceſſé de vous aimer : „ & vous m'abandonnez ! & pour prix de tant „ d'amour, vous faites le malheur éternel de „ ma vie !.... „

LA MARQUISE.

S'il parle ainſi, il obtiendra ſa grace !

HENRIETTE.

Ah! pourriez-vous croire?....

LA MARQUISE.

Mais comment eſt-il poſſible que vous reſſentiez une compaſſion ſi tendre pour un objet qui la mérite ſi peu; tandis que vous la refuſez à Volſain, ſi digne de vous intéreſſer par ſes vertus & ſa paſſion?

HENRIETTE.

Ah! de grace, ne me parlez jamais de Volſain.

LA MARQUISE.

Eh quoi donc, je vous ai vue aujourd'hui même le louer avec tant de plaiſir; vous me vantiez ſa généroſité. ...

HENRIETTE.

Ah, je n'étois pas à plaindre alors autant que je le ſuis maintenant! ... Le malheur quelquefois aigrit & rend injuſte; je l'éprouve & j'en conviens..... Les vertus de Volſain, loin de diſpoſer mon cœur à l'aimer, n'excitent en moi qu'un ſentiment pénible, mêlé d'amertume & d'envie.... Enfin, les avantages trop réels que je ſuis forcée de lui reconnoître ſur le chevalier de Semur, ne font qu'augmenter encore l'éloignement que j'ai pour lui.... Qu'il ceſſe

donc de prétendre à ma main, il ne l'obtiendra jamais ; tout amant déformais ne peut me paroître que ridicule autant qu'importun ; le nom seul de l'amour me déplait & me révolte. . . . . Je mépriſe le monde, je hais tous les hommes, je n'aſpire plus qu'à goûter une tranquillité qui peut-être hélas ! n'eſt pas mieux faite pour moi que le bonheur auquel j'ai renoncé. . . .

LA MARQUISE.

Le tems adoucira ces ſentimens violens, & vous fera recueillir le fruit du noble ſacrifice que vous faites à la raiſon. . . . Mais j'appercois la comteſſe. Adieu, ma chere Henriette. Je vous laiſſe à regret ; car je redoute pour vous ce pénible & fâcheux entretien (*Elle ſort.*)

## SCENE II.

HENRIETTE, LA COMTESSE.

HENRIETTE.

ELLE s'approche ! . . . Que je me ſens embarraſſée ! . . .

LA COMTESSE.

On m'a dit, mademoiſelelle, que vous deſiriez me parler.

HENRIETTE.

Oui, madame, en effet. . . . .

LA COMTESSE.

Vous paroiſſez troublée! . . . Je ne puis comprendre. . . .

HENRIETTE.

Je voulois, madame. . . vous voir ſeule. . . afin de vous donner. . . un porte-feuille. . . que. . . le haſard. . . a mis entre mes mains. . . Le voici. . . (*Elle le tire de ſa poche.*)

LA COMTESSE.

Comment?

HENRIETTE.

Vous l'aviez perdu, ſans doute. . . Je l'ai trouvé. . . & je m'empreſſe de vous le rendre. . . (*Elle le lui donne.*)

LA COMTESSE *le prenant.*

Que vois-je! . . . (*à part.*) Le perfide! . . (*haut.*) Je ſens, comme je le dois, un tel ſervice, & je me trouve véritablement heureuſe, mademoiſelle, de pouvoir ſur-le-champ vous en témoigner ma reconnoiſſance. . . *Le haſard* m'a ſervie, ainſi que vous; & me procure l'occaſion de vous rendre ce que vous faites pour moi. . . .

HENRIETTE.

Eh bien, madame ? . . .

LA COMTESSE *tirant de ſa poche le porte-feuille qui contient les lettres d'Henriette.*

J'ai trouvé auſſi ce porte-feuille, qui, je crois, vous appartient, *& je m'empreſſe de vous le rendre.* ( *Elle le lui donne.* )

HENRIETTE *à part.*

O ciel !...

LA COMTESSE.

Il eût été bien affligeant pour moi, mademoiſelle, de me voir par vous ſurpaſſée en généroſité ; mais, grace au ciel, je puis me flatter de m'être acquittée...

HENRIETTE.

Je l'avoue, madame, je reçois ces lettres avec plaiſir. Je puis me repentir de les avoir écrites ; mais du moins elles ne contiennent rien dont je doive rougir... ( *à part.* ) Ah ! ſortons ; allons cacher le trouble affreux qui me ſurmonte. ( *Elle ſort.* )

## SCENE III.

LA COMTESSE *seule.*

ELLE ſort déſeſpérée. Elle ne m'a rendu ces lettres que pour me braver; mais enfin je me ſuis vengée & d'elle & de ſon amant. . . Cependant ce n'eſt point aſſez; je ne ſuis pas encore pleinement ſatisfaite. . . Je n'ai plus rien à craindre du chevalier. . . J'ai toutes mes lettres. . . mon portrait ſur-tout, qui m'inquiétoit, & que je n'oſois redemander. . . A préſent je pourrois tirer de tout ceci un aſſez bon parti. . . Il faudroit d'abord perdre Henriette dans l'eſprit de ſon oncle. . . Le baron eſt violent, crédule & borné. . . Il me ſera facile. . . Mais le voici fort à-propos. Allons, ne perdons point de tems. . . Commençons à l'inſtant même. . .

## SCENE IV.

LA COMTESSE, LE BARON.

LE BARON.

EST-IL vrai, madame, que vous m'ayez cherché ? . . .

LA COMTESSE.

Oui, baron; & j'ai les choſes du monde les plus importantes à vous dire. . . Vous allez connoître dans toute ſon étendue l'intérêt... l'amitié ſi tendre que vous m'inſpirez. . . On vous trompe, on vous trahit. . ..Et jugez de ma ſituation. . . j'étois complice, ſans le ſavoir, des gens même qui vous abuſent. . . Je vois votre ſurpriſe. . . . . .

LE BARON.

Elle eſt extrême en effet. . . On me trompe, dites-vous; l'entrepriſe pourtant n'eſt pas facile. . . J'ai quelque pénétration. . .

LA COMTESSE.

Et voilà préciſément ce qui m'a jetée dans un étonnement dont je ne ſuis pas encore revenue. . . Qu'on m'abuſe, moi, cela n'a rien de ſingulier; j'ai la ſimplicité d'un enfant. . . Mais vous, vous, baron!...

LE BARON.

Au reſte, il ſeroit fort poſſible que j'euſſe pénétré quelque choſe de ce que vous voulez m'apprendre. . . Puiſqu'il faut vous l'avouer, j'avois déjà dans la tête pluſieurs ſoupçons vagues. . .

LA COMTESSE.

Eh bien, je l'ai penſé d'abord... que vous aviez peut-être deviné une partie de la vérité...

LE BARON.

Oh! je ne dis pas toujours tout ce que je penſe.

LA COMTESSE.

A préſent je me rappelle de vous avoir vu, dans deux ou trois occaſions, faire de certaines mines...

LE BARON *ſouriant.*

Oui, oui; je ne ſuis peut-être pas ſi ignorant que vous l'imaginez... Mais, de grace, madame, achevez de vous expliquer...

LA COMTESSE.

Je vous ai ſouvent vanté le caractere d'une perſonne qui m'intéreſſoit, parce que je la croyois eſtimable; le chevalier de Semur...

LE BARON.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Je dois, avant tout, rendre hommage à la vérité; nulle conſidération humaine ne peut m'en empêcher.... Enfin, mon cher baron, j'ai découvert, à n'en pouvoir douter, que le

chevalier de Semur eſt également indigne de votre alliance & de mon amitié... L'honneur m'oblige à l'accuſer, à vous éclairer, & je n'héſite pas...

LE BARON.

A m'éclairer!... Doucement, s'il vous plait: l'expreſſion n'eſt pas tout-à-fait convenable... Le reſpect que je dois à vos opinions me forçoit au ſilence; mais enfin, puiſque vous êtes déſabuſée, je ne vous cacherai plus que j'ai toujours regardé le chevalier de Semur comme un des plus médiocres ſujets...

LA COMTESSE.

Mais c'eſt qu'il eſt d'une méchanceté, d'une noirceur!...

LE BARON.

Un homme atroce, tranchons le mot. Je le ſavois...

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas tout; cette chanſon qu'on a faite contre vous...

LE BARON.

Il en eſt l'auteur?

LA COMTESSE.

Vous l'avez deviné.

LE

LE BARON.

Comment, morbleu !... Mais je m'en ſuis toujours douté ; & du moins je ne ſuis pas ſa dupe. . .

LA COMTESSE.

Dupe ! ... Et pouvez-vous l'être ? ... Cependant, mon cher baron, je crois que ce qui me reſte à vous apprendre vous eſt abſolument inconnu. . .

LE BARON.

Hom. . . ne pariez pas. . .

LA COMTESSE.

Henriette, votre niece. . . . étoit dans la confidence de cette noirceur. . . .

LE BARON

Henriette ! . . . Êtes-vous bien ſûre ? . . .

LA COMTESSE.

Comme de mon exiſtence. . . Mais ne m'en croyez pas ; interrogez-la vous-même, & vous verrez clairement à ſa rougeur, à ſon embarras. . . .

LE BARON.

Oh, elle ne pourra m'en impoſer, je vous en réponds. . . Je ſuis un peu plus fin qu'elle. . . Holà, quelqu'un ! . . . (*Un laquais paroît.*) Allez

chercher Henriette, dites-lui que je l'attends ici, qu'elle vienne sur-le-champ; allez... Henriette savoit que le chevalier de Semur a fait des vers contre moi? . . .

LA COMTESSE.

Elle chante ce couplet toute la journée, le trouve charmant, & n'en aime que mieux le chevalier de Semur depuis qu'elle sait qu'il en est l'auteur. . . . Cette horrible ingratitude à l'égard d'un oncle qui la comble de tant de bienfaits. . . .

LE BARON.

Ah! je saurai la démasquer, je vous le garantis... Ne m'avoir pas averti!... Participer à une méchanceté aussi noire, aussi absurde!.. car cette chanson est d'une platitude! . . .

LA COMTESSE.

Elle n'a pas le sens commun. . .

LE BARON.

Mais, madame, que ne dois-je pas à votre amitié? . . .

LA COMTESSE.

Il est certain, baron, que je vous en donne une preuve qui n'est pas équivoque... Je vous sacrifie une ancienne liaison; je me fais un en-

ment dangereux, qui ne me pardonnera pas de l'avoir dévoilé à vos yeux. . .

LE BARON.

Mais aussi, madame, vous acquérez un ami. . .

LA COMTESSE.

J'entends du bruit; c'est sans doute votre niece. Je vous quitte, mon cher baron, & je vous prie de ne me point nommer. . . .

LE BARON.

Ne craignez rien, madame; soyez bien sûre que vous ne serez point compromise; vous pouvez vous en rapporter à ma reconnoissance & à l'attachement. . .

LA COMTESSE.

Je n'ai point d'inquiétude. . . Je crois entendre votre niece. Adieu; je vous laisse. . .

LE BARON.

J'irai, si vous le permettez, vous rejoindre dans un moment. . . .

LA COMTESSE.

Je vous attendrai chez moi. (*à part en s'en allant.*) Tout va bien, je suis sûre à présent de ma vengeance. (*Elle sort.*)

## SCENE V.

LE BARON *seul.*

QUELLE bonne, quelle eſtimable femme!... Mais Henriette!.... ah! s'il eſt vrai qu'elle ſoit capable de tant d'ingratitude!... Eh! m'eſt-il poſſible d'en douter? Quel intérêt auroit la comteſſe à l'accuſer injuſtement?.... On vient... c'eſt elle... Voyons ce qu'elle pourra me dire pour ſa juſtification.

## SCENE VI.

LE BARON, HENRIETTE.

LE BARON.

APPROCHEZ, approchez, mademoiſelle.

HENRIETTE.

Mon oncle....

LE BARON.

Cette converſation ne ſera pas longue; je n'ai qu'une ſeule queſtion à vous faire, & je vous prie d'y répondre ſur-le-champ & ſans détour. Saviez-vous que le chevalier de Semur

fût l'auteur de cette chanſon ? . . . Comment ! vous rougiſſez déjà ? . . .

HENRIETTE.

Il eſt vrai, mon oncle ; mais ſi vous vouliez m'entendre. . . .

LE BARON.

Répondez d'abord. Saviez-vous que c'eſt moi que ce couplet veut ridiculiſer ? & le chevalier de Semur vous a-t-il avoué qu'il l'avoit compoſé ? . . . *oui* ou *non* ; répondez.

HENRIETTE.

Oui, mon oncle ; cependant. . . .

LE BARON.

Ah, ah, je ſavois bien que je vous en ferois convenir ! . . . Et c'eſt donc ainſi, mademoiſelle, que vous reconnoiſſez tout ce que j'ai fait pour vous ? . . . Oh bien, vous pouvez de ce pas aller faire vos adieux au chevalier de Semur.

HENRIETTE.

Eh ! mon oncle, je venois vous conjurer de rompre avec lui. . . .

LE BARON.

Oui, cela eſt vraiſemblable ; c'eſt bien à moi qu'on en impoſe ainſi !

HENRIETTE.

Je vous proteſte, mon oncle. . .

LE BARON.

C'en eſt aſſez; préparez-vous à partir demain pour le couvent que vous choiſirez. Cette demeure vous conviendra mieux que la mienne; car après vos indignes procédés, vous n'avez plus de maiſon paternelle. ( *Il ſort.* )

## SCENE VII.

HENRIETTE *ſeule.*

JE reſte immobile ! . . . . Il manquoit à mon malheur de m'entendre accuſer d'ingratitude par mon bienfaiteur, par celui qui juſqu'ici m'a tenu lieu de pere ! . . . Si je cherche à me juſtifier, mon oncle attribuera peut-être au plus vil intérêt des démarches qui ne ſeroient inſpirées que par mon cœur . . . . . D'ailleurs, voudra-t-il conſentir à m'entendre ? Il eſt ſi prévenu ! . . . . . Non, non, je me ſoumets au ſort dont ſa colere me menace : un couvent en effet eſt déſormais le ſeul aſyle qui me convienne ! . . . . Eh, que pourrois-je regretter maintenant en quittant le monde ! . . .

Allons tout préparer pour mon départ, allons. (*Elle sort.*)

## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, HENRIETTE.

LA MARQUISE.

Ah, que m'apprenez-vous, ma chere Henriette! Votre oncle peut vous soupçonner de manquer à la reconnoissance que vous lui devez! Je ne puis me persuader qu'il soit si difficile de le désabuser. Souffrez que j'aille le chercher.

HENRIETTE.

Vous ne le verriez point; il est enfermé avec la comtesse; & d'ailleurs, je ne vous ai confié ce nouveau chagrin que sous la condition expresse que vous ne tenteriez aucune démarche.

LA MARQUISE.

Voilà le fruit de l'imprudence que vous avez faite, en rendant à la comtesse les lettres qui vous étoient sacrifiées. Elle se venge en vous

calomniant.... Songez combien le baron eſt violent & crédule, & combien la comteſſe eſt artificieuſe & méchante....

HENRIETTE.

Je ne me repens point de tout ce que j'ai fait; le tems ſaura dévoiler aux yeux de mon oncle la noirceur de la comteſſe; & moi, j'ai du moins acquis la certitude que je deſirois avoir, & retrouvé la tranquillité que j'avois perdue...

LA MARQUISE.

Eſt-il bien vrai, ma chere Henriette? Le chevalier de Semur n'a plus le droit de troubler votre repos?...

HENRIETTE.

Quoi! après ſon indigne perfidie, quand j'ai reçu toutes mes lettres des mains d'une femme qu'il ſavoit être mon ennemie, qu'il mépriſe lui-même, & qu'il trahit ainſi que moi!....

LA MARQUISE.

En effet, il eſt impoſſible de pouſſer plus loin l'inconſéquence, l'abſurdité & la trahiſon!...

HENRIETTE.

Je l'avoue, je n'aurois jamais penſé que

cette femme eût sur son esprit un tel ascendant !... Il ne m'a sacrifié ses lettres que par fatuité ; & je suis sûr qu'il n'a donné les miennes que par un excès de confiance !... D'ailleurs, il l'aime peut-être.....

LA MARQUISE.

Il y a une telle conformité dans leurs caracteres !...

HENRIETTE.

Enfin, grace au ciel, il ne m'inspire à présent qu'un mépris si froid & si tranquille, que je n'éprouve même plus le besoin de me plaindre de lui !... Je ne le hais point ; je n'ai nulle colere ; je le verrois sans trouble ; & je ne serois pas tentée, je vous assure, de lui faire le plus léger reproche..... Je suis parvenue à un tel degré d'indifférence, qu'en vérité je crois de bonne-foi que je m'abusois quand j'imaginois ressentir une passion si violente... & ..... qu'au vrai, je ne l'ai jamais aimé !... Mais n'en parlons plus...

LA MARQUISE.

Vous avez raison ; oubliez-le pour toujours. Revenons au baron. Je ne serois point du tout surprise, si dans le premier mouvement de sa

colere contre vous, il se décidoit à se marier, par exemple, à épouser la comtesse, pour laquelle il a réellement beaucoup de goût; ainsi je vous conseille de ne point perdre de tems, &....

HENRIETTE *avec distraction.*

Vous pensez qu'il est encore amoureux d'elle? Est-elle donc si charmante?

LA MARQUISE.

Oh! je ne le crois guère susceptible d'éprouver une passion véritable; cependant....

HENRIETTE.

Il sait le feindre du moins .... & avec quel art!... quelle fausseté!... quelle séduction!....

LA MARQUISE.

Comment?... Mais de qui parlez-vous?...

HENRIETTE.

Quoi?... qu'ai-je donc dit?...

LA MARQUISE.

Henriette, Henriette!.... est-ce ainsi que vous n'y pensez plus?.... Ah, que vous m'affligez!

HENRIETTE.

En vérité,,, je vous proteste.... c'est une distraction....

LA MARQUISE.

Oui, de votre cœur.... & voilà le mal...

HENRIETTE.

Non.., mais tout ce qui m'eſt arrivé aujourd'hui a brouillé toutes mes idées. . . Il y a dans ma tête une telle confuſion !.... (*Elle s'aſſied.*)

LA MARQUISE *s'approchant d'elle.*

Chere Henriette ! ... vous pleurez !....

HENRIETTE.

Ah, madame !...

LA MARQUISE.

Eſt-il poſſible qu'une ame ſi noble ne puiſſe triompher d'une foibleſſe !....

HENRIETTE *ſe levant.*

Je ne puis démêler moi-même ce qui ſe paſſe au fond de mon cœur !... Il y a des momens où je ſuis étonnée du calme que j'éprouve ; & dans d'autres !.... Ah, que j'aſpire après la retraite où je dois m'enſevelir pour toujours !...

LA MARQUISE.

Quelqu'un vient. . . C'eſt lui....

HENRIETTE.

Comment... lui ?....

LA MARQUISE.

Oui, le chevalier de Semur.

HENRIETTE.

Ah! fuyons... Mais, non: pour la derniere fois, je veux lui parler, lui montrer tout le mépris qu'il m'inſpire.

LA MARQUISE.

A quoi vous expoſez-vous!...

HENRIETTE.

Ah! ne craignez rien; je ſens trop que ſi je lui témoignois de la colere, il pourroit croire encore qu'il eſt aimé.

LA MARQUISE.

Mais ſerez-vous maîtreſſe?...

HENRIETTE.

Il vient. De grace, laiſſez-nous...

LA MARQUISE.

Adieu; mais, au nom du ciel, ne vous permettez pas le plus léger reproche, & ne lui laiſſez voir que la plus parfaite indifférence.

HENRIETTE.

Ah! c'eſt bien mon projet.

LA MARQUISE.

Le voici. Adieu, Henriette: ſongez à votre gloire... (*Elle ſort.*)

## SCENE II.

### HENRIETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *dans le fond du théatre.*

ENFIN, je la revois... Véritablement cette maiſon eſt aujourd'hui comme ces palais enchantés, dont tous les habitans ſont inviſibles !... Chacun eſt renfermé chez ſoi, &... Mais qu'avez-vous, mademoiſelle ?... Quoi ! verrai-je toujours vos beaux yeux obſcurcis par cette ſombre triſteſſe ?...

HENRIETTE.

Si mes regards vous peignoient le dédain le mieux fondé, le mépris le plus profond, j'avouerois qu'en effet...

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je !... & que peut ſignifier ?...

HENRIETTE.

N'attendez de moi ni reproches ni explication : je n'ai voulu vous parler encore que pour vous déclarer que je ne vous verrai jamais, & pour vous demander mes lettres...

LE CHEVALIER.

O ciel, eſt-il poſſible !...

HENRIETTE.

J'oſe croire que vous ne pouvez me refuſer mes lettres ; encore une fois, je vous les redemande. . .

LE CHEVALIER.

Vos lettres !... Non, ne l'eſpérez pas. Elles me ſont plus chères que ma vie ; jamais, jamais elles ne ſortiront de mes mains. Hélas ! elles deviennent aujourd'hui ma ſeule conſolation, l'unique bien qui me reſte. . . . & vous avez la cruauté de vouloir me les ravir !...

HENRIETTE *à part.*

Cet excès de fauſſeté me rend enfin à moi-même !...

LE CHEVALIER *à part.*

Elle s'émeut, continuons ... ( *haut.* ) Que vous connoiſſez mal ce cœur que vous déchirez ! ... Vos letttes ! je m'en détacherois, je pourrois me réſoudre à cet affreux ſacrifice !... Ah ! ne fût-ce que pour un jour, ne fût-ce que pour une heure, un inſtant... il me ſeroit impoſſible. . . .

HENRIETTE *très-froidement.*

C'en eſt aſſez... Vous ignorez vous-même le bien que vous venez de me faire... Je vous

dois enfin... ce que nul autre ne pouvoit me donner... Adieu ; je ſuis à préſent entiérement ſatisfaite. ( *Elle ſort.* )

## SCENE III.

LE CHEVALIER *ſeul.*

PARLE-T-ELLE ſérieuſement ? ou n'eſt-ce là qu'un perſifflage ? ... D'ailleurs, d'où venoit cette grande colere ? Je ne l'imagine pas ; & la crainte de ne pouvoir me juſtifier, m'a empêché de lui faire les queſtions qui auroient pu m'éclaircir. . . Cependant je me ſuis tiré aſſez adroitement de la demande imprévue de ſes lettres. . . au lieu d'être déconcerté, éclater en reproches, en plaintes ameres, verſer des pleurs, compoſer ſur-le-champ le diſcours le plus pathétique... Voilà ce qui s'appelle de la préſence d'eſprit & du génie.

## SCENE IV.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

IL eſt ſeul ! ...

LE CHEVALIER *ſe retournant.*

Ah! ah! la comteſſe... De grace, madame, apprenez-moi ce que vous êtes devenue toute l'après-dînée?

LA COMTESSE.

Dites-moi vous-même ſi vous avez vu Henriette.

LE CHEVALIER.

Elle ſort d'ici...

LA COMTESSE *à part.*

Il ſait ſûrement l'hiſtoire des lettres.... & diſſimule ſon reſſentiment; mais ôtons-lui le droit de ſe plaindre, en éclatant la premiere...

LE CHEVALIER.

Mais, je vous prie, pourquoi cette queſtion?...

LA COMTESSE.

Ah! vous le ſavez bien..... Vous n'ignorez pas les torts affreux que je puis vous reprocher.....

LE CHEVALIER.

Moi! je vous jure.....

LA COMTESSE.

Rendez-moi mes lettres....

LE CHEVALIER.

Vos lettres ? Comment, encore ! . . . Oh, je ſuis excédé de cette demande, je ne vous le cache pas. . . .

LA COMTESSE.

Perfide ! . . . Ce portrait & ce porte-feuille que l'amitié crédule dépoſa dans vos mains. . . .

LE CHEVALIER.

Ecoutez ; laiſſons pour un moment ce pompeux langage ; nous le reprendrons après, ſi vous voulez : mais d'abord, commençons par nous entendre : de quel porte-feuille parlez-vous ?

LA COMTESSE.

De celui qui renfermoit toutes mes lettres, que vous avez ſacrifiées, & qui m'a été rendu par celle même à qui vous l'aviez donné. . . .

LE CHEVALIER.

Par Henriette ?

LA COMTESSE.

Juſtement.

LE CHEVALIER.

Et vous lui avez rendu les ſiennes, que je vous avois confiées ?

LA COMTESSE.

Assurément. Non par un esprit de vengeance, j'en suis incapable ; mais, au contraire, pour la mettre à l'abri d'éprouver de votre part un outrage semblable à celui que je recevois moi-même.

LE CHEVALIER *à part.*

Ah ! c'en est fait. Henriette est perdue pour moi sans retour. . . . Je suis outré. . . .

LA COMTESSE.

Vous m'avez trahie, compromise de la maniere la plus sensible, & dans le moment où je vous servois ici avec toute la chaleur que peut inspirer l'amitié. . . . Enfin, si vous manquez un établissement avantageux, ne vous en prenez qu'à vous-même. Henriette a cessé de vous aimer ; d'un autre côté, ce pauvre baron que vous avez ridiculisé, chansonné, est furieux contre vous : ainsi le seul parti qui vous reste à prendre. . . .

LE CHEVALIER.

Est celui de la retraite, cela est clair.

LA COMTESSE.

A quoi vous meneroit un éclat ? . . . Si vous avez l'injustice de me haïr, songez que vous

ne pouvez rien désormais contre moi : j'ai toutes mes lettres. . . . .

LE CHEVALIER *à part.*

Oh, toutes! . . . . . Non, grace à ma prévoyance. . . . .

LA COMTESSE.

En un mot, vous éviterez un très-grand ridicule en partant sur-le-champ, sans explication & sans bruit. . . . Un reste d'intérêt pour vous me porte à vous donner ce conseil ; d'ailleurs, faites tout ce que vous voudrez, je ne m'y oppose en aucune maniere. Vous. . . ne répondez rien? . . . .

LE CHEVALIER *à part.*

Feignons, afin de nous venger plus sûrement. . . . . ( *haut.* ) Je suis confondu, je vous l'avoue ; votre douceur me touche, votre raison me persuade. . . . Je vous parle avec sincérité. . . . En vérité, je sens mes torts, & je me décide à partir dans l'instant, sans voir ni le baron, ni sa niece. En effet, que leur dirois-je ? . . .

LA COMTESSE.

Eh bien, chevalier, vous m'étonnez à votre

tour ; je ne m'attendois pas à vous trouver autant de raiſon ! . . .

LE CHEVALIER.

Au reſte, je me conſolerai facilement. . . . Je n'étois point amoureux ; ainſi. . . . .

LA COMTESSE.

J'eſpere que cet événement ne nous brouillera point entiérement. . . . Je ſens que je m'intéreſſerai toujours à vous. . . . .

LE CHEVALIER.

Vous paroiſſez attendrie ! . . .

LA COMTESSE.

Je le ſuis, je ne m'en défends point. . . .

LE CHEVALIER *lui baiſant la main.*

Adieu, madame. . . . Réellement, je ne puis vous exprimer. . . . . Adieu.

LA COMTESSE.

Adieu. . . . . chevalier. . . . . (*à part.*) Enfin, m'en voilà débarraſſée ! . . .

LE CHEVALIER, *après avoir fait quelques pas, revenant.*

Ah ! j'oublioi. . . . . .

LA COMTESSE.

Quoi donc ? . . .

LE CHEVALIER.

Avant de partir, il faut payer ſes dettes ;

je dois soixante & quinze louis au baron, qu'il m'a gagnés hier au quinze. . . .

LA COMTESSE.

Si vous voulez, je me chargerai. . . . .

LE CHEVALIER.

Je n'ai point d'argent sur moi. . . .

LA COMTESSE.

N'importe. . . . . .

LE CHEVALIER.

Mais j'ai des billets de caisse. . . . .

LA COMTESSE.

C'est la même chose ; donnez, je les lui remettrai de votre part. . . .

LE CHEVALIER *s'approchant d'une petite table.*

Fort bien. . . Mais tous ces billets sont détachés, vous pourriez les perdre. . . .

LA COMTESSE.

Enveloppez-les dans une feuille de papier. . .

LE CHEVALIER *tirant un tiroir.*

J'y pensois, & j'en allois chercher. . . .

LA COMTESSE.

J'en ai dans ma poche. . . .

LE CHEVALIER.

En voici, & un pain à cacheter, c'est tout ce qu'il faut. . . ( *Il fait à la hâte une enveloppe.* )

Je mets là dedans trois billets de vingt-cinq louis, ce qui fait le compte. Vous voulez donc bien vous en charger?...

LA COMTESSE.

Oui, donnez...

LE CHEVALIER.

Les voici... A présent, me voilà quitte. (*à part.*) Ma foi, le plaisir de pouvoir se vanter d'un tel tour, doit consoler de tout le reste. (*Il sort.*)

## SCENE V.

LA COMTESSE *seule.*

Il a pris tout ceci beaucoup plus tranquillement que je n'aurois cru... S'il avoit pu se venger, s'il avoit eu mes lettres, je suis bien sûre qu'il ne m'auroit pas montré tant de douceur; mais il a vu que je ne le craignois pas... Enfin, le voilà chassé; Henriette part demain pour le couvent... J'ai assez bien conduit cette petite intrigue. Maintenant il ne tient qu'à moi d'épouser le baron; &, toute réflexion faite, je ne dois pas laisser échapper une occasion que je ne retrouverois vraisemblablement jamais.

## SCENE VI.

LA COMTESSE, LE BARON.

LE BARON.

EH bien, madame, le chevalier vient de monter dans sa voiture, & part sans avoir demandé à me voir...

LA COMTESSE.

Je lui ai parlé, & lui ai reproché l'indignité de ses procédés, avec cette autorité que la vertu ne peut jamais perdre, même sur le vice. Il m'a paru interdit, confondu, sur-tout lorsque je lui ai prouvé que, sentiment à part, vous étiez, par votre esprit & votre caractere, si fort au-dessus d'une méchanceté de ce genre; & qu'enfin tout ce ridicule, qu'il avoit prétendu jeter sur vous, ne pouvoit retomber que sur lui...

LE BARON.

Qu'a-t-il répondu à cela?....

LA COMTESSE.

Oh, rien; il étoit abattu, consterné...

LE BARON.

A un tel excès, qu'il n'a même pas osé m'écrire... Mais, quel papier tenez-vous là?...

LA COMTESSE.

Ah!... il m'a priée de vous le remettre... ( *Elle le lui donne.* ) Ce sont des billets de caisse...

LE BARON.

Comment?...

LA COMTESSE.

Oui, les soixante & quinze louis que vous lui avez gagnés hier au quinze...

LE BARON.

Moi!... Je n'ai nulle idée... Mais voyons. ( *Il ouvre l'enveloppe.* ) Ah! ah!... une lettre!... ( *Il lit.* )

LA COMTESSE.

Que dites-vous?...

LE BARON *à part.*

L'écriture de la comtesse!...

LA COMTESSE.

Vous paroissez surpris!...

LE BARON *à part.*

J'ai lieu de l'être en effet...

LA COMTESSE.

Que regardez-vous?

LE BARON *à part.*

Avant de parler, achevons de nous éclaircir.

LA COMTESSE.

Mais, que lisez-vous donc ?...

LE BARON.

Je veux voir si ces billets sont en bonne forme...

LA COMTESSE *s'approchant.*

Quoi !... vous lisez une lettre ?...

LE BARON.

Il est vrai !...

LA COMTESSE.

Ah, le fourbe !... Il m'a trompée... Il avoit apparemment un billet tout prêt... Je suis sûre qu'il m'y calomnie ; & vous pouvez, baron,...

LE BARON.

Les bras m'en tombent... Mais achevons.

LA COMTESSE.

Quelle colere se peint sur votre visage ?... Ah, je vous en conjure, montrez-moi sa lettre...

LE BARON *à part.*

Oh, l'abominable femme ! quel comble de noirceur, de perfidie !...

LA COMTESSE.

Je vous le répete, montrez-moi sa lettre, je suis certaine de pouvoir réfuter dans le moment même tout ce qu'elle contient...

LE BARON *après avoir lu.*

Cela n'est pas nécessaire, je suis pleinement convaincu qu'elle n'a été dictée que par la plus atroce méchanceté...

LA COMTESSE.

Eh! comment peut-elle vous faire une aussi profonde impression? Vous paroissez hors de vous...

LE BARON.

Je l'avoue... & si je n'ai pas éclaté d'abord, c'est qu'en vérité je ne trouve point de termes qui puissent exprimer l'excès de ma surprise & de mon indignation.

LA COMTESSE.

Calmez-vous, & songez que les méchans ne sont dignes que de mépris....

LE BARON.

Fort bien... mais aussi... vous conviendrez qu'il seroit doux de les punir autant qu'il est possible en les démasquant publiquement...

LA COMTESSE.

Vous avez bien raison... & même cette

espece de vengeance devient un devoir, par l'utilité dont elle peut être à la société. . .

LE BARON.

Je suis charmé que vous m'encouragiez. . car justement cette idée m'occupoit depuis un quart-d'heure. . . Mais que nous veut Volsain ?

## SCENE VII.

LE BARON, VOLSAIN.

VOLSAIN.

Ah! monsieur, que viens-je d'apprendre ? . . Henriette vous cherche & veut obtenir la permission de partir sur-le-champ & d'aller s'enfermer dans un couvent. Souffrirez-vous ? . . .

LE BARON.

Qu'elle vienne; qu'elle vienne.

VOLSAIN.

Elle suivoit mes pas. . Ah! la voici.

## SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE BARON, LA MARQUISE, HENRIETTE.

LE BARON.

Est-il vrai, ma niece, que vous vouliez me quitter ?

HENRIETTE.

Vous me l'avez ordonné, mon oncle.

LE BARON.

Mon enfant, la calomnie, la méchanceté peuvent quelquefois en imposer aux plus sages; mais enfin j'ai découvert le piege, & je vous rends justice.... (*Il l'embrasse.*)

LA COMTESSE *à part.*

Qu'entends-je !

HENRIETTE.

Quoi, mon oncle !

LE BARON *montrant la comtesse.*

Madame que voilà, vouloit me persuader que vous étiez un monstre d'ingratitude ; mais heureusement je ne suis pas tout-à-fait aussi *sot* & aussi *imbécille* qu'elle l'imaginoit. . .

LA COMTESSE.

Vous ne méritez pas que je prenne la peine de me juſtifier, & je vois que vous êtes le plus foible comme le plus crédule de tous les hommes, puiſque vous pouvez ajouter quelque foi à la lettre que vous venez de recevoir.

LE BARON.

En effet, la main qui l'écrivit a tracé, je crois, plus d'un menſonge.

LA COMTESSE.

Cette lettre en eſt ſûrement la preuve...

LE BARON.

Oui, rien n'eſt plus vrai; & pour vous en convaincre mieux, madame, daignez en regarder l'écriture... (*Il déploie la lettre & la lui montre.*)

LA COMTESSE.

Comment!

LE BARON.

C'eſt la vôtre...

LA COMTESSE *voulant ſaiſir la lettre.*

Quelle impoſture!...

LE BARON.

Doucement, s'il vous plaît; cette lettre appartient au chevalier de Semur, c'eſt à lui ſeul que je la rendrai...

LA COMTESSE *à part.*

Je ſuis confondue, anéantie...

LA MARQUISE *au baron.*

Auparavant, monſieur, j'eſpere que vous nous la communiquerez....

LE BARON.

Oh ! vous pouvez y compter...

LA COMTESSE *à part.*

Ciel, quel outrage ! .... Allons cacher ma rage, ma honte & mon déſeſpoir.... (*Elle ſort.*)

LE BARON *faiſant quelques pas pour la ſuivre.*

Adieu, madame la comteſſe ; dites, je vous prie, au chevalier de Semur que je lui pardonne de tout mon cœur la chanſon en faveur de cette derniere eſpiéglerie...

---

## SCENE IX ET DERNIERE.

LE BARON, LA MARQUISE, HENRIETTE, VOLSAIN.

LE BARON *revenant.*

OH ! le tour eſt excellent, il en faut convenir ! ... Engager la femme qui le fait chaſſer,

à porter & à donner elle-même l'écrit qui doit la démaſquer; le trait eſt charmant & du meilleur genre !

LA MARQUISE.

Et c'eſt ainſi que les méchans finiſſent tôt ou tard par ſe dévoiler réciproquement; ils ſe trahiſſent ſans ſcrupule, & nous découvrent eux-mêmes l'excès de leur perverſité.

LE BARON.

Enfin je n'ai pas mal démêlé toute cette intrigue... Dans le court eſpace de deux ou trois heures, punir un fat & confondre une prude, cela n'eſt pas mal-adroit. A préſent, ma chere Henriette, je ne dois plus m'occuper que de votre bonheur...

HENRIETTE.

Me rendre votre tendreſſe, c'eſt l'aſſurer à jamais...

LE BARON.

Je ne puis mieux vous la prouver, qu'en vous donnant un époux digne de vous. Volſain vous aime....

VOLSAIN.

Ah ! monſieur....

HENRIETTE

Non, mon oncle; laiſſez-moi jouir, je

vous en conjure, de la liberté qui m'eſt enfin rendue...

VOLSAIN.

Ah ! ne me banniſſez point de votre préſence ; daignez, mademoiſelle, ſouffrir mes ſoins ; que ma vue ne vous ſoit pas odieuſe, & tous les vœux que j'oſe former ſeront remplis.

LE BARON.

Voilà des ſouhaits bien modeſtes ; mais votre mérite & le tems vous donneront, n'en doutez pas, l'heureux droit de devenir un jour plus ambitieux.

*FIN.*

OCT 14 1966